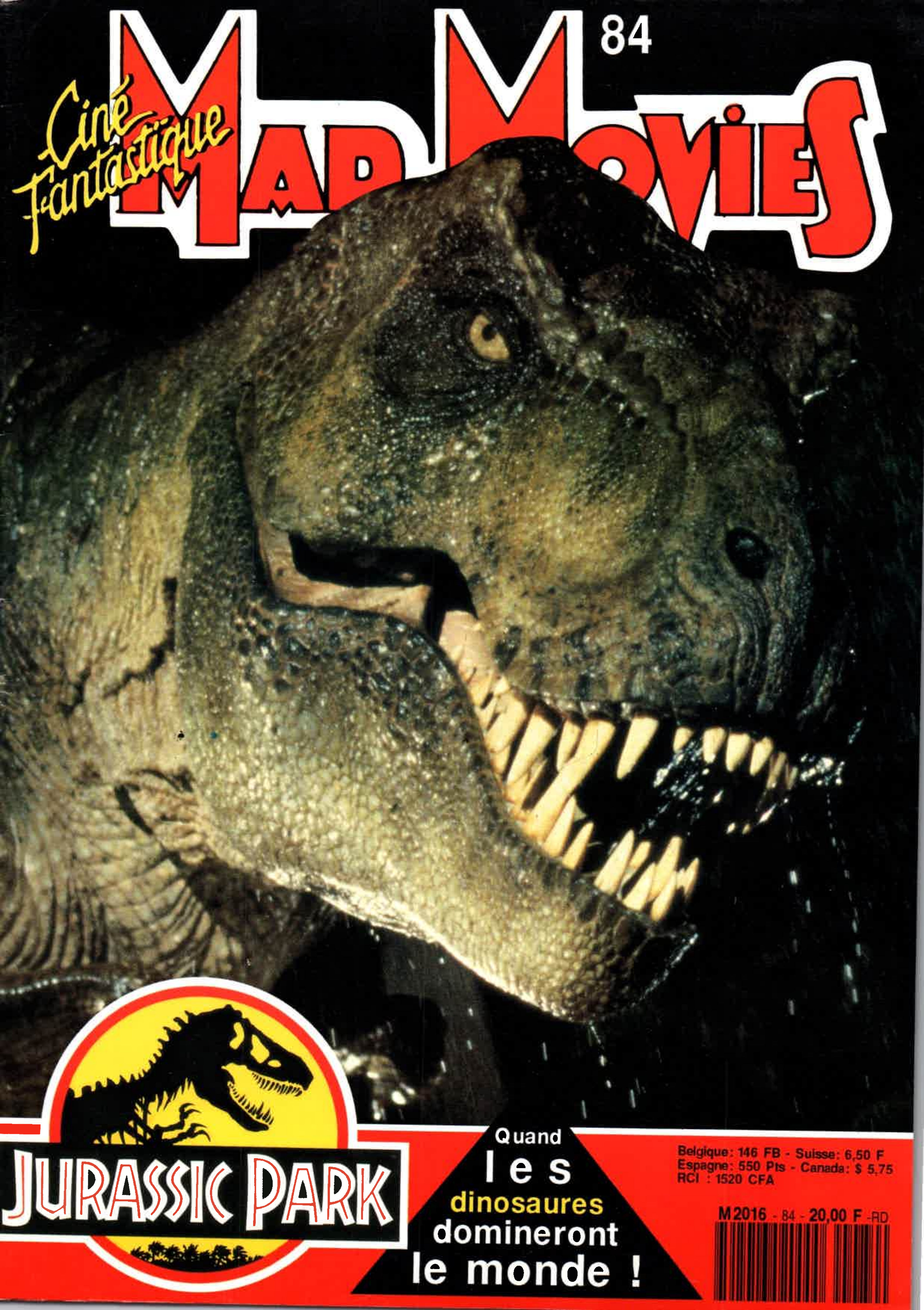

84
Ciné Fantastique
MAD MOVIES
JURASSIC PARK
Quand les dinosaures domineront le monde !
Belgique: 146 FB - Suisse: 6,50 F
Espagne: 550 Pts - Canada: $ 5,75
RCI : 1520 CFA
M 2016 - 84 - 20,00 F -RD



COLLECTION
CAUCHEMAR
Offre Spéciale
MAD MOVIES
TITRES PARUS
Bad Taste
Blood Hook
Body Count
Darkside
Démons I
Démons II
Dolly
L'Enfant cauchemar
La Fin de Freddy
Freddy 5
Aux Frontières de l'aube
House IV
Maniac Cop
Monster In The Closet
Out Of Order
Phantasm
Sanctuaire
Schyzo Dream
Step Father
BON DE COMMANDE à recopier ou à découper
et à retourner à Distribution Service UGC Vidéo, 10 rue Pasteur 95410 Groslay
UGC VIDEO
au prix de
159 Frs la première vidéocassette commandée
149 Frs les suivantes (frais de port inclus)
Réglement par chèque bancaire ou postal à l'ordre d'UGC D.A.I
Nom
Prénom
Adresse
Code postal
Ville
Films choisis
Quantité
Prix
Total
005 MM

Ciné Fantastique MAD MOVIES

Rédaction, Administration : 4, rue Mansart, 75009 Paris. **Editeur/ Directeur de la publication** : Jean-Pierre Putters.

MAD MOVIES Ciné-Fantastique Numéro 84. **Rédacteur en chef** : Jean-Pierre Putters. **Secrétaire de rédaction** : Vincent Guignebert. **Coordination** : Marc Toullec. **Comité de rédaction** : Didier Allouch, Marcel Burel, Vincent Guignebert, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaboration** : Betty Chappe, Alexis Dupont-Larvet, Cyrille Giraud, Guy Giraud, Bernard Lehoux, Pierre Millon. **Correspondants** : Emmanuel Itier (Los Angeles). **Maquette Men** : Vincent Guignebert et Jean-Pierre Putters.

Remerciements : Michèle Abitbol-Lasry, Rob Aft, Steve Blum, Michelle Borowski, Cori Cascante, Clarisse Coufourier, Dayna Danika, Corinne De Bury, Françoise Dessaigne, Isabelle Dubar, Mathilde Incerti, Christophe Jouvet, Anne Lara, Karlina Martin, Elizabeth Meunier, Sandrine Meunissier, Betty Moos, Gilles Polinien, Kat Scudder, Dick Smith, Alexandra Stainov.

Photocomposition/ Montage : Mad Dino & Big Bronto. **Photogravure** : MIP. **Impression** : Jean Didier. **Distribution** : N.M.P.P. Tirage : 90.000 exemplaires. **Dépôt légal** : Juillet 1993. Paraît tous les deux mois. **Commission paritaire** : 59956. **ISSN** : 0338 - 6791.

sommaire

NOTULES LUNAIRES

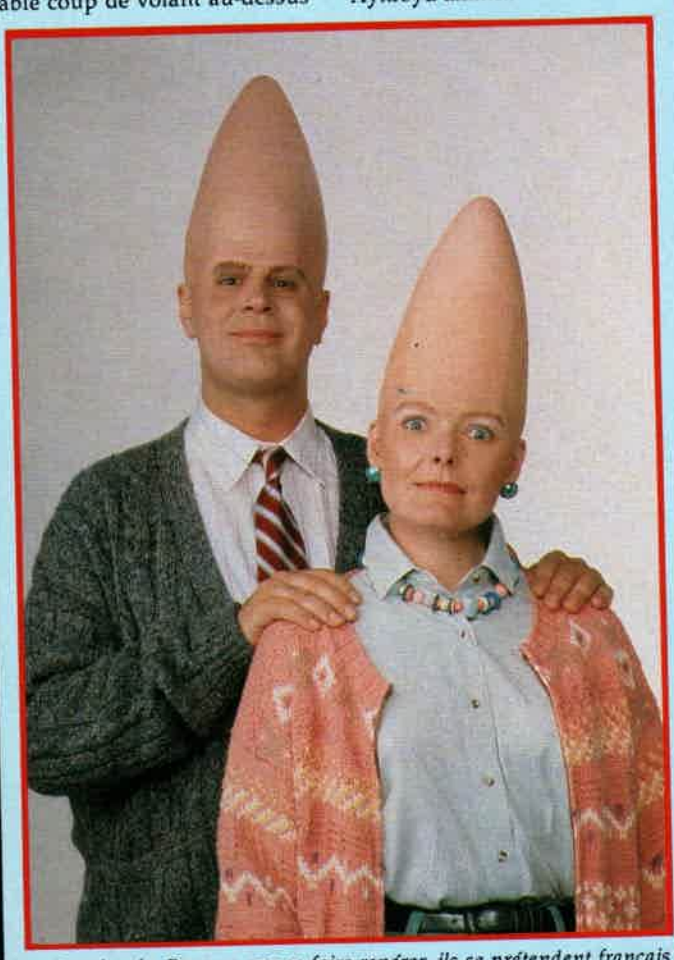
■ Par cette chaleur, qu'on se demande encore comment on parvient à bosser (seul l'appât du gain nous porte, j'en ai bien peur...), rien de tel qu'un "oasis cinématographique". Car c'est en effet le sous-titre de cet "Etrange Festival" qui nous propose, du 28 juillet au 31 août, une trentaine de longs métrages axés sur le Fantastique italien, les classiques de l'étrange et autres voyages extraordinaires. Prix des places et programme détaillé dans ce lieu original que représente le Passage du Nord-Ouest, 13, rue du Fg. Montmartre, 75009 Paris.

■ On parle de nouveau d'un **Pinocchio** produit par Francis Coppola. Il ne s'agit nullement d'un dessin animé, mais d'un film en prises de vues réelles dont les effets spéciaux seront l'œuvre de l'équipe fondée par feu Jim Henson.

■ Batman, ça continue. Encouragé par le succès de la récente série animée, *Warner Bros* annonce pour Noël prochain un dessin animé de long-métrage pour le cinéma. Les 24 images/seconde seront assurées par des ordinateurs et Mark Hamill prêtera sa voix au Joker.

CONEHEADS

Dans les années 1977-78, le *Saturday Night Live* les a popularisés, ces extraterrestres "français" flanqués d'un drôle de crâne, les Coneheads. Les voilà de retour aujourd'hui sous l'impulsion du producteur de **Wayne's World,** Lorne Michaels, et toujours incarnés par Dan Aykroyd et Jane Curtin dans les rôles de Beldar et Prymaat Conehead. Cette fois, ces étranges créatures sont des Aliens dont la mission consiste modestement à envahir la Terre. Malheureusement, après un regrettable coup de volant au-dessus de Machu Pichu, les extraterrestres échouent en plein milieu du Lac Michigan. L'invasion commence donc très mal. Peureux, les époux Coneheads sont contraints de s'adapter à l'environnement. Poursuivis par des agents du gouvernement, les fugitifs se cachent à Paramus, New Jersey, où ils coulent des jours paisibles oubliant même leur objectif initial... C'est Steve Barron (**Electric Dreams, Les Tortues Ninja**) qui officie derrière la caméra, laissant libre cours à l'humour décalé et frappé d'un Dan Aykroyd aminci.



Les Coneheads. Pour ne pas se faire repérer, ils se prétendent français !

Editorial

Pour découvrir ce qui se trame aux six coins de l'hexagone (si si, vous inquiétez pas, je viens de les compter...), il suffit parfois de se pencher sur la presse américaine. Ce n'est pas toujours pratique, mais c'est souvent plus objectif. Et, en effet, le magazine *Variety*, principal support professionnel du cinéma mondial, nous dévoile quelques dessous du Festival d'Avoriaz sous ce titre alarmiste de "FilmFest no longer Fantastique". A savoir "le Festival n'est plus fantastique".
En fait, dans la profession, le bruit courait déjà que les clés d'or du Festival échoueraient bientôt entre les mains éclairées (?) de Daniel Toscan du Plantier. Si le choix peut surprendre, en revanche ce désir de changement n'étonnera personne. Surtout si l'on veut bien prendre en compte la tentative généralisée, ces dernières années, de prôner un Fantastique plus novateur, moins démonstratif, plus clean, avec des œuvres s'approchant davantage de ce nouveau concept de "Cinéma de l'Etrange" apparu lors de l'édition 1989. Ce qui, par la suite, n'empêcha nullement le jury de couronner des **Lectures Diaboliques** ou des **Darkside**, reflétant justement le Fantastique le plus traditionnel, voire le simple film de série.
"Le Fantastique, oui, mais plutôt l'étrange, pas le sanglant, vous comprenez. Pas celui qui tache la moquette ou qui effraie les sponsors, plutôt celui qu'on peut sortir à 20 heures 30 et qui amène les personnalités sur la station, si vous voyez."
En fait, il est clair que la richesse du genre permettait parfaitement d'inclure film de détente et œuvre de pure création dans une même sélection, mais enfin bon...
Résultat des courses, le Festival d'Avoriaz changerait radicalement de casquette et, sous un label intitulé pour l'instant "Images du Futur Européen" (aïe, aïe, aïe !), il envisagerait d'aider à la jeune création européenne (réveillez-moi, les mecs, je me croyais sur *Arte*...) et de promouvoir ainsi les nouveaux talents.
Chacun le sait, cette décision subite résulte d'une guerre larvée entre Gérard Brémond (*Pierre et Vacances*) et Lionel Chouchan (*Promo 2000*), guerre dont nous pouvions observer d'années en années les sinusoïdes pernicieuses, et qui avait pu faire croire un temps à l'arrêt pur et simple du Festival.
Mais, si les raisons officielles de ce revirement s'en tiennent à cet argumentaire de "mauvais fantastique" comparé au "bon", ce qui ne convainc franchement personne, *Variety* évoque pourtant des motifs plus subtils visant à s'orienter vers un festival plus "grand public" et moins "mondain". Une manifestation davantage "people", comme on dit maintenant, avec tout le mépris contenu que cela sous-entend dans la bouche des interlocuteurs branchés.
Possible, mais à mon sens, ce changement de cap sert d'alibi à une révolution de palais visant surtout à mettre *Promo 2000* hors du coup. On ne change pas pour un nouveau concept, mais parce qu'il fallait en changer si l'on voulait justifier le renvoi des troupes. Lionel Chouchan ne s'y trompe pas, lequel ayant appris son congédiement par voie de presse après vingt ans de bons et loyaux services, trouve la pilule un peu dure à avaler. Le bruit court même, mais les bruits courent beaucoup en ce moment, qu'il transporterait bien son Festival, clés en mains et Fantastique inclus, vers d'autres cieux plus cléments. Qu'importe le flacon, après tout, pourvu qu'on ait l'ivresse...
Donc, attendons cet Avoriaz cru 94 où la presse et les invités de marque s'effaceraient au profit du grand public. Certains notent en effet que les accréditations presse se faisaient plutôt rares ces derniers temps : pas de feu vert pour *l'Ecran Fantastique* l'an passé, notamment, ce qui est tout de même un peu dur - mais, heureusement, trois cartes presse pour *Mad Movies*. Vous inquiétez pas, les gars, on est sur le coup !
De là à s'imaginer que le grand public va se ruer sur les jeunes espoirs du cinéma européen comme sur le dernier **Terminator** en date me paraît cependant une pure vue de l'esprit typiquement toscanduplantieresque (flûte, ça y est, je suis en train de jouer ma prochaine accrédit'...).
Dès lors, faudra-t-il, pour appuyer la sélection et faire venir le monde, une armée de journalistes, une palanquée d'invités prestigieux, des émissions-jeux sur le site, une charretée de chanteurs bramant leurs niaiseries à bord d'un traîneau enneigé ? Faudra-t-il rappeler tous ces initiés qui finissent par perdre de vue la raison même de leur présence au Festival ?
Tant il est vrai, qu'au cinéma comme ailleurs, tout n'est qu'histoire d'éternel recommencement.

Jean-Pierre PUTTERS

■ Après un tout petit thriller avec Scott Glenn (**Slaughter of the Innocents**), le producteur-réalisateur James Glickenhaus (**Le Droit de Tuer, McBain**) se lance dans la science-fiction familiale avec **Timemaster** dont il confie la vedette à son jeune fils, Jesse Cameron-Glickenhaus. **Timemaster** conte les folles aventures, à travers l'espace et le temps, d'un orphelin à la recherche de ses parents disparus. Pas très palpitant tout ça.

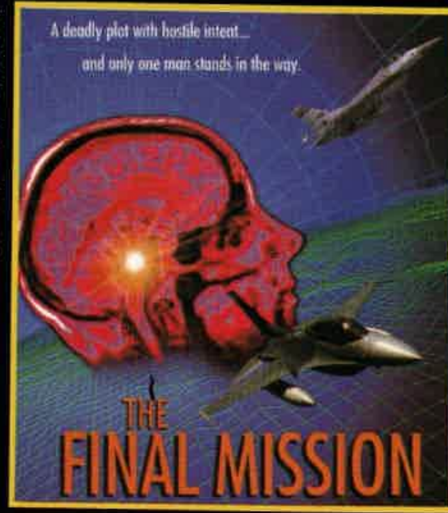


VEGAS IN SPACE



*T**roma*** encore avec ce délire des étoiles, **Vegas in Space**, le seul film de la galaxie uniquement interprété par des travestis. Comique ? Pas vraiment quant on apprend que la plupart des comédien(nes) sont morts du Sida ces derniers mois. Réalisé avec des moyens ridicules et un amour incontrôlable du look opérette matiné de kitsch paillette, **Vegas in Space** présente un commando unique envoyé sur la planète Clitoris dont la population est uniquement composée de femmes. Les scientifiques volontaires pour cette délicate mission changent donc de sexe au terme d'un passage sur le billard. Lorsqu'ils déboulent sur Clitoris, ceux-ci découvrent une réplique de Las Vegas à l'échelle de la planète, un sol où les hommes sont interdits, même pour la procréation. Les kamikazes envoyés de la Terre auront évidemment fort à faire pour enrayer le féminisme galopant des lieux, lequel menace de s'étendre à tout l'univers...
Cette réalisation signée Phillip Ford, et d'une ringardise avouée, chercherait son inspiration quelque part du côté de **Flesh Gordon**.

■ La réalité virtuelle à la sauce **Top Gun**, voilà le menu de **The Final Mission** de Lee Redmond, avec Billy Wirth (le pilote d'hélicoptère de **Body Snatchers**). Son héros : Tom Waters, un as de l'Air Force, voit son meilleur ami gravement blessé pour avoir testé un programme électronique de guidage. La version officielle de l'accident dit "erreur de pilotage", mais Tom Waters découvre que ses supérieurs tirent les ficelles d'une étrange manipulation. Entre **Aigle de Fer** et **Le Cobaye**.



■ Les Editions Huitième Art lancent en souscription ***Mission Impossible***, le livre d'Alain Carrazé et Martin Winckler sur la célèbre série télévisée. Analyse, interviews et superbes photos au menu. Prix de la souscription : 350F au lieu de 398F à parution, à envoyer à Huitième Art, 16 rue du Parc Royal, 75003 Paris (tél.: 42-77-21-39).

■ Le tournage de **Highlander 3 : The Magician** doit débuter le 20 juillet à Montréal sous la direction d'Andrew Morahan et avec la jupette écossaise (*arrête, San, tu nous excites...*) du toujours pimpant Christophe Lambert (*ah, le con, c'est la douche... écossaise !*). Un **Fortress 2** est également prévu pour bientôt. Vous pressez pas, les gars, on a le temps...

■ Confiant grâce au succès international de **Hardware**, le jeune cinéaste britannique Stephen Norrington s'est dit "pourquoi pas moi ?". Le voici donc aux manettes de **Death Machine**, remake total du film de Richard Stanley. L'héroïne se heurte ici aux manœuvres d'une puissante compagnie spécialisée dans la fabrication d'armes sophistiquées. Très curieuse, elle devra lutter contre les monstres d'acier de la Battletech Corporation. Eventé ce concept, mais le look bien destroy de l'affiche de pré-production inspire plutôt confiance.





■ La nostalgie frappe à nouveau le cinéma américain. Debra Hill, anciennement productrice de John Carpenter, et David Giler (la trilogie **Alien**) mettent leurs forces en commun pour "remaker" dix classiques de la vénérable *American International Pictures*, principal fournisseur de double-programme dans les années 60. Produit pour le câble et la vidéo, ces dix titres mobilisent dix signatures prestigieuses. Ce sont Joe Dante (**Runaway Daughters**), Quentin Tarentino (**Rock All Night**), Mary Lambert (**Dragstrip Girl**), John Milius (**Motorcycle Gang**), Wes Craven, Ralph Bakshi, John McNaughton, Alan Arkush... Du Fantastique au film de moto, tous les genres sont passés en revue avec, dit-on, une totale liberté artistique. Si l'art est en liberté, tout va bien..

■ Depuis longtemps annoncé, le remake de **Planète Interdite**, fleuron de la science-fiction des années 50 où Leslie Nielsen affichait le plus grand sérieux, va finalement prendre forme fin 1993. Réalisateur de **L'Empire Contre-Attaque** et de **RoboCop 2**, le vétéran Irvin Kerschner vient de signer le contrat le liant à cette production de 35 millions de dollars.

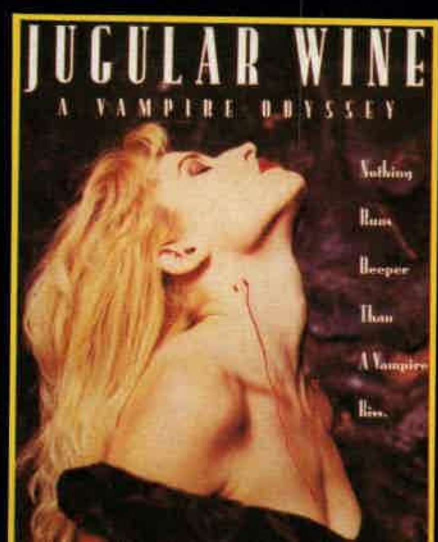
■ A la veille de son mariage, un éditeur découvre qu'il est sous le charme de sa voisine du dessous. Et pour cause, c'est une sorcière ! Certains auront reconnu l'argument de **Adorable Voisine**, une savoureuse comédie de 1958 avec Kim Novak et James Stewart dont Jay Weston prépare activement le remake.

■ Le **Dracula** de Francis Coppola continue d'alimenter les auteurs en manque d'imagination. Le joliment titré **Jugular Wine** de Blair Murphy se place dans la veine (admirez le mot juste) féminine du genre. Lors d'un voyage en Alaska, un jeune type est séduit par une mystérieuse inconnue qui, comme le veut la tradition, va le pomper à mort (*ah bon !*). Avec, en gadget, la participation de Stan Lee, pilier de la *Marvel* et friand d'apparitions en forme de clin-d'œil.

■ *New Line* prépare la production de **Central Park**, d'après un scénario de Zak Penn et Adam Leff (qui sont à l'origine de **The Last Action Hero**). Façon **La Créature du Cimetière**, il y est question d'un rat mutant qui bouffe les promeneurs et dealers en faction dans le parc le plus mal femmé du monde. Y'avait écrit "famé'', c'est sûrement une erreur ! (*non, c'est toi l'erreur, San...*).

■ Tibor Takacs (**The Gate**, **Lectures Diaboliques**) change radicalement de registre. N'ayant pu mené à terme son **Earth Creatures** faute de producteurs dotés d'une bourse bien garnie, il se rabat sur **Dream Love** où une jeune femme (Sean Young) voit ses fantaisies érotiques passer du rêve à la réalité sous la forme de meurtres en série.

■ Après une période de silence prolongée de deux ans, Tobe Hooper se remet au taff. A peine sorti du montage de **Nighmare** (voir *Mad Movies* 82), il répond affirmatif à Menahem Golan qui lui avait pourtant charcuté son **Massacre à la Tronçonneuse 2** du temps de *Cannon*. Leur retrouvaille donnera lieu à un énième **Frankenstein** qui devra mettre les bouchées doubles pour coller au mieux à la sortie du Brannagh/De Niro. Là dessus, le réalisateur de **Massacre à la Tronçonneuse** prendra en charge **The Mangler** d'après une nouvelle de Stephen King. Le récit se situe dans une laverie automatique où, via les machines et tambours, sévit une entité diabolique qui aurait tendance à nuire à la propreté du linge.



MANIAC NURSES

Toujours aussi frappée, *Troma* se montre très fier de **Maniac Nurses Find Ecstasy**, une production belge tournée en Hongrie et que cache bien une volée de pseudonymes américains. Harry M. Love à la mise en scène, Leon P. Howard au scénario, John Desert au montage... On s'y croirait d'autant plus que ce fleuron du bis hospitalier revendique haut et fort sa parenté avec les plus onctueux nanars californiens. Au départ, il y a un argument choc : dans un château, des frangines toujours promptes à se balader en porte-jarretelles traitent des donzelles atteintes de déviations sexuelles. Si les femmes sont soignées, les hommes (notamment des malades, des touristes égarés) subissent quant à eux des opérations très peu délicates, à base d'explosions de têtes. Pendant ce temps, les clientes soumises à des lavages de cerveau sont conditionnées de manière à nourrir une haine féroce pour les mecs... **Maniac Nurses**, c'est du kitsch, du sexy, des petites culottes, du topless, des effets spéciaux élémentaires, des blouses blanches largement ouvertes sur les endroits stratégiques (*arrête San !*)... Tout ça pendant une heure trente. Quant à la demi-douzaine d'infirmières vedettes, dont la plantureuse Susanna Makay, elles ont été recrutées parmi les 200 plus jolies hongroises. Et c'est l'un des producteurs de **Rabid Grannies** qui s'est chargé du casting. Les grands-mères enragées, ça va bien un moment, qu'ils ont dû se dire. Sacrés Belges !



L'enfer du décor à l'hôpital belge !

■ Michael Jacobs (producteur de la série TV ***Dinosaurs***) persiste avec **First Family**, une comédie centrée sur une famille de parents néandertals, d'enfants cro-magnons et de grands pères orangs-outangs. Ca ne nous rajeunit pas...



■ Dans l'écume de **Jurassic Park**, on trouve désormais n'importe quoi. Témoin probant, ce **Junior the Dinosaur** de Kim Bass. Des adolescents découvrent dans une caverne du Connecticut un bébé dinosaure très mignon. Remonté à la surface, le petit saurien tient à visiter un supermarché, à s'essayer à des jeux d'arcade... Evidemment, Magna-Corp, une importante compagnie, voudrait bien s'approprier ce monstre sympathique et le dépiauter en laboratoire. Le script qui fait peur, quoi !

■ **Thor**, que prépare Eric Red, pour *Overseas Film Group*, n'a rien à voir avec le Dieu nordique, pas plus avec une tortue quelconque (!). Si l'on en croit l'embryon de scénario qui circule : "un chien découvre un loup-garou" ! Ben oui c'est tout... Concis comme notule, non ? (*Si. Con et si, même...*).

■ **Cyborg Cop** est fin prêt. A tel point que son producteur, *Nu Image*, annonce déjà sa séquelle, toujours mise en scène par Sam Firstenberg. Le flic Jack Henderson (David Bradley) doit donc faire face à un adversaire bionique encore plus puissant, capable de se régénérer par ses propres moyens. Le premier **Cyborg Cop** sortira en vidéo dès octobre prochain.

■ *Amblin*, la maison de production de Steven Spielberg, vient d'acquérir les droits du roman *Doll's Eyes* avant qu'il ne paraisse en librairie. Peu d'informations ont filtré de ce récit terrifiant d'après certaines rumeurs. Ses protagonistes sont néanmoins un flic, un serial killer et une médium. Est-ce donc une manière de **Silence des Agneaux le Retour** ?

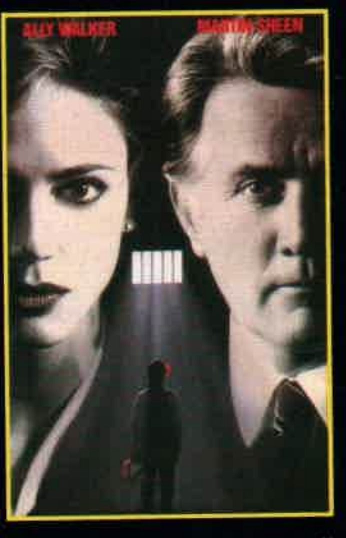
■ **Le Silence des Agneaux** rebelote avec **When the Bough Breaks** (ex-**Two Rivers**, ex-**Double Vision**) de Michael Cohn avec Ally Walker (**Universal Soldier**) et Martin Sheen. Très inspiré des aventures de Hannibal Lecter, **When the Bough Breaks** présente un médecin légiste découvrant un lien psychique entre un enfant mentalement perturbé et un serial killer en activité. Vous connaissez certainement la suite...

■ *Carolco* vient d'annoncer que les scénaristes Ron Shusett et Gary Goldman ont planché sur un **Total Recall 2**. Après de longues discussions avec les héritiers de Philip K. Dick, ils viennent d'obtenir les droits d'une nouvelle de 25 pages, *Minority Report*. Au niveau des commentaires, pas de surprise : Schwarzenegger n'a pas été confirmé et attend de voir le script, idem pour Paul Verhoeven, impliqué cependant dans le développement du sujet et prioritaire pour la mise en scène.

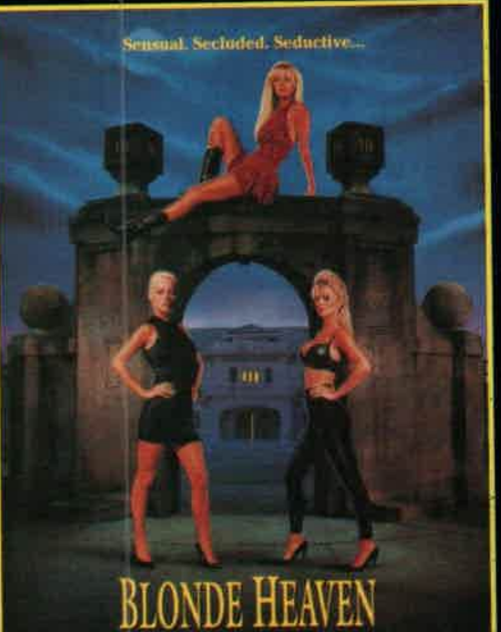
■ Le Festival de la Jeune création Européenne attend vos films vidéo. Renseignez-vous à *Meridiens*, La Gauthière, Route de Pont de l'Etoile, 13400 Aubagne.



■ Tony Randell, qui peut être satisfait de son modeste mais épatant **Ticks**, abandonne les tiques mutantes pour les chauves-souris vampires de **Bats**, dont les effets spéciaux seront l'œuvre de Doug Beswick, également co-producteur. Souhaitons au film de s'élever plus haut que **Morsures** basé sur le même thème.



■ Charles Band, patron de *Full Moon*, se consacre au fantastique féministe par l'intermédiaire de **Blonde Heaven** de Ellen Cabot. Au paradis des playmates, une donzelle en provenance de sa ferme de l'Oklahoma est recrutée par une agence, Blonde Heaven. Prise en charge par Illyana et trois super canons, la petite nouvelle craque pour sa nouvelle existence. Mais lorsqu'elle apprend que la beauté se paie très cher, il est déjà trop tard. Ces top models ne seraient-elles pas des vampires ? (*je sais pas, moi, mon pauvre San Helving, c'est toi qui as vu le film*). Les amateurs de longues blondes siliconées seront ravis par la présence de Brigitte Nielsen dont la carrière subit un sérieux revers.



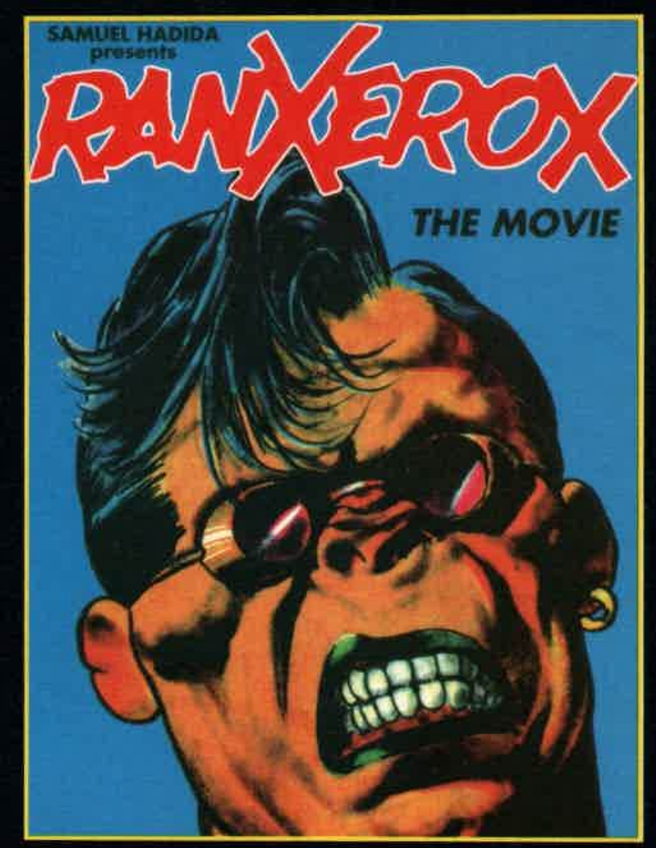


Tout baigne pour Christophe (r pour les américains) Gans, notre pote de **Nécronomicon**. Son script adapté de la bande dessinée de Liberatore et Tamburini sera prochainement mis en images par Tony Scott dont on dit grand bien du **True Romance**. L'histoire se déroule dans un futur proche dominé par une puissante organisation abrutissant les masses en leur fournissant, via la télévision et des drogues, plaisir et évasion. Dans ce paysage, le Cybernoïd Ranxeros et l'adolescente Lubna, meneuse d'une bande de bikers, se heurtent aux hommes du Cartel...

Parallèlement au développement de **Ranxeros**, Christophe prépare activement **Crying Freeman** dont il assure la mise en scène. Inspiré d'un cartoon japonais ultra-violent, **Crying Freeman** conte les exploits du rôle-titre, assassin d'élite de la secte des 108 Dragons, confronté à Lady Hanada et ses yakuzas adeptes du sabre et des sulfateuses surdimentionnées. De quoi saliver.

■ Le producteur Peter Jobin ne lésine pas sur les promesses. D'abord, il se risque à une adaptation de la bande dessinée *Vampirella* moult fois annoncée depuis une quinzaine d'année. Ensuite, il embraye sur **Frankenstein The Resurrection** dans lequel le monstre, après un séjour de 200 ans dans les glaces arctiques, visite les rues de Los Angeles. Pas satisfait, Peter Jobin prépare également un **Golem** pimpant neuf. Cette relecture d'une fameuse figure de la culture juive se déroule durant la Deuxième Guerre Mondiale dans un petit village de Pologne. Là, les nazis auront à subir la colère d'un géant d'argile construit par un rabbin...

■ L'Association *Bande à Part* organise les 7ème rencontres du Cinéma Indépendant. A cet effet, elle attend vos candidatures (courts métrages de six minutes maximum) au 16, rue de Metz, 36000 Châteauroux. Tél. (16) 54-34-80-04.



■ *New Line* vient d'acquérir l'histoire d'un certain Bob Lazar (et Lazar fait bien les choses...) qui est un des spécialistes de physique nucléaire recrutés en 1979 par l'U.S. Naval Intelligence, afin de conduire des recherches secrètes sur des Ovnis capturés et détenus dans un désert. Dans le même genre, il y avait déjà eu **Hangar 18**, on se le rappelle. Chuck (**Blob**) Russell semble ravi de le mettre en scène : *"c'est une histoire qui fournit les pièces manquantes à un des plus grands mystères de notre temps"* nous dit-il.

■ *Prelude Pictures* prépare un long métrage inspiré de la série TV ***Lost in Space*** produite entre 1965 et 1968, avec Guy Williams (Zorro). C'est l'histoire de la famille Robinson cherchant à rejoindre Alpha Centauri lorsque leur vaisseau est saboté par des espions. Ils se retrouveront projetés dans l'espace à la recherche d'une planète accueillante. Big budget de 50 millions de dollars. *Warner Bros* fouille également dans les séries du passé et y a déniché **My Favorite Martian**, une comédie ayant pour héros un martien astucieux et farceur.

FEAST

Aux Fred Olen Ray, Donald Jackson et autres tâcherons de la série Z, il faut aujourd'hui ajouter le nom de Mike Tristano dont l'œuvre se situe en équilibre entre sexe et sang. Si vous glissez dans le sang, vous vous rattrapez au sexe, quoi. Son **Feast** exploite ainsi un scénario désopilant. Deux étudiants cannibales, Peter et Leroy, écument les rues de Los Angeles, cherchant des femmes comestibles. Peter, l'intello, s'interpelle ainsi "pourquoi suis-je donc poussé à bouffer de la gonzesse ?". Sur sa lancée, il consulte donc une psychologue affriolante, laquelle est aussitôt sujette à des rêves tordus.

Pour bien marquer son cachet Z, **Feast** s'offre la présence de William Smith, pilier du cinéma fauché et ringard.

Mais Mike Tristano persiste et signe avec **The Summoned**, qui met en scène Jenny Harris, une épouse déçue par la vie conjugale. Elle s'éclate donc en compagnie d'un étrange voisin, amant à l'imagination fertile. Alors que des assassinats sanglants endeuillent son entourage, l'adultère découvre que son boyfriend est une créature surnaturelle, un vampire...

Avec, pour faire bonne mesure, Robert Z'Dar qui porte bien son Z, et Joe Estevez qui l'arbore tout aussi fièrement.


Madison Stone (ouah, le pseudo !), victime du cannibale Peter Harris.

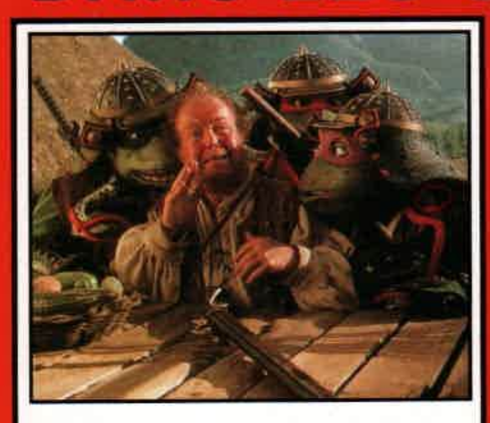


■ Incroyable, mais vrai : Robocop sur le ring ! Joseph Lai, connu pour ses nanars calamiteux, sort **Rings Untouchable**, signé Vincent-Leung. Un kickboxer, victime d'une drogue expérimentale s'y change en Robocop (en clair, il endosse un casque de motard et un costume d'amiante) sans que ses adversaires ne déclarent forfait pour concurrence déloyale. Du tout bon (mon cher Jacques...).

■ Toujours très productif, Anthony Hickox (dont le **Hellraiser III** sort directement en vidéo dans l'hexagone) dirige Mario Van Peebles dans **Full Eclipse**, un téléfilm ambitieux pour *HBO*. Il y est question d'un flic de Miami s'apercevant petit à petit que certains de ses confrères sont des loups-garous. Après les flics maniaques, vampires, zombies ou pasquaïens (*allons, San, pense à notre commission paritaire...*), voici donc les keufs lycanthropes.

■ Hommage amusé aux films de série B des années 50, **King B : A Life in the Movies** se tourne actuellement sous la férule de Mike Valerio. Il se présente comme un (faux) documentaire sur un metteur en scène fictif de série B. On y retrouvera quelques célébrités anciennes : Beverly Garland, Mamie Van Doren, Julie Adams, Patrick McNee... et peut-être notre rédacteur en chef (*si, si, laissez-le moi, les gars, je vais m'le faire !*).

San HELVING (pitié, chef, aïe...)



LES TORTUES NINJA III

Rigolos verdâtres pour les uns, calamités sur pattes pour les autres, les tortues ninja reviennent et prêtent complaisamment le flanc à leurs détracteurs les plus féroces. Dans cette deuxième séquelle, ceux-ci trouveront à foison tous les arguments nécessaires à la condamnation sans appel des créatures imaginées par Kevin Eastman et Peter Laird, à savoir un âge mental plafonnant très bas, des gags plus foireux les uns que les autres, une carence rare d'imagination, une esthétique quelconque, un has-been sans la moindre once de talent derrière la caméra, d'infâmes cabots sautillant sous la carapace des reptiles rappers, une histoire irrémédiablement vouée à la débilité... Pas mal pour un seul film. Même les combats, assez drôles et enlevés dans les deux précédents films de la série, brillent ici par leur mollesse, leur indigence et leur incapacité à se renouveler. Pour couronner le tout, les plaisanteries des vedettes tombent systématiquement à plat et la gentillesse la plus niaise prévaut tout aussi systématiquement. D'accord, **Les Tortues Ninja III** s'adresse prioritairement au jeune public, mais est-ce une raison pour niveler à ce point vers le bas, pour tout calibrer de manière à ce que le plus obtus des bambins pige du premier coup ? Il n'aura donc aucune difficulté à comprendre que Leonardo, Donatello, Raphaël et Michaelangelo, en se lançant à la poursuite de leur copine April O'Neill, débarquent dans le Japon du XVIIIème siècle. Un sceptre magique aura effectué une transaction temporelle entre le Prince Kenshin et quatre soldats, et la fine équipe des Tortues Ninja. A peine déboussolés, les reptiles humanoïdes prennent parti pour la cause des rebelles contre le shogun Norinaga et le mercenaire anglais Dirk Walker...
Scénariste et réalisateur des **Tortues Ninja III**, Stuart Gillard (redoutable auteur de **Paradise**, un sous-**Lagon Bleu**) illustre platement une histoire prévisible dans ses moindres détails. Il expie la violence, privilégie les calembours douteux et pas comiques du tout de ses héros, considère avec un certain mépris les Japonais... Du boulot de fonctionnaire zélé. C'est atroce. Même ceux qui ont relativement apprécié **Les Tortues Ninja I & II** seront abasourdis par la bêtise de celui-ci et le vide sidéral qui y règne de la première à la dernière image. Le néant absolu, terrifiant !

Cyrille GIRAUD

Teenage Mutant Ninja Turtles III, Back in Time. USA. 1992. Réal. et scén.: Stuart Gillard d'après les personnages créés par Kevin Eastman et Peter Laird. Dir. Phot.: David Garfinkel. Mus.: John DuPrez. Effets spéciaux : All Effects Company & Eric Allard. Prod.: Thomas K. Gray, Kim Dawson & David Chan pour Golden Harvest & Gary Propper. Int.: Elias Koteas, Paige Turco, Stuart Wilson, Sab Shimono, Vivian Wu, Mark Caso, Imatt Hill... Dur.: 1 h 35 Dist.: 20th Century Fox. Sortie nationale prévue le 21 juillet 1993.

LA CREATURE DU LAGON : LE RETOUR

Rappelez-vous : en mars 1989, *Mad Movies* n'est pas peu fier de mettre en couverture un "Craignos Monster", inaugurant là une période faste faite d'incroyables délits de faciès et d'irrésistibles jipépeteries. A l'honneur de cet historique numéro 59, **Return of Swamp Thing**, suite quasi-illégitime du film de Wes Craven, dont les photos nous font bien marrer (parfois, cela suffit pour faire une couv' !). Quelques semaines plus tard, la vision de la chose au Marché du Film de Cannes ravit une poignée de clandestins, nostalgiques des "monster love-story". Novembre 1990, le Festival de la Mutualité présente **Return of Swamp Thing** devant un public satisfait (c'était rare) et bruyant (c'était courant). Depuis, la créature du marais dormait profondément. Et puis, enfin, tatata, le 16 juin dernier... Une sortie vidéo ? Mieux ! Une semaine d'exclusivité au Brady ! Comme quoi, tout vient à point à qui etc...
Réalisé par un élève pas très brillant de Roger Corman, Jim Wynorski (l'insupportablement chiant **Not of this Earth** avec Traci Lords, l'insupportablement pas drôle **Transylvania Twist**, ainsi qu'une dizaine d'autres titres sans doute insupportables) **Return of Swamp Thing** (retitré - bravo les mecs - **La Créature du Lagon : le Retour**) évoque la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le boeuf, autrement dit la série Z foireuse qui rêve de grapiller le label B sympa. Par un extraordinaire concours de circonstances, Alec le végétal humain et l'élue de son coeur, la douce Abigail (Heather Locklear), forment un couple Belle/Bête épatant face à un Arcane, savant fou et beau-père d'Abigail, en quête de sérum d'immortalité. Véritable maison des horreurs, son laboratoire regorge de créatures hybrides entre l'homme et l'animal que Alec affronte façon "super-stars du catch". Bourré d'humour et parsemé d'une sensibilité poétique aussi rare que surprenante (la créature éduque Abigail à l'amour chorophylle), **Return of Swamp Thing** vaut le coup d'oeil. En ces temps où les films ressemblent à des pubs à rallonge pour jeux vidéo, l'innocent divertissement de Jim Wynorski paraîtrait presque déplacé !



Vincent GUIGNEBERT

Return of Swamp Thing. 1989. USA. Réal.: Jim Wynorski. Scén.: Derek Spencer & Grant Morris d'après les personnages de D.C. Comics. Phot.: Zoran Hochstatter. Mus.: Chuck Cirino. SPFX : Carl Fullerton & Dean Gates. Prod.: Benjamin Melniker et Michael E. Uslan pour Lightyear Entertainment/ Batfilm Productions. Int.: Dick Durrock, Heather Locklear, Louis Jordan, Sarah Douglas, Joey Sagel, Ace Mask... Dist.: Sidéral. Dur.: 1 h 28. Sorti à Paris le 16 juin 1993.

LA LEGENDE

Ne racontons pas d'histoires, la fleur du fantastique français n'a jamais poussé. Et **La Légende** ne déroge pas à la règle. En effet, le second film du réalisateur de **L'Unique** donne envie de quitter la salle au plus vite. **La Légende** se base sur une trame de scénario mille fois exploitée, le mythe du Golem. Ce film retrace donc le parcours initiatique d'un jeune chômeur SDF dont la vie entière change lorsqu'il est contacté, un jour, pour jouer dans une pièce de théâtre, "Les Amants Eternels". Mais ce qu'il ne sait pas, c'est que le père de l'actrice qui va tenir le rôle à ses côtés est mort 20 ans auparavant dans ce même théâtre incendié. Réticent au début, le chômeur, ébloui par l'ampleur du postérieur de sa partenaire, craque et signe pour la pièce sur laquelle plane une malédiction. La découverte d'une crypte mystérieuse dans les combles du théâtre permettra à l'apprenti-acteur d'acquérir l'appréhension d'une complète vérité intérieure...
"Chômeurs, faites du théâtre", tel semble être le message d'un Jérôme Diamant-Berger pas très au courant des réalités sociales. Les acteurs sont pitoyables au possible, même Eric Rohmer n'en voudrait pas pour son prochain film. En tête Rémi Martin, peu aidé par un script évasif, qui va réellement se retrouver au chômage s'il continue sur cette lancée. Niveau dialogues, le ridicule est à l'honneur avec une impression de totale improvisation rendue. Déjà coupable dans **L'Unique** d'une utilisation abusive de filtres, Diamant-Berger récidive ici tout au long du film, et c'est vraiment trop. La musique et les effets spéciaux, au diapason de la mise en scène, feraient pâlir les productions Jean-Michel Jarre. Mieux vaut donc s'arrêter sur cette enfilade infernale de fondus enchaînés qui rend vite nécessaire l'utilisation d'un tube d'aspirine. Bref, un navet des plus grandioses.

Alexis DUPONT-LARVET

France. 1993. Réal. et scén.: Jérôme Diamant-Berger. Dir. Phot.: Antoine Roch. Mus.: Phil Glass et Jean-Noël Yven. SPFX : Excalibur. Prod.: Louis Albert Serrut pour Longuevue/ Silence On Tourne. Int.: Jean Yanne, Nathalie Grauwin, Rémi Martin, Yann Collette, Ann-Gisel Glass, François Negret... Dist.: Silence On Parle. Dur.: 1 h 20. Sorti à Paris le 23 juin 1993.

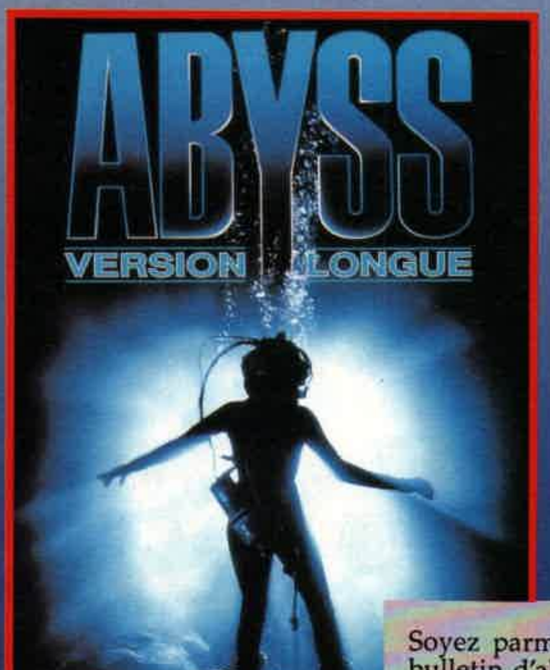
UN JOUR SANS FIN

Un monsieur météo particulièrement imbu de lui-même se retrouve coincé dans un bled perdu afin de couvrir un événement ô combien fondamental : la fin de l'hibernation des marmottes. Une fois sa mission accomplie, il s'endort du sommeil du juste pour se réveiller le lendemain matin avec une impression bizarre. Et pour cause : par un mystérieux caprice spatio-temporel, il est condamné à revivre en boucle sa journée de la veille...
Odieux comme lui seul sait l'être, Bill Murray en fait des tonnes dans le registre "citadin snob qui va trouver l'amour malgré lui". Ni ennuyeux, ni fascinant, **Un Jour sans Fin** fait partie de la grande famille des produits de consommation rapide aussi vite ingurgités qu'oubliés. C'est net, sans bavure et sans âme véritable. On est ici plus près du "safe cinéma" que de la grande aventure, et l'amateur de récits fantastiques déjantés restera sur sa faim, n'attendant que de rentrer chez lui pour visionner une poignée d'épisodes de *La Quatrième Dimension* ou d'*Au-delà du Réel*, autrement plus novateurs en leurs temps... Côté casting, si Andie McDowell est égale à elle-même (comprenne qui pourra), on se doit de saluer la performance hilarante du gros Stephen Tobolowsky, une "gueule" incroyable déjà vue dans **Thelma et Louise** et **Héros Malgré lui**, et comparse en son temps de David Byrne avec lequel il écrivit **True Stories**. Et pour finir, une petite tape amicale sur le museau de Phil la marmotte, sympathique animal velu qui n'y est strictement pour rien si le film se termine en queue de poisson !

Bernard LEHOUX

Groundhog Day. USA. 1993. Réal.: Harold Ramis. Scén.: Danny Rubin et Harold Ramis. Dir. Phot.: John Bailey. Mus.: George Fenton. SPFX : Tom Ryba. Prod.: Trevor Albert & Harold Ramis pour Columbia. Int.: Bill Murray, Andie Mc Dowell, Chris Elliott, Stephen Tobolowsky, Marita Geraghty... Dist.: Columbia Tri-Star. Dur.: 1 h 43. Sortie prévue le 28 juillet 1993.

ABONNEMENT



SOYEZ *MAD*, ABONNEZ-VOUS !

Stephen King
L'Accident
roman
Suspense & Cie
JCLattès

Soyez parmi les 200 premiers à nous envoyer votre bulletin d'abonnement et recevez, au choix, la K7 de **ABYSS VERSION LONGUE**, avec 27 minutes supplémentaires et très rafraîchissantes pour les chaudes soirées d'été, **BAD TASTE**, le premier gerbos-movie de Peter Jackson (à voir avec modération), ou le roman de Stephen King "L'Accident" (à lire les yeux grand ouverts) qui inspira ce beau film de David Cronenberg qu'est **Dead Zone**.

Pour tous les suivants, et sous réserve que vous le réclamiez fort sur le bon de commande, nous vous enverrons, au choix, le pin's *Mad Movies* (dernière offre), le pin's **Dracula**, le pin's ou la BD **Dick Tracy**, les affiches de **Terminator 2** (40 x 60), **Candyman** (60 x 80), **Batman le Défi** (120 x 160) ou le poster pantalon de **Highlander le Retour** (60 x 160).





Ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement.

BOX-OFFICE

Après une sévère fuite aux États-Unis (autour de vingt briques au lieu des soixante envisagées), les Super Mario Bros ont décidément la ventouse molle et du jeu dans les clefs à molette. Si la France accueille favorablement la version ciné du jeu *Nintendo*, c'est uniquement grâce à la Fête du Cinéma. Pas moins de 100.000 apprentis plombiers en deux semaines pour Paris-Périphérie. **Body Snatchers** récolte 70.000 cosses baveuses sur le marché légumier parisien. Une fois encore, la Fête du Cinéma fausse le box-office. Mais on peut supposer que tous les spectateurs de **Bad Lieutenant** ne suivront pas Abel Ferrara dans ce deuxième remake d'un classique de la science-fiction américaine. La presse, pas tendre pendant et après le Festival de Cannes, tend plutôt à beaucoup dissuader l'adhésion à la cause des aliens. Le public américain attend toujours le bon vouloir de la *Warner Bros* pour découvrir ce petit bijou. Tandis que **RoboCop 3** casse la baraque au Japon (paradoxal pour un film bassement anti-nippon), **Les Tortues Ninjas III**, une séquelle atroce, ramasse tout juste 50 plaques en Amérique du Nord. Un score très moyen, mais c'est toujours trop lorsqu'on nivelle à ce point vers le bas. Logiquement, les reptiles gavés de pizzas douteuses devraient donner lieu à une série télé débile très prochainement. Une étape obligatoire dans la dégénérescence.

Aux States toujours, Arnold se ramasse une gamelle à la mesure de son tour de bras. La critique, le public, tout le monde déteste son **Last Action Hero**. Après un premier weekend très moyen (15 millions US), le film de John McTiernan s'est littéralement vautré. Seulement 30 briques US en deux semaines. Le premier échec public d'Arnold, bouffé tout vif par les dinosaures de **Jurassic Park**, dont le succès est proportionnel au bide magistral de l'Autrichien. En trois semaines, la dinomania galopante croque à pleines dents pas moins de 171 millions dollars. Effarant. Un phénomène de société. Après la vogue des seventies, des sixties, de la gomina années 50 et des sous-vêtements façon 30, on descend très bas dans l'histoire de l'humanité. Le succès devrait s'étendre à la planète entière. Pendant ce temps, les dinosaures, quant à eux, sont toujours morts ; ils ne toucheront pas un cent de cette juteuse opération. Dès le 20 octobre prochain, dans l'hexagone, vous saurez exactement à quoi vous avez échappé pour n'avoir pas été contemporain du Tyrannosaure et du Velociraptor. Croyez-nous, après ça, la vie, la récession, l'affaire OM/Valenciennes, le permis à points et le passage du timbre poste à 2 francs 80, c'est de la gnognote !



Les dinosaures bouffent vraiment à tous les rateliers pendant que ***Jurassic Park*** *engrange inlassablement les dollars.*



chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES
4 rue Mansart,
75009 PARIS

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120 F. Envoi par avion : 200 F. Tout règlement : par mandat international exclusivement. Nous n'acceptons aucun chèque sur l'étranger.

AVIS CHIFFRES

0 : nul. 1 : très mauvais. 2 : mauvais. 3 : moyen.
4 : bon. 5 : très bon. 6 : chef-d'œuvre.
A.: Didier Allouch. M.B.: Marcel Burel. V.G. : Vincent Guignebert.
J.P.P.: Jean-Pierre Putters. M.T.: Marc Toullec.

	DA	MB	VG	IPP	MT
...yss (version longue)	5	5	4	5	5
Body Snatchers	6	5	6		6
Doppelganger	5		3	3	3
Jurassic Park	4		4	3	
Last Action Hero	1		0	1	5
Panic sur Florida Beach	5		5		5
La Part des Ténèbres	2		2		4
Le Retour de la Créature du Marais	3	4	4	3	9
Robocop 3	1	2	0	2	1
Super Mario Bros	1	1	0		3
Les Tortues Ninja 3	0	1			1

AVIS A NOS ABONNES

Suite à l'informatisation et au nouveau routage de notre service abonnés, l'avis de fin d'abonnement figure désormais sur l'étiquette de votre adresse lors de l'expédition du dernier numéro. Ceci sous la forme de la mention "REAB" inscrite en haut de cette adresse. Nul autre avis ne vous parviendra. Veillez à renouveler votre abonnement si vous désirez ne pas manquer un seul numéro.

ZE

Ils arrivent !

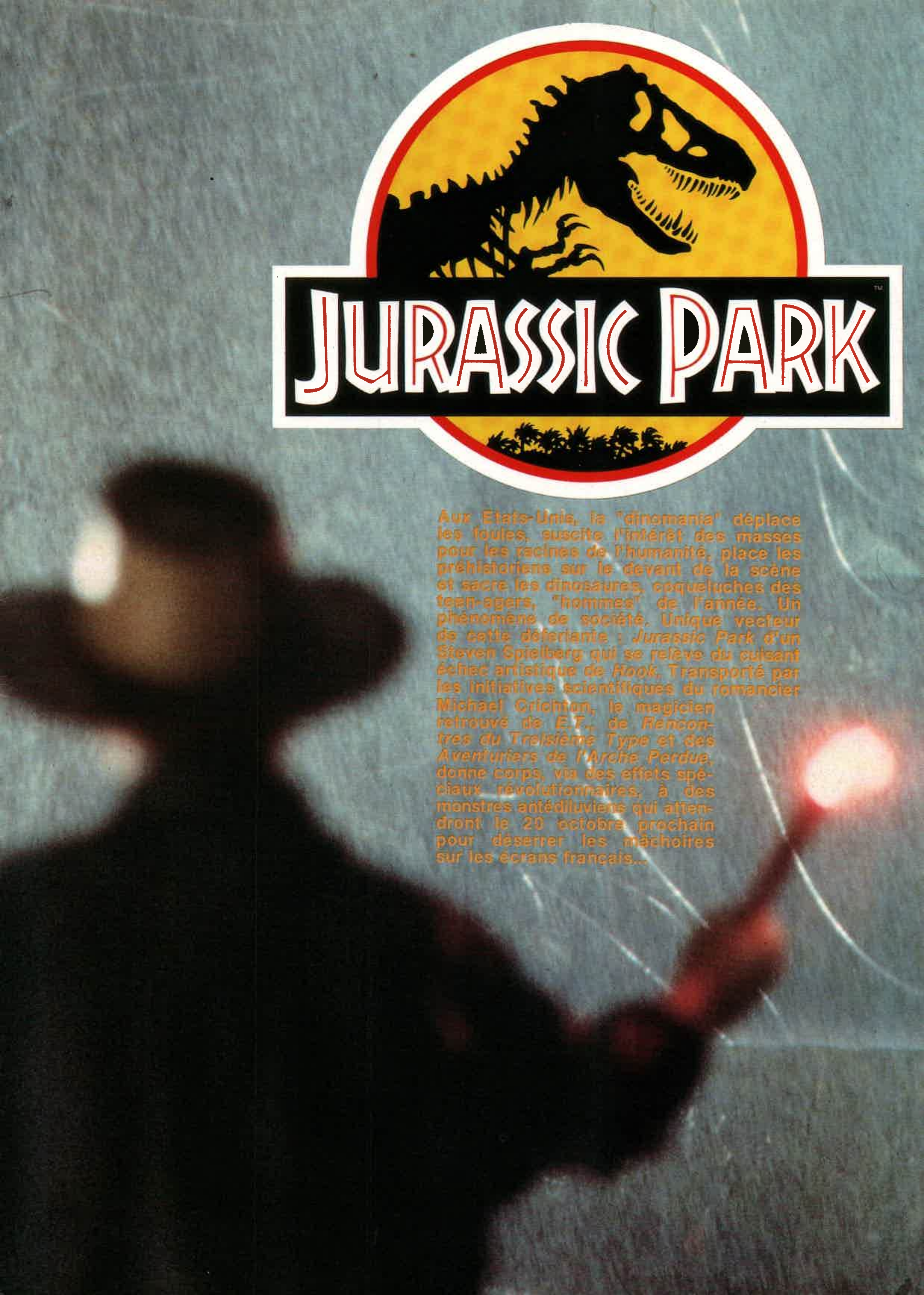


Plan Nine From Outer Space
N°1 de la collection !

Mettez vos monstres à l'heure : dès le 20 août ils débarquent dans vos FNAC, Virgin et autre Movies 2000 favoris.

Mad Movies et *Panda Films* présentent la collection vidéo *"Ze Craignos Monsters"* pour cinq premiers titres, dont le mythique **Plan Nine From Outer Space**, qualifié en son temps du film le plus raté de toute l'histoire du cinéma !


CHRISTOPHER LEE



JURASSIC PARK

Aux Etats-Unis, la "dinomania" déplace les foules, suscite l'intérêt des masses pour les racines de l'humanité, place les préhistoriens sur le devant de la scène et sacre les dinosaures, coqueluches des teen-agers, "hommes" de l'année. Un phénomène de société. Unique vecteur de cette déferlante : *Jurassic Park* d'un Steven Spielberg qui se relève du cuisant échec artistique de *Hook*. Transporté par les initiatives scientifiques du romancier Michael Crichton, le magicien retrouvé de *E.T.*, de *Rencontres du Troisième Type* et des *Aventuriers de l'Arche Perdue*, donne corps, via des effets spéciaux révolutionnaires, à des monstres antédiluviens qui attendront le 20 octobre prochain pour desserrer les mâchoires sur les écrans français...

La porte gigantesque du Jurassic Park : une référence au **King Kong** *de 1933.*



n mot magique, fascinant, mythologique, synonyme d'inconnu et de peur, symbole même du monstre dans toute sa redoutable majesté : dinosaure. "Du grec deinos, terrible, et saure, lézard" dixit le *Petit Larousse* qui définit fort justement ces titans préhistoriques disparus bien avant l'arrivée de l'homme sur terre. "*Pourquoi les enfants sont-ils fascinés par les dinosaures ? Parce que ces animaux constituent une réelle énigme.* 'C'est bien simple, *déclara un jour un psychologue de Harvard,* ils sont grands, ils sont sauvages... et ils sont morts" justifie Steven Spielberg. Ils sont morts depuis si longtemps qu'aucun homme, qu'il soit de Cromagnon ou de Néanderthal, n'en a aperçu le moindre spécimen. Evidemment, le cinéma affirme, mais c'est un doux mensonge, tout le contraire. Pratique pour montrer à quel point ces reptiles géants sont puissants, agressifs, indestructibles. Depuis le **King Kong** de 1933, ils n'ont cessé de hanter l'imagination des cinéastes. **Le Monde Perdu, Voyage au Centre de la Terre, La Vallée de Gwangi, Quand les Dinosaures Dominaient le Monde, L'Homme des Cavernes, Baby...** Qu'ils soient l'œuvre de Willis O'Brien ou de Ray Harryhausen, qu'ils soient teigneux ou mignons au point de jouer à cache-cache avec une playmate, les dinosaures sont souvent la propriété des petits films de série B, des visites clownesques de la préhistoire. Les magiciens des effets spéciaux se permettent vis-à-vis d'eux nombre d'approximations, de libertés à faire bondir de rage un paléontologue. Les confronter à l'homme alors que des millions d'années séparent l'anéantissement d'une espèce et l'apparition de l'autre est déjà en soi une aberration. Mais le romanesque, l'imaginaire se passent volontiers de l'exactitude pointilleuse des manuels scientifiques.

En 1981, lorsque l'idée de "Jurassic Park" germe en lui, le romancier-cinéaste Michael Crichton sait qu'il lui faudra faire preuve du plus grand sérieux pour renouveler l'image du monstre antédiluvien gobant les hommes comme les hommes avalent des cacahutètes. Sérieux, Crichton l'est systématiquement dans l'approche de tous les sujets qu'il aborde. Tout gosse, il dévore notamment les livres de Conan Doyle ("Le Monde Perdu" justement). Diplômé d'anthropologie et de médecine à Harvard, il publie des études sur la médecine et l'informatique. Lorsqu'il se met à la littérature, il se documente à fond sur les thèmes de ses livres, appuyant les moindres faits sur des réalités scientifiques. Dans "Le Mystère Andromède" (adapté à l'écran par Robert Wise), un virus évadé d'un laboratoire décime la population d'une petite ville. **Morts Suspectes**, réalisé par ses soins, s'interrogeait sur le trafic d'organes à échelle industrielle avant que la presse ne s'y intéresse. Le remarquable et prémonitoire **Looker** met en avant le danger de voir l'homme remplacé par des images artificielles criantes de réalisme, avant que le terme "réalité virtuelle" ne soit prononcé une seule fois... Mieux, dès son **Mondwest** en 1973, Michael Crichton révèle un parc d'attraction futuriste déréglé dont les robots en folie éliminent les visiteurs. Un Jurassic Park technologique en somme. Ne comptez donc pas sur lui pour spéculer sur n'importe quoi, pour laisser dériver son imaginaire sans, préalablement, creuser des fondations solides.

En 1981, Michael Crichton se consacre donc, le temps d'un brouillon de scénario pour le cinéma, à une vague histoire de dinosaures recréés génétiquement. Son manuscrit n'aboutit à rien de valable. "*La première histoire n'avait pas grand chose à voir avec la version de 1992. Il y était question d'un savant travaillant seul, et dans le plus grand secret, sur le clonage des dinosaures. Le résultat ne me satisfaisait guère. De cet échec, j'en arrivais à la conclusion que l'histoire ne pouvait fonctionner seulement que si animaux préhistoriques et hommes se rencontraient dans un environnement naturel. Comme mes lecteurs, je désirais les voir ensemble dans des marais, des forêts. D'emblée, j'ai éliminé la possibilité de reprendre l'idée des dinosaures mettant New York à feu et à sang*". Michael Crichton aurait pu car, en 1988, sévissait sur le marché d'une dinomania vaillante une collection de cartes style "Les Crados", "Dinosaurs Attack". Les dessins,



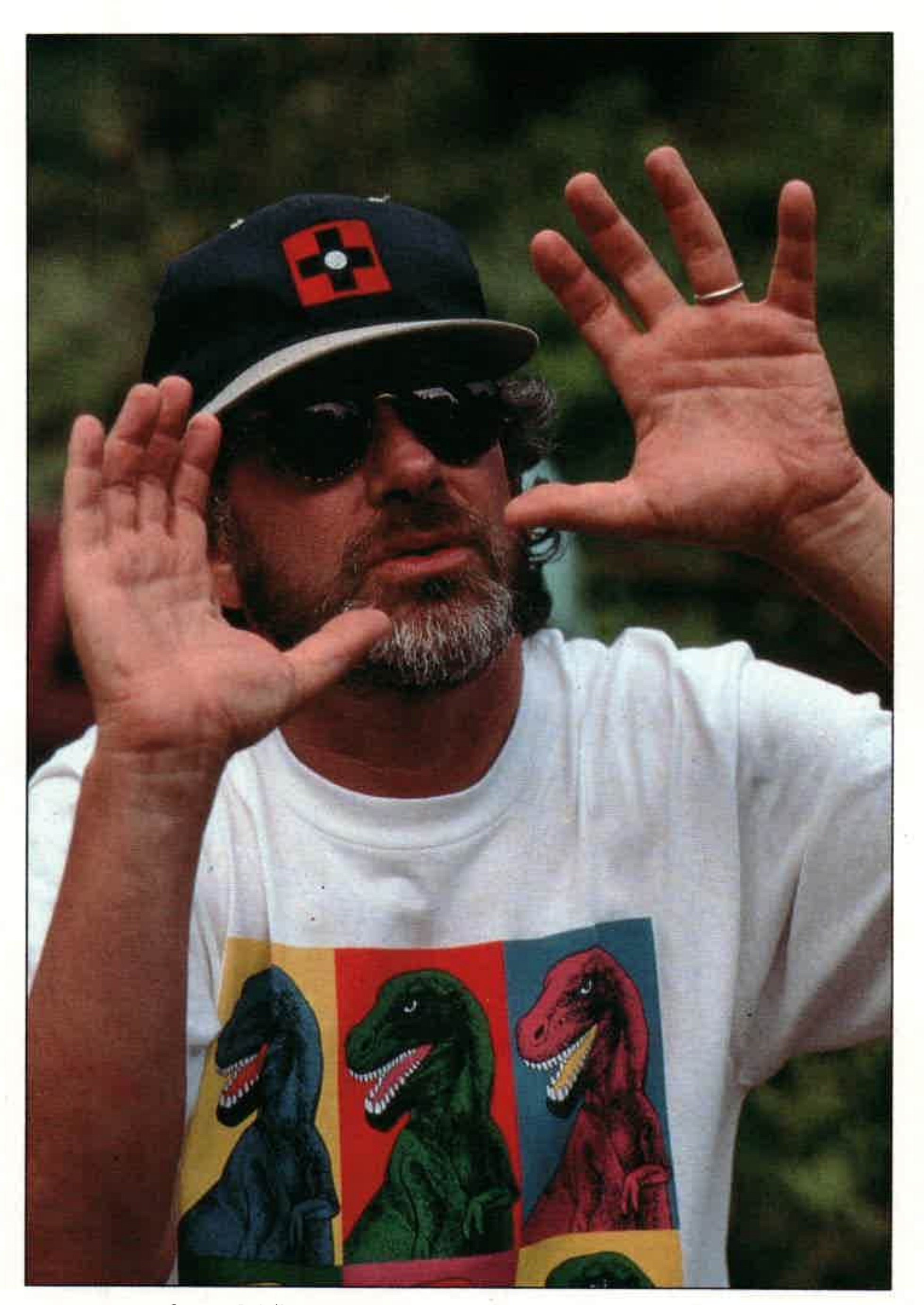
Alan Grant (Sam Neill), paléontologue averti et ennemi des enfants.

entre le gore et le fantastique années 50, représentaient une large palette de sauriens géants lançant des offensives très meurtrières et destructrices contre les grandes cités américaines. Même la Maison Blanche subissait une attaque de reptiles volants. Il fut un temps question que ce soit Joe Dante qui porte à l'écran ce merchandising, mais la mise en chantier du momumental **Jurassic Park** découragea la concurrence.

Son histoire originelle, Michael Crichton la range dans un tiroir. Trois ans plus tard, les Etats-Unis plébiscitent spontanément les dinosaures. *"Tout d'abord, j'ai résisté à cet appel. Dans la mesure où une véritable dinomania secouait le pays, je me suis dit qu'on me montrerait du doigt comme un vulgaire opportuniste si je profitais de cette mode. Ainsi, j'ai décidé d'attendre que cela passe. Cependant, l'année suivante, la dinomania s'est poursuivie. Et l'année d'après tout autant. A ce stade, je me suis rendu compte qu'elle existait depuis toujours, qu'elle avait toujours été là"*. En 1989, l'épouse de Michael Crichton accouche de son premier enfant. L'heureux papa offre au nourrisson des poupées de dinosaures. *"Ma femme n'a pas compris. Elle m'a dit : 'Mais c'est une fille que nous avons ! Pourquoi lui as-tu acheté tous ces dinosaures ?". Et moi de bredouiller : "Euh, mais les filles aussi aiment les dinosaures". Il était clair que ces animaux m'obsédaient d'une certaine façon. Puis l'idée d'associer dinosaures et enfants m'est restée en tête durant une longue période"*. Jusqu'au jour où il décide de sortir son vieux manuscrit du placard, de transformer le scénario en roman. Au terme de quelques hésitations, il se fixe sur les progrès spectaculaires de la génétique. Le concept de dinosaures reconstitués d'après leur code génétique contenu dans le sang pompé il y a des millions d'années par un moustique aujourd'hui fossilisé ne se suffit pas à lui-même. Pragmatique, Michael Crichton se pose mille et une questions. *"D'accord, mais qui pourrait bien financer une telle opération ? Son coût doit être astronomique. Et que peut-il survenir de pire à l'Université de Stanford que de posséder un dinosaure vivant ? Seule l'idée d'un parc d'attraction semblait viable afin de réunir les fonds nécessaires à cette résurrection. Au départ, cependant, j'ai résisté à la tentation du concept du parc de loisirs car il paraissait trop proche de* ***Mondwest****. Mais il n'y avait aucune autre alternative. Donc, je suis arrivé à la notion de dinosaures clonés pour le spectacle. Du coup, une autre porte s'est ouverte sur un thème qui me tenait à coeur : les implications purement commerciales de la révolution génétique, un problème très sérieux. Recréer des animaux géants dont la race s'est éteinte depuis longtemps équivaut à dire qu'une technologie incroyablement performante peut être utilisée à des fins purement lucratives et frivoles. Je crois que la science est un formidable instrument dont il faut soigneusement contrôler l'usage"*. A force de réflexion, de remises en question, Michael Crichton aboutit à une logique elle-même doublée d'une morale incontournable, vieille comme le monde. Icare, en voulant approcher le soleil de trop près, vit fondre ses ailes de cire ...

En mai 1990, alors que **Jurassic Park** n'existe que sous la forme d'épreuves, *Universal* en acquiert les droits. Il n'aura pas fallu 24 heures pour que ses responsables se décident. L'adaptation du livre, ils la destinent aussitôt à Steven Spielberg, lequel connaissait bien Michael Crichton pour deux raisons. D'abord, parce qu'il avait planché sur son roman d'aventures "Congo" sans que celui-ci ne se concrétise. Ensuite, parce que les deux hommes ont travaillé ensemble sur un autre script inachevé, **Emergency Room**. A cette occasion, Michael Crichton avouait au réalisateur d'**E.T.** qu'il venait d'écrire un bouquin sur les dinosaures. *"Les dinosaures ? Mais c'est un sujet qui me fascine depuis mon enfance. Quand pourrais-je le lire ?"* demande Spielberg. Le lendemain, il avait les épreuves en main. *"J'aimerais mettre ce roman en images"* implore alors le cinéaste le plus riche de la terre. Michael Crichton n'est pas contre, bien au contraire, mais il ne tient aucunement à ce que son interlocuteur en acquiert les droits pour simplement le produire et en confier la réalisation à un vassal. Tandis que Michael Crichton et Steven Spielberg parviennent à une entente tacite privée, les droits du livre déclenchent une mini-guerre hollywoodienne. Tous les grands studios s'arrachent les dinosaures génétiques. La *20th Century Fox* s'y intéresse pour Joe Dante, la *Warner Bros* pour Tim Burton, *Tri-Star* pour Richard Donner... Mais tous les postulants ignorent encore que Spielberg a une longueur d'avance sur eux. De retour de vacances au Canada, Michael Crichton non seulement entérine officiellement l'accord verbal, mais accepte également la rédaction du scénario. Une entreprise qui lui pèse au départ comme un boulet. *"J'avais tant souffert dans mon petit bureau, j'avais perdu tant de poids des années durant à imaginer cette chose extrêmement difficile qu'est la rédaction d'une histoire de dinosaures qui marche et qui ne soit pas du tonneau de* ***Un Million d'Années avant Jésus-Christ****..."*. Pour mémoire, **Un Million d'Années avant Jésus-Christ**, production british de 1966, plante la sculpturale "jurassic girl" Raquel Welch au milieu de vilains dinosaures hautement fantaisistes. Le cauchemar pour paléontologue dans toute sa splendeur kitsch cinématographique. *"Lorsque j'ai abouti à un résultat viable, j'étais essoré. Vraiment fatigué de tout ça, fatigué des protagonistes, et même des dinosaures. Je n'avais vraiment aucune envie de m'attaquer au scénario du film à proprement parler"*. 500.000 dollars, un argument convaincant, poussent néanmoins Michael Crichton à s'y mettre. Mais, d'une version de l'histoire à l'autre, il ne parvient pas à adapter correctement son propre roman, à réduire le nombre de variétés de dinosaures (de 15, elles doivent passer à 6), à se concentrer sur tel ou tel propos, à énoncer clairement un message. *"Le livre est un ouvrage volumineux. Le scénario ne pouvait en préserver qu'entre 10 et 20 %. Au mieux, vous devez essayer d'aboutir à une sorte de roman court restituant la texture de*

■■■



Steven Spielberg, au diapason vestimentaire du Jurassic Park.





Le Tyrannosaure, un faciès qui n'inspire pas la sympathie, la machine la plus puissante du Jurassic Park dans l'une de ses attaques les plus spectaculaires. Incroyablement terrifiant !

Ellie (Laura Dern) et Alan Grant soignent un Tricératops défaillant. Une image à la **Daktari** !

■■■

l'œuvre originale, reprenant les passages principaux, et la logique narrative plus évidente dans un récit de longue haleine". Humblement, Michael Crichton avoue que *"le bateau prenait l'eau de tous les côtés".* En désespoir de cause, il fournit un matériel plus que brut à Steven Spielberg. A lui de le raffiner comme on le ferait avec un minerai. *"J'ai une version toute prête de l'histoire. Tu peux la modifier pour des raisons budgétaires. Ensuite, tu devras engager un autre scénariste pour affiner les personnages".* C'est ainsi que le romancier passe la main, sans regretter toutefois son étroite collaboration avec l'adaptateur de son livre, *"un homme intelligent et sain, ce qui n'est pas le cas de tout le monde dans ce business".*

Steven Spielberg est encore à la barre des galions de **Hook** quand Michael Crichton lui fournit le fruit de son labeur. Pas vraiment enthousiasmant, le résultat. L'écrivain l'admet, le cinéaste aussi, sachant toutefois que **Jurassic Park** s'engage dans la bonne direction. Suivant les conseils de sa productrice Kathleen Kennedy, Steven Spielberg confie presque aussitôt le soin d'une première réécriture du manuscrit à Malia Scotch Marmo (absente du générique), laquelle révise alors le **Hook** rédigé par Jim Hart. Au terme d'une dizaine de lectures du roman et de cinq mois d'effort sur le nouveau script, Malia Scotch Marmo expurge, condense l'œuvre de Michael Crichton. *"J'ai préservé la structure du livre. Mon travail a surtout consisté à fouiller les personnages, à leur conférer davantage de vie et à les impliquer un peu plus. J'ai fait de Grant et de Ian Malcolm un seul et même personnage opposé à la commercialisation d'une découverte scientifique. Il a également fallu que je ménage des rapports sensés entre Ellie, Grant et les deux petits-enfant de Hammond. L'expérience, l'aventure devait les avoir transformés".* Grant, celui qui colle toutes les tares du monde aux enfants ("Ils sont bêtes, puent, font du bruit, braillent") verra, sous la plume de Malia Scotch Marmo, son comportement évoluer vers plus de tolérance au contact de Tim et Alexis. N'empêche que les retouches apportées à l'histoire ne contentent pas Steven Spielberg. *"Malia, j'ai lu à deux reprises ton scénario et je pense qu'il y manque quelque chose".* Ce quelque chose, le réalisateur des **Dents de la Mer** ira le chercher auprès de David Koepp, fraîchement sorti avec succès du pourtant piètre **La Mort vous Va si Bien**. David Koepp n'aime guère intervenir sur les scripts des confrères, ne connaît pas le livre de Michael Crichton... Au prime abord, ce n'est certainement pas l'homme de la situation, surtout que la date du tournage de **Jurassic Park** se rapproche dangereusement. Mais Steven Spielberg lui

■■■



Quand un milliardaire materne un futur tueur : John Hammond (Richard Attenborough) aide un bébé raptor à sortir de l'oeuf.



Gros plan sur un reptile hargneux : toute la finition d'un préhistorien hollywoodien, le maquilleur Stan Winston.

■■■

accorde toute sa confiance. Koepp commence par tailler dans le vif. Exit la descente de la rivière durant laquelle le Tyrannosaure attaque le radeau, exit la séquence où Muldoom, le garde-forestier, endort le même monstre... Il réintroduit néanmoins Ian Malcolm, dont le côté pompeux s'efface au profit d'un rocker à l'humour sardonique, serre de plus près les rapports entre Grant et les enfants... Très important également pour la crédiblité de l'histoire, vulgariser les explications scientifiques de Michael Crichton couvrant des dizaines de pages. Passionnant dans le bouquin, ces tergiversations techniques assommeraient d'ennui le spectateur. D'où l'introduction du film éducatif expliquant aux visiteurs du parc le comment de la résurrection des dinosaures via l'ADN et un moustique fossilisé. Une brillante trouvaille qui épargne bien des palabres incompréhensibles.

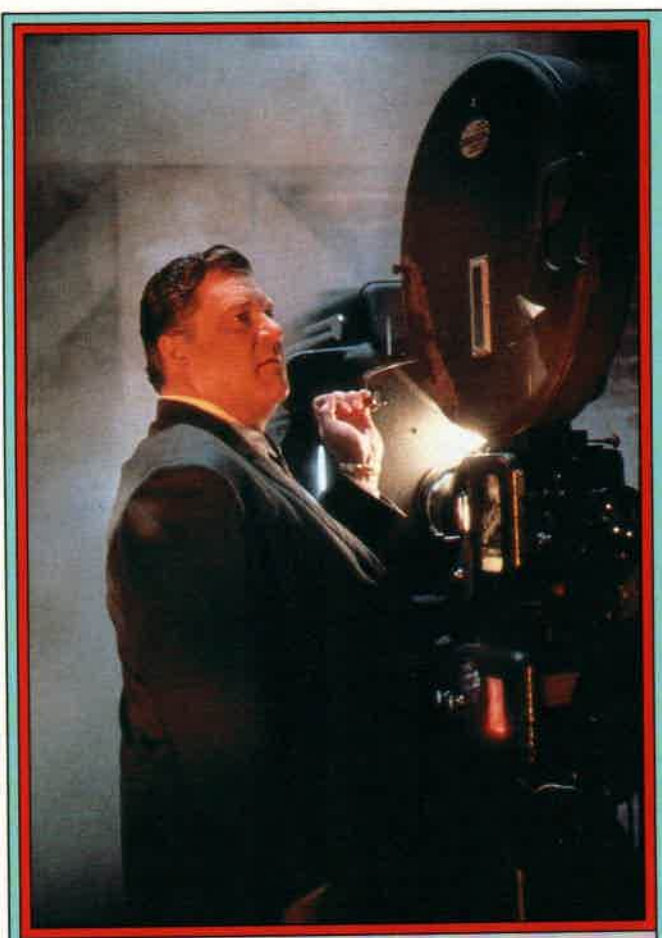
Après intervention de Malia Scotch Marmo et de David Koepp, le script de Michael Crichton est fin prêt. Tous les composants du livre s'y donnent de nouveau rendez-vous, plus ou moins gommés selon les besoins d'une histoire plus ramassée, plus compacte. Mais les personnages principaux sont bien là. C'est d'abord John Hammond, milliardaire un tantinet mégalomane rêvant d'une attraction où la réalité supplante l'illusion. Sur une île au large du Costa Rica, il ouvre le Jurassic Park, une réserve naturelle peuplée de dinosaures. Des vrais, qui respirent, qui mordent, qui tuent, qui éternuent et déposent à terre des bouses impressionnantes. A partir d'une simple goutte de sang absorbée par un moustique fossilisé, Hammond et son équipe de petits génies parviennent à "cloner" l'ADN d'un dinosaure. Des milliards de cellules parfaitement cataloguées, rangées et "mariées" avec les molécules d'une grenouille génèrent ainsi plusieurs dizaines d'espèces disparues de la surface de la Terre depuis des millions d'années. Prisonniers d'un enclos gigantesque et bordé de lignes à haute tension, les immenses sauriens s'épanouissent en toute liberté. Le placide Brachiosaure broute la cime des arbres sans faire de mal à personne, le Tricératops ingurgite des aliments végétaux qui le rendent malade, une horde de bipèdes file à travers la prairie... Eux, ce sont les gentils "dinosaures", les herbivores. Les méchants, ce sont les carnivores, des prédateurs redoutables, le Tyrannosaure, un géant, et les Vélociraptors, modèles plus réduits mais tout aussi bestiaux. Des tueurs nés qui n'obéissent qu'à leur instinct, qu'à leur féroce appétit. Ils sont rapides, intelligents, doués de mémoire et possèdent une stratégie de chasse terriblement efficace... Certain de devenir le Walt Disney du Crétacé, John Hammond (Richard Attenborough dans un rôle prévu pour Sean Connery), se doit néanmoins de rassurer ses créanciers. Il sollicite de ce fait la caution d'Alan Grant (Sam Neill, parce que Tim Robbins et William Hurt ont refusé l'offre de Steven Spielberg), paléontologue reconnu et de sa compagne Ellie (Laura Dern), de Ian Malcolm (Jeff Goldblum pour cause d'indisponibilité de Kevin Costner), mathématicien adepte de la théorie du chaos. Selon lui, la nature ne peut être domestiquée. Toute tentative de contrôle de la vie est vouée à l'échec. Mais, rassuré par un système de surveillance ultra sophistiqué, Hammond met le trio de scientifiques, ainsi que ses petits-enfants et un avocat, dans des voitures télécommandées, montées sur un rail, dans l'enceinte du parc. Là, une panne d'électricité provoquée par Dennis Nedry, un informaticien aussi cupide qu'obèse, isole les visiteurs. Désormais inefficace, la clôture ne peut contenir le Tyrannosaure...

Et les dinosaures de déferler sur les pauvres humains impuissants, pathétiques face à des dinosaures incroyablement crédibles, aussi crédibles qu'un animal de compagnie à votre portée. Ils se déplacent, bondissent, attaquent, riboulent des yeux avec une fluidité effarante dans les mouvements. Pas une seule carence dans les effets spéciaux ne trahit l'illusion, pas un seul plan ne révèle l'artificiel : ce sont les miracles de l'animation informatique, de l'animatronique à son apogée. Quand le Tyrannosaure (7 mètres) poursuit la jeep à grandes enjambées, quand le couple de Vélociraptors fait irruption dans les cuisines, quand le gentil Brachiosaure se nourrit de la cime des arbres, quand le troupeau de simili-autruches reptiliennes jaillit dans la prairie, la technique, infaillible, assure dans les moindres détails de l'image. Et cette perfection engendre la peur du monstre. Une peur tribale, incontrôlable, remontant à la nuit des temps. Une peur de la créature géante à sang froid, sans cesse affamée et n'obéissant qu'à son seul et féroce instinct de prédateur. Ce sentiment, on le ressent rarement au cinéma. L'une des dernières fois, c'était dans **Les Dents de la Mer**. C'est aujourd'hui le cas à la projection de **Jurassic Park**. Jadis, les superstitions populaires se chargeaient de répandre des histoires de bêtes mangeuses d'hommes. On frémissait au fond des chaumières. En 1993, les dinosaures de Steven Spielberg et Michael Crichton transmettent les mêmes terreurs, des peurs très voisines larvées à l'intérieur de chacun. **Jurassic Park** les tire de leur léthargie.

Marc TOULLEC



Le Velociraptor : vicieux, malin, cruel, vorace. Un prédateur redoutable.



Lawrence Woolsey (John Goodman), présent dans toutes les étapes de la carrière de son film, jusque dans la cabine de projection.



L'homme-fourmi : une attraction et un costume grossiers pour effrayer le jeune spectateur.



Ruth Corday (Cathy Moriarty), maîtresse, interprète et femme à tout faire du grand Lawrence Woolsey.



Casquette de capitaine, foulard, lunettes noires et gros Havane : Lawrence Woolsey au diapason des clichés hollywoodiens.

Panic sur Florida Beach

interview JOE DANTE

Il nous avait un peu déçus avec **Gremlins 2**, une séquelle extravagante, friquée mais sans cœur, sans spontanéité. L'enfant chéri de la série B, le miraculé de **Piranhas**, de **Hurlements**, le Père Noël noir de **Gremlins**, Joe Dante en résumé, revient aujourd'hui discrètement, humblement, sur la pointe des pieds, pour se souvenir. Se souvenir du temps où il écarquillait les yeux devant des monstres ringards de carton pâte. Où il tremblait devant les créatures atomisées menaçant la planète. Sans solliciter les glandes lacrymales, il évoque simplement un âge d'or du cinéma où l'imagination palliait l'indigence des effets spéciaux. Un cadeau pour cinéphiles nostalgiques.

Cela fait déjà un moment que vous cherchez à réaliser *Panic sur Florida Beach*. Est-ce donc si difficile de monter un film quand on s'appelle Joe Dante ?

J'ai mis quatre ans à produire **Panic sur Florida Beach**. Avec Michael Finnell, je me suis promené de studio en studio. Tous leurs responsables aimaient le scénario, mais personne ne voulait y investir un dollar. Et puis, un groupe privé indépendant s'est décidé à nous soutenir financièrement. Du coup, *Universal* s'est porté partie pour la distribution. Coup de théâtre, quatre semaines avant le début du tournage, nous avons découvert que nos producteurs n'avaient pas un sou en caisse. Alors, pour sauver le film du naufrage, nous avons supplié *Universal* de financer **Panic sur Florida Beach**. Ils ont fini par craquer et un autre indépendant, *Pandora*, y a également participé. En fait, si le film fut si âpre à mettre en route, c'est parce qu'il s'adresse à une audience très limitée. Un studio hollywoodien met uniquement de l'argent dans des productions destinées à des millions de personnes. Se consacrer à un tout petit film comme le mien ne les intéressait guère vu le nombre de spectateurs envisagés. Bien qu'il n'ait pas rapporté un dollar au box-office, je suis heureux de l'avoir fait.



Joe Dante

Vous pensez vraiment que *Panic sur Florida Beach* s'adresse à un public aussi restreint ?

Je l'ai surtout destiné aux cinéphiles. Le problème, c'est que les gens qui vont au cinéma aujourd'hui ne le sont pas beaucoup. La plupart des spectateurs vont au cinéma pour sortir, pour s'amuser, pour voir le film dont tout le monde parle. C'est là un public jeune, de moins de 20 ans. Il ne s'est pas vraiment senti concerné par mon film.

Quelle était votre position sur le plateau de *Florida Beach* ? Récemment, vous déclariez que le poste de réalisateur à Hollywood était soumis à bien des pressions...

Les films en provenance des grands studios ne sont plus faits par un seul homme, mais par tous les cadres de la compagnie qui interviennent à tous les niveaux. Le réalisateur est très vite dépassé par les événements et ne peut prendre aucune initiative. Sur **Panic sur Florida Beach**, personne n'est venu me dire quoi que ce soit car c'était un tout petit budget. L'enjeu n'était pas très important pour *Universal*. Plus vous avez d'argent, plus le film doit plaire à tout le monde. Mais rien ne plaît à tout le monde ! A Hollywood, on ne bouge pas le petit doigt sans consulter le public, pour lui demander si ça lui botte. Si une scène ne lui convient pas, on se remet au travail pour la retourner. Dans ces conditions, il devient de plus en plus difficile de raconter des histoires intéressantes. A force de modifications, d'ajouts, de changements, un film au départ intéressant peut perdre toute valeur.

Mais c'est le cas depuis les origines du cinéma. Déjà dans les années 30 et 40, les patrons de studios remontaient les films, remplaçaient les réalisateurs qui ne leur convenaient pas...

Oui, mais ces pratiques sont bien plus répandues actuellement. C'est vrai que des films comme **La Vie Privée de Sherlock Holmes** et **La Charge Victorieuse** ont été remontés suite à des previews catastrophiques. Jadis, revoir complètement un film était plus rare. Aujourd'hui, même les cinéastes encouragent ces pratiques. Un sacré changement. Parce qu'ils veulent que leur film fasse de l'argent, ils tournent une nouvelle fin. Même moi, je l'ai fait, mais sous la pression du studio. C'était ça ou un autre metteur en scène le faisait à ma place. La tyrannie du public n'a jamais été aussi prépondérante qu'actuellement ; certains sont prêts à vendre leur peau pour séduire. Mais **Panic sur Florida Beach** a échappé à cette dictature.

On a le sentiment que Gene Loomis, le jeune héros de *Panic sur Florida Beach* est identique à ce que vous étiez au début des sixties...

En quelque sorte oui. En 1962, j'avais l'âge de ce gamin et mon frère ressemblait assez à celui du film. Cependant, mon père n'était pas un militaire ; il était joueur professionnel de golf, ce qui fait que nous déménagions beaucoup, ce qu'on retrouve également dans **Panic sur Florida Beach**. Pour crédibiliser la chambre de Gene, j'ai ressorti de mes malles de vieux dessins d'enfance. La plupart des vieux magazines, des livres, proviennent également de ma collection pesonnelle. Je me suis toujours demandé ce que je pourrais en faire. Dans le film, je leur ai ainsi trouvé une réelle utilité.

Vos souvenirs concernant la menace atomique soviétique depuis Cuba, qui sert de toile de fond au film, sont très précis...

Oui, j'avais alors 14 ans. On pensait tous qu'on vivait nos derniers ,jours. Paradoxalement, on continuait à vivre une vie en apparence normale, à aller au cinéma pour s'évader. L'atmosphère était très étrange car on nous faisait croire que la bombe pouvait très bien tomber sur nos têtes dans les prochaines minutes. Les autorités, à travers la télévision et la radio, n'arrêtaient pas de nous bassiner sur les communistes, leur méchanceté, la menace qu'ils faisaient peser sur le monde libre. Lorsque Spounik, le premier satellite soviétique, fut envoyé dans l'espace, les journaux ont affirmé qu'on envoyait des bombes qui nous étaient destinées en orbite autour de la Terre. Il régnait à cette époque une ambiance de guerre, mais sans guerre. Ce qui n'empêchait pas l'enfant que j'étais de s'amuser, d'aller voir des films de sciencefiction. Recréer cette atmosphère a été facile

■■■



L'homme-fourmi : encore plus bidon que l'original.

■■■

car je me souviens très bien de tout, des moindres détails. C'est sans doute ce qui a effarouché les studios lorsque je les ai approchés pour produire le film. Les studios ne comprennent pas qu'un réalisateur consacre du temps, des pages de scénario, à la restitution d'une atmosphère. Dans la mesure où la description de ce quelque chose d'impalpable ne fait pas progresser l'histoire, cela les laisse perplexes. Et quand ils doivent sabrer dans le scénario, ils coupent prioritairement les scènes d'ambiance. C'est idiot car, au travers de ces passages, vous exprimez des sentiments profonds. Dans **Panic sur Florida Beach**, c'est notamment la découverte du cinéma, quelque chose de magique, le début de mon amour pour les films. Je pense qu'il est important pour un cinéaste de demeurer enfant car, après tout, on ne fait que jouer aux cow-boys et aux indiens.

Par contre, sur le plateau, lorsqu'il s'agit de diriger une équipe, de donner des ordres, votre caractère "enfant" doit s'atténuer considérablement, non ?

Tous les réalisateurs parlent de tension et de peur. Ce n'est pas mon cas. Une équipe sous ma responsabilité sait qu'elle peut directement contribuer au film, faire des suggestions que je prendrais en compte. Les comédiens savent également qu'ils n'auront pas à réciter par cœur leurs dialogues, que l'improvisation sera toujours la bienvenue. Mettre en scène un film peut s'avérer éclatant si le tournage se déroule dans la bonne humeur. D'ailleurs, si ce n'était pas drôle, j'aurais abandonné depuis longtemps. Seuls problèmes majeurs : vous devez vous levez tôt et vous coucher tard. Dans ce sens aussi, je n'ai pas beaucoup grandi.

L'hommage que *Panic sur Florida Beach* rend au cinéma populaire de la fin des années 50 est très fin, plein de justesse. Vous n'en rajoutez pas...

La tentation de surcharger est très forte. Mais, étant un fan des films de science-fiction de l'époque, je me rappelle pourquoi et comment ils m'impressionnaient, stimulaient mon imagination. En grossissant les effets à outrance, en demandant aux comédiens de mal jouer, de cabotiner et aux maquilleurs de générer des trucages atroces, j'aurais trahi mes souvenirs. Mes protagonistes seraient devenus de parfaits abrutis et le film aurait perdu toute crédibilité. Dans cette optique, **Panic sur Florida Beach** ne serait pas un hommage, mais une parodie lourde et vulgaire. Pour éviter de tomber dans ce piège, j'ai exactement repris dans **Mant**, le film à l'intérieur du film, les effets des séries B des années 50, les sophistiquant même légèrement pour ne pas donner l'impression que je les tourne en dérision.

Quel jugement portez-vous sur les parodies loufoques style *L'Homme Homard Venu de Mars* qui se réfère aussi à une forme de cinéma révolue ?

C'est extrêmement complexe de faire durer un film une heure trente sur une intrigue pareille. Après le tournage de **Panic sur Florida Beach**, un producteur est venu à ma rencontre pour me proposer de faire de **Mant** un film à part entière. Il était prêt à me financer un **Mant** de 90 minutes ! J'ai refusé son offre car ce qui est drôle en vingt minutes ne l'est pas forcément sur la longueur d'un long métrage. La version intégrale de **Mant**, c'est-à-dire cinq ou six minutes supplémentaires, sera montrée en continuité à la fin du laser-disque de **Panic sur Florida Beach**.

Vous avez donc revu vos classiques avant d'entamer la mise en scène de *Panic sur Florida Beach* ?

Je n'ai pas eu besoin de le faire car j'ai toujours les films de l'époque bien en tête. Ils sont gravés en moi, ils font partie de moi. Je les ai vus si souvent que je n'ai eu besoin d'aucune révision. C'était presque de la mise en scène automatique que de les reconstituer à travers **Mant**. Pour les effets spéciaux, le scientifique qui se métamorphose en homme-fourmi, j'ai utilisé des techniques très similaires à celles d'alors. Cela a beaucoup amusé mon responsable des effets spéciaux, James McPherson, de refaire ce qu'il avait aimé durant son enfance. Comme moi, il a grandi en compagnie des insectes géants, des araignées énormes. Reste que le design de la créature de **Mant** bénéficie d'un soin plus important dans les détails ; il est bien plus précis, par exemple, que le masque de **La Mouche Noire**, un film auquel je rends ici hommage. Cependant, dans les années 50, peu de réalisateurs s'occupaient réellement des trucages ; leur qualité ne les souciait guère. A part **L'Homme qui Rétrécit** et **Tarantula**, les films de l'époque n'étaient pas extraordinaires. Cela ne les empêchait nullement d'être parfois très intenses. De plus, ils délivraient des messages. Même dans **Mant**, en cherchant bien, vous verrez qu'on évoque la peur de la science et du nucléaire. Les films comme **Des Monstres Attaquent la Ville** ou **La Chose Surgie des Ténèbres** montraient autrefois les mauvais côtés de l'atome ; sous l'influence des radiations, les gens se transformaient en monstre ou en géant. En fait, ces films niaient ouvertement toute la propagande style "l'atome est notre ami" que l'on nous enseignait à l'école. Il est même possible que la sonnette d'alarme tirée par les scénaristes et réalisateurs ait politiquement influencé les gamins d'hier, qui sont les adultes d'aujourd'hui...

Le cinéma fantastique ne continue-t-il pas actuellement de mettre en garde contre les débordements de la science, de la génétique ?

Non, parce que les spectateurs actuels ne paient pas leur ticket d'entrée pour des idées, des concepts, mais uniquement pour du spectacle, des effets spéciaux. Les messages, les gens s'en foutent ! Et les films fantastiques en noir et blanc ne les intéressent absolument plus ; ils veulent de la couleur. Triste. A part un tout petit groupe de gosses qui porte un véritable culte au cinéma des années 50 et 60, tous les autres l'ignorent.

Qui se cache en fait derrière la roublardise de Lawrence Woolsey, le cinéaste que vous mettez en vedette dans *Panic sur Florida Beach* ?

Je fais référence à de nombreux cinéastes de l'époque, spécialisés dans ce type de cinéma. C'est évidemment William Castle qui vient immédiatement à l'esprit. Il était le roi du "gimmick", des farces et attrapes perpétrées dans la salle même pour surprendre le public qui rentrait dans son jeu, qui participait à ses tours. Ses films étaient moins drôles que leurs projections, le spectacle était dans la salle ! Dans Lawrence Woolsey, il y a aussi un peu de Nathan Juran, de Roger Corman. Lawrence Woolsey est la somme de plusieurs personnalités. John Goodman s'est surtout basé sur William Castle. Je n'ai pas eu besoin de lui dire qui c'était ; il connaissait tous les films dont je lui montrais des extraits.

Après *Panic sur Florida Beach*, vous restez dans les années 50 avec le remake d'un classique de la firme A.I.P. (1). Vous êtes vraiment un grand nostalgique ?

Ce film rentre dans le cadre d'une sorte de collection de remakes de dix films *A.I.P.* des années 50, tous consacrés à la délinquance juvénile du moment. J'ai choisi de reprendre **Runaway** d'Edward Kahn. Avec Charlie Haas, le scénariste de **Panic sur Florida Beach**, j'essaie une nouvelle fois de retrouver l'esprit des années 50, l'esprit des jeunes, de ce qui les motivait. On travaille exactement dans le même sens que **Panic sur Florida Beach**. Je ne suis pas particulièrement nostalgique. Je pense que tourner des films sur les années 90 est aussi important que d'évoquer le passé.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(traduction : **Didier ALLOUCH)**

(1) *A.I.P.* (*American International Pictures*) était, dans les années 50 et 60, une compagnie de production où officiait notamment Roger Corman, spécialisée dans les double-programmes populaires, à savoir les films à budget restreint de science-fiction, de motos, de prison, de rock'n roll. Une grande référence en matière de séries B.



L'abri anti-atomique construit par le directeur paranoïaque du cinéma : un lieu de rencontres cocasses !

UN ÉTÉ 62

Joe Dante réalise des films fantastiques parce que, profondément, intimement, il aime, il adore ça. La naissance de cette passion, de cet amour, il la raconte dans **Panic sur Florida Beach**, au moment où les missiles soviétiques installés à Cuba dirigent leurs têtes nucléaires vers les Etats-Unis. Le pays tremble, damne verbalement les rouges, vide les super-marchés, bâtit un maximum d'abris anti-atomiques, y compris dans les caves d'un cinéma. Nous sommes en 1962 et le jeune Geene Loomis, alias Joe Dante, connaît ses premiers émois amoureux en compagnie d'une jeune rebelle. Son cœur bat tout autant la chamade pour les programmes du cinéma local, pour **Mant**, un chef-d'œuvre en AtomoVision pour l'image et RumbleRama pour le son. Son réalisateur : l'imposant Lawrence Woolsey, qu'un pompiste confond avec Alfred Hitchcock. Véritable Barnum du cinématographe, il vient présenter sa dernière réalisation à Florida Beach. Un figurant en costume de monstre dans la salle, des fils électriques dans les fauteuils, le RumbleRama à fond les manettes... Tout est bon pour ce bonimenteur de génie afin de créer l'événement. Il demande même à sa vedette féminine, et compagne, l'indolente Ruth Corday, de revêtir l'uniforme d'infirmière pour corser encore le spectacle. Alors que Castro montre le bout de ses ogives atomiques, que Kennedy intervient à la télévision, que les troupes manœuvrent inutilement dans tous les sens, Gene Loomis, 14 ans, et son petit frère vivent une expérience unique qui laisse le cinéma dans un piteux état...

Panic sur Florida Beach, c'est en quelque sorte le **American Graffiti** de Joe Dante, son album de photos d'enfance, son livre de souvenirs émus. Un joli petit film que son réalisateur adresse prioritairement à ceux qui, à son image, ont connu les cinémas de quartier, les séances épiques des matinées. Bercé par les tubes inhérents aux sixties, **Panic sur Florida Beach** dépeint une époque sacrée, fréquentée par des personnages aussi typiques que le mauvais garçon écrivant des poèmes ineptes, que le directeur de cinéma paranoïaque... Et surtout Lawrence Woolsey, batteleur un rien mégalomane, cinéaste sans cesse en quête de trucs, de "gimmicks" destinés à étourdir son public. Par son intermédiaire, Joe Dante évoque toute une génération de cinéastes forains assurant rondement le service après-vente de leurs films, racontant le plus sérieusement du monde des histoires de monstres mutants à dérider les timorés. Ces cinéastes étaient William Castle, le king des salles piégées comme des parcours de train-fantôme, l'inévitable Roger Corman, Nathan Juran, Jack Arnold.... Leurs films : **Le Désosseur de Cadavres, La Mouche Noire, Attack of the Crab Monsters, La Chose Surgie des Ténèbres**... Rien que l'énoncé des titres a de quoi frapper de nostalgie le routard du fantastique. Mais Joe Dante n'y cède pas trop, évite de sombrer dans la complaisance du "bon vieux temps passé". Comme il contourne l'obstacle du second degré racoleur (une des grandes plaies du cinéma américain actuel), ne se répand jamais en clins d'œil cinéphiles appuyés pour les stricts initiés. Son film dans le film, le noir et blanc **Mant**, retrouve ainsi naturellement la texture des séries B auxquelles il tire sa révérence, les cadrages, les éclairages sans que s'y glissent la farce et le regard condescendant d'usage à Hollywood. Joe Dante se permet, iconoclaste malgré tout, deux polissonneries sur l'arrière-train spectaculaire de Cathy Moriarty menacée par les mandibules de l'homme-fourmi.

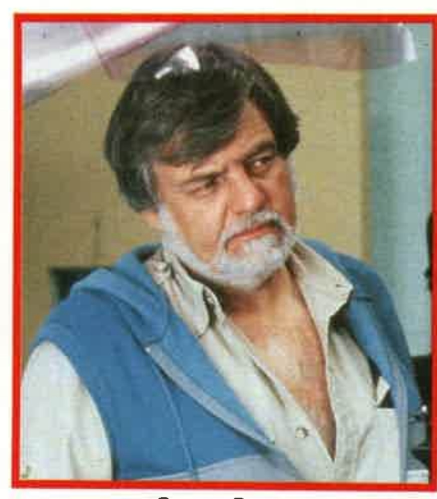
En compagnie de ses compères habituels (le comédien Dick Miller, le réalisateur John Sayles), Joe Dante se fait plaisir, fait plaisir à une petite communauté. Il l'a voulu ainsi son **Panic sur Florida Beach**, volubile lorsqu'apparaît John Goodman. Mais ses rondeurs, sa jovialité de petit mogul sûr de son génie de bricolo de l'écran, n'atténuent jamais la quiétude de cette œuvre attachante, titillant une corde sensible. Ce film, on le regarde comme on écouterait un pépé racontant sa folle jeunesse au coin de la cheminée. C'est simple et c'est vraiment très beau.

Marc TOULLEC

Matinee. USA. 1992. Réal.: Joe Dante. Scén.: Charlie Haas d'après une idée de Jerico Haas. Dir. Phot.: John Hora. Mus.: Jerry Goldsmith. Effets spéciaux : Dennis Michelson, James McPherson. Prod.: Mike Finnell pour Universal/Pandora. Int.: John Goodman, Cathy Moriarty, Simon Fenton, Omri Katz, Kellie Martin, Dick Miller, John Sayles, Jesse Lee, James Villemaire... Dur.: 1 h 39. Dist.: CTV Sortie nationale prévue le 28 juillet 1993.



*George Stark (Timothy Hutton) attaqué par des oiseaux de mauvaise augure. Une image forte et douloureuse de **La Part des Ténèbres**.*



George Romero

george ROMERO l'horreur est humaine

Après sa **Nuit des Morts-Vivants** en 1968, rien n'a plus été pareil aux horizons du cinéma fantastique. Depuis, George Romero ne cesse d'œuvrer, de militer pour l'intelligence du genre. Ses messages, il les énonce dans **Martin**, le beau film de vampire, **Zombie** et **Le Jour des Morts-Vivants** qui complètent une trilogie fameuse, **Incidents de Parcours** et son méchant petit singe... Société de consommation répressive, individualisme, révolte, nihilisme, humanité menacée... Tous ces thèmes s'interpellent dans les films de George Romero, un cinéaste allant de l'ultra-violence quasi-jouissive à l'horreur psychologique, abstraite. Rare ces derniers temps, George Romero revient aujourd'hui avec **La Part des Ténèbres**. Une belle occassion pour lui poser quelques brûlantes questions...

Dès que l'on apprend qu'un roman de Stephen King va être porté à l'écran, on cite presque inévitablement votre nom pour la mise en scène. Mais, en fait, *La Part des Ténèbres* est votre première adaptation d'un livre de Stephen King !

Je n'ai pas vraiment choisi de commencer par "La Part des Ténèbres". Les romans de Stephen King, je voulais tous les mettre en images ! J'ai rencontré Stephen King pour la première fois lorsque *Warner Bros* m'a demandé de tourner **Les Vampires de Salem.** On s'est souvent rencontré pour discuter de l'adaptation, de mes options artistiques. Et puis *Warner* a décidé d'en faire un long téléfilm. Du coup, le projet m'a échappé. A notre première rencontre, Stephen m'a offert un exemplaire du "Fléau" ; il pensait que je pourrais le porter à l'écran. Mon nom était même mentionné sur la quatrième de couverture lors de la première édition. C'est dire si nous étions certains de collaborer sur un **Fléau** pour le cinéma. Malheureusement, vu les implications de l'histoire, nous n'avons jamais pu trouver les financements nécessaires. Dès le départ, j'ai pensé que le format télé serait l'idéal pour ce récit de fin du monde. Stephen, quant à lui, doutait que "Le Fléau" soit adapté pour la télévision ; il avait peur que son livre soit édulcoré. Il est évident qu'on aurait dû abandonner certains aspects particulièrement sombres, mais le scénario aurait néanmoins gagné en durée, donc en teneur. Cela valait bien quelques petits sacrifices. Je préférais bénéficier de 12 heures de métrage plutôt que de devoir concenter le livre en 2 heures. Stephen n'a rien voulu savoir ! Et, maintenant, il concrétise **Le Fléau** pour la télévision avec pour producteur Richard Rubinstein, mon ancien associé ! Il semble satisfait de cette adaptation qu'il a lui-même écrite. A l'époque, ce projet s'est écroulé tout simplement parce que nous n'étions pas sur la même longueur d'onde. Dans la préparation de **Simetierre**, j'ai été beaucoup plus loin. J'avais un script prêt, un story-board, un découpage : le film pouvait se tourner sans problème. Je l'aurais fait si *Orion* ne m'avait pas causé quelques problèmes avec le montage définitif de **Incidents de Parcours** ; le producteur tenait à modifier la fin et je ne pouvais lui abandonner le film. **Simetierre** devait incessamment démarrer. Richard Rubinstein n'a guère eu le choix car, par contrat, il devait livrer le film à *Paramount* pour le printemps. Il a donc engagé Mary Lambert pour me remplacer.

***La Part des Ténèbres* est en quelque sorte un "dernier choix" ?**

Non, c'est un peu dur de dire ça. Lorsque j'ai lu le livre de Stephen, j'ai immédiatement éprouvé le besoin de l'adapter pour le cinéma, peut-être même plus que "Simetierre" qui, vers la fin, se transforme en histoire d'horreur très classique. "La Part des Ténèbres" est plus profond. Il traite davantage des thèmes que je connais et que j'apprécie, comme le monstre qui sommeille en chacun de nous, qui commet des actes dont on ne se croit pas capable, qui ne nous ressemble pas. Le livre m'a touché. Avant même de contacter Stephen, j'ai demandé à *Orion* si je pouvais en acquérir les droits. Ce projet n'a donc rien à voir avec l'amitié qui nous lie. Bien sûr, je l'ai souvent appelé pendant la préparation du film ou même le tournage, notamment lorsque je voulais modifier des passages. Ce fut en fait relativement rare, car je tenais à préserver l'esprit du livre. Mes modifications ont surtout porté sur Thad Beaumont et son jumeau, George Stark ; je les voulais physiquement différents alors que le roman se montrait très vague quant à la description de chacun.

Vous vous plaignez des tracasseries causées par Orion sur *Incidents de Parcours* et vous leur offrez *La Part des Ténèbres* sur un plateau. Paradoxal, non ?

■■■

Tom Savini (à gauche, en armure) et Ed Harris couronné dans **Knightriders**, un road-movie médiéval clippé avant la date.



Zombie : un face à face systématique entre la mort et une vie qui ne tient qu'à un fil.



Le Jour des Morts-Vivants : quand un scientifique entre Tournesol et Mengele met en pratique ses théories.

■ ■ ■

Oui et non. Il n'y a pas tant de grands studios que ça. *Orion* compte parmi les moins interventionnistes, les moins pressants. En théorie, ses responsables veillent à l'intégrité artistique des cinéastes. En théorie seulement car les producteurs sont tous les mêmes. Dès qu'une preview s'avère négative, ils font jouer leur contrat, leurs avocats, pour modifier ce qui n'a pas plu. Terrible mais incontournable. Quelqu'un devrait, un jour, interdire ce système de sneak-preview qui fausse tant les choses, qui massacre tant de films. Mais la preview donne aux cadres des studios une impunité, une protection ; ceux-ci se camouflent derrière l'avis du public pour préserver leur autorité, leur position. Ils évitent ainsi de prendre des responsabilités, de voir leurs têtes tomber.

Les cadres d'Orion **ont-ils mis leur nez dans le montage de *La Part des Ténèbres* ?**

Non, tout simplement parce qu'ils avaient d'autres chats à fouetter. *Orion* connaissait à l'époque de gros soucis financiers, et n'avait par conséquent guère de temps à consacrer à **La Part des Ténèbres**. Pourtant, j'aurais apprécié de pouvoir faire quelques modifications, mais je n'avais ni le temps, ni l'argent. On a cependant organisé deux previews, l'une avec le film monté par mes soins, et l'autre avec le montage d'*Orion*. Un vrai désastre dans les sondages celui-là ! La version de **La Part des Ténèbres** qui sort est donc la mienne. J'aurais probablement changé quelques scènes si *Orion* m'avait alloué des crédits supplémentaires ; j'aurais limité la présence de George Stark. Au départ, je tenais à ce que le spectateur ne s'aperçoive que tardivement que Thad Beaumont et George Stark sont deux personnages diamétralement opposés. J'aurais également apprécié de pouvoir rajouter deux ou trois scènes intimistes entre Thad Beaumont et son épouse. Tout cela aurait aidé le film, rompu la monotonie de la succession de meurtres. Maintenant que je revois **La Part des Ténèbres**, après plusieurs mois de mise au placard suite au dépôt de bilan de *Orion*, je n'apprécie pas trop son côté dents de scie. Du temps supplémentaire aurait contribué à atténuer les faiblesses. Une grande frustration. Je considère qu'il y a aussi dans le film deux ou trois effets visuels qui ne fonctionnent pas. Si la plupart des plans de moineaux sont bien, il reste deux ou trois secondes ratées, au moment où les oiseaux déchirent le squelette de George Stark. Faute de budget, je n'ai pas pu terminer le tournage de cette scène ; elle se finit trop vite. Regardez attentivement **La Part des Ténèbres** et vous vous apercevrez de ces défauts. Je n'aime pas trop le plan où les oiseaux s'envolent en un essaim dans le ciel bleu. Vraiment pas génial... Si j'avais eu davantage de dollars, j'aurais pu régler ces détails, et *Orion* aurait continué à me chercher des poux dans la tête !

Est-ce parce que "La Part des Ténèbres", le livre, est très populaire que vous n'avez quasiment rien changé ?

Non. Je tenais avant tout à demeurer fidèle à Stephen King, à ne pas le trahir. Peu de films ont capté l'essence de ses romans, et je ne voulais pas faire les mêmes erreurs. Je tenais même à ce que les dialogues paraissent sortir de sa plume, que les personnages paraissent naître de son imagination. Mon travail de cinéaste consistait à rendre l'histoire plus abordable, plus facile à saisir. D'où la gémellité de Thad Beaumont et George Stark, l'idée d'utiliser le même comédien alors que le livre décrit deux hommes totalement différents. Le personnage de l'agent de Thad, Reggie Delesseps, est un homme dans le roman, et devient une femme dans

le film. Ce changement est intervenu par hasard, simplement parce que le comédien prévu, Michael Guff, a eu un empêchement au dernier moment. Son agent m'a alors proposé Julie Harris. Comment refuser pareille comédienne ? En la prenant, tout le monde pensait que c'était pour rendre hommage à **La Maison du Diable** ! Ce n'était nullement mon intention au départ. J'ai bien sûr demandé à Stephen King si cette modification ne le dérangeait pas trop, mais il s'est montré ravi. J'aime profondément "La Part des Ténèbres", le livre. Si j'avais pu en tirer un film de trois heures, je l'aurais fait avec joie. Si **La Part des Ténèbres**, dans sa forme actuelle, ne marche pas toujours, je l'aime quand même...

Selon vous, George Stark, le double maléfique de Thad Beaumont, est-il un compromis physique entre Clint Eastwood et Elvis Presley ?

Nous avons beaucoup travaillé avec les maquilleurs, Everett Burrell et John Vulich, sur le visage de Timothy Hutton, à l'aide de programmes informatiques généralement utilisés par les visagistes, les coiffeurs. Au départ, George Stark devait ressembler au personnage qui figure sur la couverture de certaines éditions du livre, un type avec des moustaches. On s'est progressivement aperçu que l'absence de moustaches le rendait justement plus menaçant, plus méchant. Au terme de nos recherches d'après des montages photos effectués par l'ordinateur, nous avons abouti à un maquillage très réaliste renforcé par quelques prothèses. On pense un peu à Clint Eastwood parce que Timothy Hutton lui ressemble. D'ailleurs, il interprète davantage le personnage comme un mixte entre Clint Eastwood et Michael Keaton. En travaillant sur le premier montage du film, j'ai agrémenté la bande sonore de chansons d'Elvis Presley. Tout de suite, la musique s'est mariée avec le look de Stark. Et, à partir de là, tout s'est enchaîné. Les gens, les journalistes ont assimilé Stephen King et le King. Les analogies ont fusé.

A une époque, on annonçait régulièrement votre arrivée dans tel ou tel studio pour des projets qui tombaient à l'eau. Comment pensez-vous être perçu par ces "majors" aujourd'hui, vous qui êtes parvenu à préserver farouchement votre indépendance ?

Ils me perçoivent le plus suspicieusement du monde. Les responsables des studios ne savent pas très bien comment me définir. Ils n'ont pas d'étiquette à me coller sur le dos. Je n'ai jamais dépassé excessivement un budget, je n'ai jamais perdu les pédales dans les moments de grande tension... Pour eux, je suis donc quelqu'un de bizarre. Le fait que je ne fréquente pas leurs clubs, que je ne traîne pas dans leur milieu, que je ne joue ni au polo ni au tennis en leur compagnie, me rend d'autant plus suspect. Ces gens-là ne me comprennent pas. Je suis un peu comme Stephen King, je reste géographiquement et intellectuellement éloigné de tout ce business. Dans un sens, la pire chose qui puisse m'arriver est de devenir "hot", d'être convoité pour avoir signé un grand succès. Brusquement, je serais obligé de tourner cinq films en trois ans. Au-dessous, à Hollywood, vous n'êtes rien. En fait, je suis seulement capable de tourner les films que j'ai envie, et ça me rend heureux. J'aimerais pouvoir me vouer à de petites productions dans mon coin, avec les amis. Mais cela devient réellement dur, voire impossible, de travailler en totale indépendance. Je suis actuellement sous contrat avec *New Line*, une compagnie qui m'a l'air correcte. Il m'ont proposé l'adaptation de deux livres, "Unholy Fire" de Whitley Strieber, et "Black Maria", une histoire de malédiction qui combine plusieurs genres,







Le gentil zombie, la horde des morts-vivants et un rescapé en sursis. ***Le Jour des Morts-Vivants****, entre humanité et monstruosité.*



La Nuit des Morts-Vivants *: toute la rigueur d'un grand classique.*

le vaudou et le film d'action à la Wesley Snipes. A part quelques scènes dans **Zombie** et **Le Jour des Morts-Vivants**, je n'ai jamais eu la possibilité de réaliser un film d'action explosif. J'apprécierais de m'y atteler enfin. J'écris en ce moment, toujours pour *New Line*, un scénario concernant une forme de réalité virtuelle davantage considérée comme un moyen d'évasion que comme un jeu d'arcade. Cela implique des sensations tactiles. A l'université Carnegie-Mellon de Pittsburgh, des gens travaillent sur ce truc incroyable, fascinant. Mon histoire s'apparente à une sorte de ghost-story dans cet univers.

On annonce très régulièrement des films que vous devez réaliser, et qui disparaissent aussi sec. *Vampire Truckers* par exemple, et *Graveyard Shift* que vous deviez produire...

Le producteur de **Vampire Truckers** était un ami. A l'époque, il sortait avec Adrienne Barbeau avec qui j'ai travaillé sur **Creepshow** et **Deux Yeux Maléfiques**. Elles nous a présentés. Je lui ai donc parlé d'une vague idée concernant une comédie fantastique avec un camionneur vampire. Notre discussion s'est limitée à ça. Et maintenant, vous m'apprenez que des affiches de pré-vente ont été publiées dans la presse corporative ! Cela m'est surtout arrivé de trouver mon nom sur des posters de promotion dans les marchés du film, uniquement parce que j'avais mon avis sur telle ou telle histoire. C'est survenu sur quasiment tous les Stephen King !

Jack's Wife **compte parmi vos films les moins connus. Cette histoire de ménagère américaine trompant son ennui quotidien par la magie noire est pourtant socialement passionnante. Le film correspond d'ailleurs davantage aux années 90 qu'à l'année de sa sortie, 1973...**

C'est curieux que vous me disiez ça ; je n'arrête pas d'essayer d'en tourner le remake mais cette histoire n'intéresse aucun producteur. Je pense qu'on peut en tirer un film plus réussi que l'original. Si ma collaboration avec *New Line* tourne rond, je leur proposerais le projet. J'aime beaucoup **Jack's Wife**. Il compte parmi mes films préférés, après **Martin** et **Knightriders** pour lequel je garde une grande affection, même si je n'apprécie pas trop la façon dont je l'ai réalisé. **Jack's Wife** vient donc en troisième position. Quant aux films de zombies, ce sont pour moi des jouets.

Comment ça ? Des jouets ? Expliquez-vous !

Zombie, **Le Jour des Morts-Vivants** et **The Crazies** m'ont permis de passer mes nerfs sur quelque chose, de soulager mes instincts meurtriers. Ils sont, en quelque sorte, ma "part de ténèbres" à moi. Je pensais que

■■■

■■■

l'on pouvait plonger dans le genre et en sortir sans être vraiment touché émotionnellement. Les zombies, c'est de la bande dessinée ! C'est sans doute pour cette raison que ces films sont si libres ; je me suis totalement laissé aller. J'y ai parlé avec mes tripes. Les tourner, c'était de la mise en scène-guérilla, un vrai bonheur. Je faisais ma propre bande dessinée. Je ne les ai pas vraiment abordés sérieusement, intellectuellement parlant. Pour moi, réaliser ces films ne constituait en rien un travail, c'était un exutoire. Du fait qu'ils ne coûtaient pas cher, personne ne venait me contrarier. Par contre, **La Part des Ténèbres**, c'est du boulot, du vrai. Avec des honoraires, des ego à satisfaire, des cadres à contenter...

Pourtant, *La Nuit des Morts-Vivants, Zombie* et *Le Jour des Morts-Vivants* réfléchissent sur la société, militent politiquement...

Absolument, je ne dis pas le contraire. Je dis simplement que ce que j'accomplissais en les réalisant n'était absolument pas conscient, intentionnel. Jamais je n'ai envisagé cette trilogie comme une prophétie. Son côté allégorique me semblait si évident que, peut-être, je ne réfléchissais pas à son signifiant. Aujourd'hui, je suis très embarrassé lorsqu'il s'agit d'évoquer ces trois films. Qu'ils aient été si bien reçus m'étonne. Peut-être est-ce leur côté symbolique, leur manière d'extrapoler sur le devenir de la société moderne, de pousser à fond vers le noir, de verser dans le pessimisme... Peut-être est-ce à cause de leur trop plein de vitalité, leur punch... Je ne m'explique pas leur succès, leur notoriété.

Vous doutiez-vous du retentissement de *La Nuit des Morts-Vivants* en le tournant, en 1967 ?

Oh non ! Lorsque je le revois, j'ai inévitablement envie de changer des choses. J'étais cependant conscient qu'on allait plus loin que les films fantastiques tournés à l'époque. Je savais que **La Nuit des Morts-Vivants** était une œuvre viscérale, exprimant une colère. Quand il est sorti pour la première fois, il a moyennement marché. Du coup, il a disparu de la circulation. C'est sa sortie à Paris qui lui a donné un second souffle. **La Nuit des Morts-Vivants** est, dès lors, revenu d'entre les morts. Je le revois de temps en temps et, chaque fois, je le perçois comme une thérapie cinématographique, une façon d'évacuer mes instincts meurtriers.

Et ils sont toujours en vous, ces instincts ?

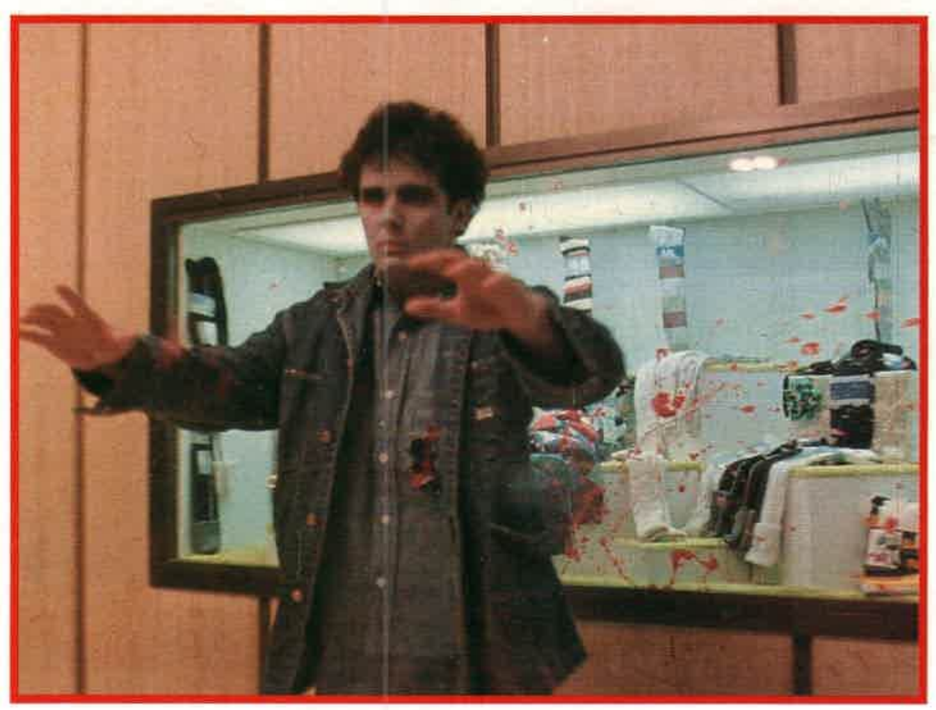
Oui, je crois. Je pense même réaliser un autre film de zombie où les morts-vivants seraient des sans-logis, des gens à la rue. Ces morts-vivants seraient parmi nous, sans que l'on sache qui ils sont réellement. La société les rejetterait, les mettrait de côté. Ces zombies-là n'attaqueraient pas les gens pour les bouffer. Une vision de l'époque actuelle où tout le monde se dit : "Tiens, mais c'est vraiment arrivé ?". Nous le savons tous et nous continuons à vivre comme si de rien n'était.

Question "rage intérieure" on raconte que les flics vous ont embarqué à 14 ans pour avoir balancé un mannequin enflammé sur la chaussée. Plaidez-vous coupable ?

Absolument ! J'ai fait ça en tournant **Man from the Meteor** en 1958. C'est dans ces années-là que j'ai été contaminé par le virus du cinéma. Depuis toujours, j'adorais la bande dessinée et les films. Mais je pensais aussi qu'il s'agissait d'univers inaccessibles. Mon père était graphiste, il travaillait notamment sur des affiches de film ; je croyais dur comme fer que c'était là le plus loin où je puisse aller. Par conséquent, à l'école, j'ai étudié le dessin. Après trois ans de dessin à l'Université de Carnegie-Mellon, j'ai quitté cette matière pour le département théâtre. A force de traîner avec les comédiens du campus, j'ai fini par jouer dans de petites productions sur les planches. Puis j'ai tout laissé tomber. En compagnie de quelques amis, j'ai décidé de monter un tout petit film en 16 mm, **La Nuit des Morts-Vivants**. A cette époque, les laboratoires cinématographiques poussaient partout dans le pays, la télévision n'employant pas encore la vidéo. Un gars d'un labo de Pittsburgh nous a pris sous son aile protectrice pour nous apprendre les bases du métier. A l'université, on visionnait des films ; les cours de cinéma se limitaient à ça. On ne touchait à rien de technique. La plupart des gens de cinéma que je connaissais dans ces années-là étaient de vrais cinéastes. Ils pouvaient tout faire, mettre en scène, prendre le son... Depuis, j'ai croisé des réalisateurs qui refusent de rentrer dans la salle de montage ! Je suis convaincu qu'il faut posséder un maximum de connaissances dans tous les domaines pour contrôler parfaitement ce que l'on crée.

Etait-il nécessaire pour vous de produire, d'écrire un remake de *La Nuit des Morts-Vivants* en 1990 ?

Image Ten, la société de production du film de 1967, désirait en vendre les droits dans la mesure où, en 25 ans d'exploitation, elle n'a encaissé que 2 millions de dollars. Les



***Zombie** : un impact de balle dans la chair morte. Romero voit rouge.*



***Creepshow** : quand Romero donne dans la farce macabre.*



***La Nuit des Morts-Vivants** 1990 : un remake tour à tour adoré et conspué.*

La Part des Ténèbres

Dire qu'on trépignait d'impatience avant la vision de **La Part des Ténèbres** est faible. Même si le sketch de Romero dans **Deux Yeux Maléfiques** avait passablement refroidi ses plus fervents admirateurs, le retour de Big George au long métrage via une adaptation de Stephen King promettait d'être fracassant. De la dernière prise de vues de **La Part des Ténèbres** le 26 janvier 1991 à la sortie française du film le 18 août 1993, il aura donc fallu plus de deux ans d'attente liée à la banqueroute du producteur *Orion*. "Putain, deux ans !" comme dirait un guignol célèbre...

Hélas, comme souvent dans ce cas de figure, le résultat n'est pas à la mesure de l'attente et le livre de second ordre de Stephen King devient somme toute logiquement un film mineur de George Romero. Pris au piège du dédoublement de la personnalité, thème épuisé dont les deux derniers fleurons grotesques sont **L'Esprit de Caïn** et **Doppelganger**, Romero ne libère jamais le démon qui sommeille en lui. Explications. Thad Beaumont, un écrivain respectable mais confidentiel, fait vivre sa petite famille en pondant sous le pseudonyme de George Stark des romans de gare saturés de sexe et de violence. Succès assuré. Le jour où un petit malin découvre le pot aux roses et réclame sa part du butin contre le silence éternel, Beaumont décide de tout révéler à la presse et de porter un coup fatal à sa "double plume", George Stark. Evidemment, l'écrivain virtuel floué devient rapidement le cauchemar vivant de Beaumont et s'attaque à tous ceux qui ont organisé sa mort...

Le fantasticophile reconnaîtra les doigts dans le nez la trame d'une flopée de psychokillers avec meurtres réguliers et affrontement final entendu. Si Stephen King étoffait son clin d'œil biographique (Beaumont/Stark et King/Bachman même combat) d'un soupçon de psychologie et d'une légende concernant des pinsons vengeurs, Romero se contente de coller à la ligne directrice du roman, pas vraiment passionnante. En résulte un film, comment dire, propre, vain, surprenant de la part d'un réalisateur qui a toujours cherché l'humain dans l'horreur, et qui ici approche le Mal sans danger. Une ébauche de parti-pris intéressant se dessine pourtant lorsque Romero abandonne le bien fade Beaumont pour cotoyer Stark dans son intimité, pour lui donner enfin un peu de corps. La scène est aussi brève que gratuite, mais crée soudain une brèche dans laquelle personne n'ose s'engouffrer. La timidité de Romero, ou les problèmes économiques liés à la mésaventure d'*Orion*, n'équilibrent donc jamais la balance entre le récit, reconstitué dans son affolante banalité, et son potentiel maléfique, réduit ici à une simple performance d'acteur maquillé (Timothy Hutton dans le double-rôle). Plutôt bien mis en scène (c'est-à-dire le minimum qu'on peut espérer de Romero), **La Part des Ténèbres** ne rechigne pourtant pas devant l'effet facile pour donner un coup de fouet à cette histoire élastique : spots rouges pour scène de meurtre et fausses frayeurs sont au programme. Les fans de Big George sont prévenus !

Que retenir des deux heures (putain, deux heures...) de **La Part des Ténèbres** ? Un début inquiétant et une fin impressionnante qui se font écho au-delà d'un développement freiné par une intrigue à la "whodunit" et "faux coupable". La maîtrise d'un grand metteur en scène aidant, **La Part des Ténèbres** ne dérape heureusement jamais dans le fantastique débile et malhonnête d'une **Nuit Déchirée**, par exemple. Un mauvais Romero reste plus intéressant qu'un bon film de [illegible]heron. Triste consolation, mais l'honneur est sauf.

Vincent GUIGNEBERT



George Stark (Timothy Hutton) s'en prend aux jumeaux de son "faux frère" de créateur, Thad Beaumont.

The Dark Half. USA. 1993. Réal.: George Romero. Scén.: George Romero d'après le roman de Stephen King. Phot.: Tony Pierce Roberts. Mus.: Christopher Young. SPFX : Everett Burell & John Vulich. Prod.: Declan Baldwin pour Orion Pictures. Int.: Timothy Hutton, Amy Madigan, Michael Rooker, Julie Harris, Robert Joy, Ken Broadhurst, Beth Grant... Dist.: Columbia Tri-Star. Dur.: 2 h. Sortie prévue le 18 août 1993.



*Ella, le petit singe femelle très jaloux de **Incidents de Parcours**.*

recettes de **La Nuit des Morts-Vivants** ont été détournées par toute sorte d'ayant-droit, de détenteurs bidons de ces droits. Il semblait évident que l'affaire allait intéresser des gens. Autant que ce soit nous. Etant toujours ami avec les gens de *Image Ten*, j'ai pu obtenir l'écriture du scénario et le choix de Tom Savini à la mise en scène. Il était en quelque sorte normal qu'elle lui revienne. Certaines personnes détestent cette nouvelle **Nuit des Morts-Vivants**, d'autres l'adorent. Je me situe entre les deux. Je regrette aujourd'hui que le film n'ait pas reçu de la part de son producteur, *21st Century*, le soutien logistique et financier nécessaire. Il est vrai que *21st* commençait à souffrir de soucis économiques à l'époque !

Vous qui êtes l'un des pionniers du cinéma fantastique actuel, quel regard portez-vous sur le genre ?

Je ne suis pas un fan des grosses machines à effets spéciaux. Dans **Jurassic Park**, les dinosaures sont incroyablement bien faits, mais le reste, le scénario notamment, n'existe pas. Le fantastique évolue dans une direction. Laquelle ? Je n'ai pas la moindre idée. Je ne trouve pas d'identité propre au genre actuellement. Le fantastique subit le squatt d'Hollywood qui produit des tas de merdes. Voilà qui n'aide évidemment pas le genre. De plus, les gens qui produisent des films fantastiques n'y connaissent souvent strictement rien. Les vrais spécialistes s'égarent. Wes Craven aime vraiment le genre, mais ses choix me paraissent difficiles à saisir. David Cronenberg s'est engagé dans une autre voie. Personne ne sait où va John Carpenter. Il passe d'une grosse production pour un grand studio à un tout petit film indépendant. Complexe tout ça... Ces studios-là vous allouent des budgets confortables, mais vous privent de toute liberté. Les indépendants vous laissent les mains libres, mais ne peuvent pas vous donner beaucoup d'argent. C'est à devenir dingue !

Et, pourtant, vous êtes toujours là, fidèle au poste et au cinéma fantastique...

J'aime le fantastique depuis toujours. J'aime chercher des façons de progresser dans ce genre, de le faire évoluer. Mais je ne suis pas un mercenaire, je n'irais pas vendre ma peau à Hollywood pour pouvoir travailler. J'ai la chance de subvenir aux besoins de ma famille sans avoir à accepter n'importe quoi. C'est pour ça que je ne fais qu'un film tous les deux ans. Je n'ai aucun désir de devenir "hot", d'être à la mode. Je souhaite uniquement vivre paisiblement dans mon Pittsburgh natal et faire les films dont j'ai envie lorsque j'en ai envie.

Propos recueillis par
Didier ALLOUCH & Marc TOULLEC
(traduction : **Didier ALLOUCH**)

ABYSS

version longue

Avant de remaker *La Totale* avec Arnold Schwarzenegger, James Cameron a repris les commandes d'*Abyss* pour enrichir son chouchou de 27 minutes supplémentaires. Homme complet, le cinéaste joue au journaliste pour expliquer ses choix. Simple, honnête et courageux.

LA RESTAURATION D'ABYSS
par **James Cameron**

Pourquoi cette restauration ?

Pourquoi remonter un film et en allonger la durée quatre ans après sa sortie ? N'est-ce pas une erreur de corriger ainsi une œuvre, fut-ce avec le concours de son auteur ? N'est-ce pas un abatardissement de l'art ?

Peut-être.

Mais il existe aujourd'hui un nouveau marché du disque laser, avec des "éditions spéciales", complétées ou remontées par le réalisateur. Ce marché ouvre des possibilités inédites, très stimulantes, mais non dénuées de dangers. Il nous incite à repenser certains de nos présupposés sur la pureté du cinéma.

Il n'existe aucune déontologie dans le domaine de l'édition spéciale. Le réalisateur qui s'y hasarde doit créer ses propres règles. Souvenons-nous d'abord qu'on ne peut pas parler de "version de référence" à propos d'un film. Ce n'est pas la même œuvre que l'on voit en salle, dans un avion ou à la télévision. En outre, chaque pays a sa propre censure : certains interdisent les scènes de violence, mais laissent passer les scènes de sexe, d'autres l'inverse. Différents montages du même film circulent donc sur ces marchés, et les éditions vidéo varient parfois d'une contrée à l'autre. En amont, il arrive que le montage finalisé par le réalisateur soit altéré par le producteur ou le distributeur.

Il est donc naturel que des amateurs éclairés cherchent à connaître la version originale du metteur en scène et soient avides de découvrir une version inédite de son film. Des scènes ou des plans coupés acquièrent ainsi une aura quasi-mythique lorsqu'on en apprend l'existence, quand bien même très peu de gens les ont vus. Lorsque ce matériau est enfin rendu public, il s'avère fréquemment décevant et d'un mince intérêt. Ce qui ne signifie pas qu'il soit dénué de valeur pour les cinéphiles sérieux.

Beaucoup de gens souhaitaient une version complète et restaurée d'**Abyss**, mais j'avais quelques réserves à ce sujet. Il me semblait que nous n'avions rien à y gagner. Si nous restaurions ces scènes, qui représentaient à peu près 27 minutes de projection, et que le résultat soit décevant, cette version longue serait un échec. Si la restauration aboutissait à un meilleur film, nous aurions l'air d'imbéciles pour n'avoir pas réussi l'original du premier coup ! J'ai donc pensé pendant deux ans que ce serait une erreur de faire une version longue. D'autant que le remontage, la mise à niveau de la bande sonore et le peaufinage de certains trucages optiques inachevés entraîneraient des frais considérables.

Parfois, ces restaurations sont entreprises lorsque le réalisateur n'a pas contrôlé le montage final. Le film remporte à sa sortie un grand succès critique ou commercial, mais le cinéaste le considère comme un demi-échec parce que les producteurs ont osé toucher à son chef-d'œuvre. Il s'estime vengé lorsque ces coupes sont rétablies et peut alors clamer triomphalement aux dirigeants du studio : "Vous voyez, j'avais raison !".
Tel n'était pas la cas pour **Abyss**.

Bien que je n'aie pas toujours été d'accord avec les grands manitous de la *Fox*, nous étions, en 1989, tous décidés à faire le meilleur film et le plus efficace. Et mon contrat me garantissait le contrôle du montage final.

Mais nous jugions unanimement le film trop long. Et après les premières projections test, nous avons aussi découvert qu'il ne fonctionnait pas très bien. A la preview de Dallas, le public semblait particulièrement troublé par la scène du raz-de-marée. Au vu des questionnaires, c'était celle qu'il aimait le moins. Mais, bizarrement, c'était aussi celle qui revenait le plus souvent parmi ses scènes favorites !

A l'évidence, le gros des spectateurs aimait 90% d'**Abyss**, mais une bonne moitié d'entre eux décrochait brutalement dans la dernière partie. Ce dénouement suscitait des réactions extrêmes, reflétant l'ambivalence du public à l'égard du film dans son ensemble.

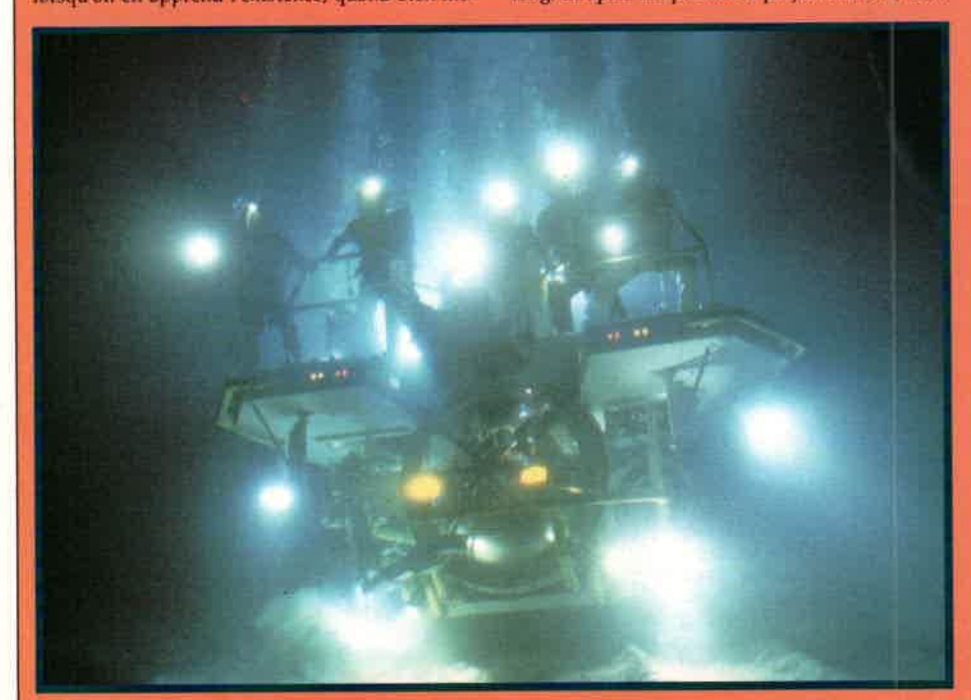
La séquence du raz-de-marée témoignait d'une imagination quasi-surréaliste, elle était l'aboutissement d'une thématique qui fonctionnait davantage au plan intellectuel ou conceptuel qu'au plan émotionnel.. Les gens la ressentaient sans doute comme une rupture trop brutale et invraisemblable avec l'ambiance claustrophique du reste du film. Peut-être étaient-ils troublés par l'intrusion de cet événement planétaire, si éloigné en apparence du drame intime qu'avaient vécu les protagonistes. Je me suis torturé les méninges à essayer d'analyser ce qui marchait et ce qui ne marchait pas dans ce film. (...)

Je décidai finalement de couper l'épisode du raz-de-marée et son préambule : les journaux télévisés évoquant un monde en guerre au bord de l'apocalypse nucléaire. J'accélérai aussi le générique de fin, au grand dam de mes collaborateurs. En enlevant certaines scènes d'ambiance sur la plateforme de forage et quelques développements sur les personnages secondaires, nous arrivions à un film de 2 heures 20 minutes.

L'indice de satisfaction fit alors un bond spectaculaire de 25 points. Le film devenait exploitable, et le studio se mobilisa aussitôt pour son lancement.

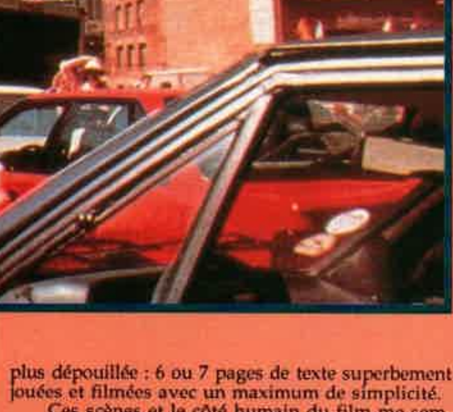
Abyss fit une carrière honorable en salle : 60 millions de dollars au box-office nord-américain, et l'équivalent sur le marché international. En ajoutant les recettes vidéo et télévisuelles, il devint une entreprise viable, mais fort éloignée du méga-succès escompté par la *Fox*. Le film, il est vrai, sortit l'été de **Batman**, **Star Trek V** et **L'Arme Fatale 2** qui lui firent une rude concurrence. Et nous ne sûmes jamais si son remontage favorisa ou gêna sa carrière.

Le public sut bientôt qu'une grande séquence à effets spéciaux avait été coupée, et un vif intérêt se manifesta pour une version longue. J'avais déjà remonté une version complète d'**Aliens** correspondant à mes intentions initiales, et qui me donnait pleine satisfaction. Mais **Abyss** était une autre histoire. Je croyais en la version que nous avions sortie en salle, car avant de procéder aux coupes, j'avais examiné le film en toute objectivité, et avais préservé ce qui me semblait le plus important : sa dimension humaine. La scène où Lindsey choisit de se noyer, puis celle où Bud la ramène à la vie, dépassaient en intensité tout ce que j'avais jamais tourné. Sans grand spectacle, sans effets spéciaux, et sans la moindre astuce technique. J'étais fier de cela. Ayant déjà la réputation d'être un bon technicien, j'étais heureux que les gens estiment que la séquence la plus prenante du film soit aussi la



Les militaires partent récupérer une ogive nucléaire appartenant au sous-marin naufragé.





La séquence du raz-de-marée commandité par les INT : une déferlante menace de s'abattre sur les cotes américaines.

plus dépouillée : 6 ou 7 pages de texte superbement jouées et filmées avec un maximum de simplicité.

Ces scènes et le côté humain du film me semblaient posséder un réel impact. Peut-être était-ce le coup de 18 mois de tournage particulièrement astreignants sur le plan technique, mais, dans les derniers jours de la post-production, je m'attachais davantage à la trame émotionnelle qu'à la fabrication d'effets spéciaux qui feraient se pâmer les spectateurs.

Bien que toute référence explicite au désarmement nucléaire ait été éliminée, ce thème subsistait à un niveau symbolique : la plate-forme de forage, avec sa population civile menacée par un militaire armé d'une ogive nucléaire, fonctionnait comme un microcosme de notre planète, tenue en otage par les puissances nucléaires. Mais ces coupes altéraient indéniablement la tonalité et le message du film. Originellement, il s'agissait de montrer comment une race supérieure, ayant le pouvoir de nous juger et de décider de notre destin, suspend l'apocalypse nucléaire. Parce qu'elle a trouvé chez un homme ordinaire assez de courage et d'altruisme pour réévaluer l'espèce humaine et la sauver.

Forts de leur supériorité technique et industrielle, les I.N.T. (intelligences non-terrestres) sont spirituellement assez évolués pour apprécier les qualités de Bud. L'amour qu'il porte à Lindsey est à leurs yeux le signe que l'homme peut se surpasser, dominer sa violence et son agressivité naturelle. Une bonne partie de ce message avait disparu de la version remontée.

Les I.N.T. ont une apparence inoffensive, ils ne constituent pas une menace. Le film fut critiqué à l'époque pour ses "extra-terrestres trop mignons", et assimilé à une version sous-marine d'**E.T.**. Avec l'élimination de la séquence du raz-de-marée, la rencontre entre Bud et les créatures n'avait plus guère de sens. L'idée que celles-ci, tout en étant dotées d'une grande sagesse et d'une grande sensibilité, pouvaient aussi devenir nos juges, voire nos exécuteurs, était perdue.

La restauration d'**Abyss** s'avéra, en dépit de mes doutes initiaux, très satisfaisante. Avec le recul, je vois aujourd'hui un nouveau film, qui me semble cohérent et équilibré sur le plan émotionnel et conceptuel. C'est, à tout le moins, le film que nous avions décidé de faire il y a cinq ans. (...)

En cours de post-production, chaque film passe par un processus évolutif. Il se métamorphose, s'affine, et parfois s'écarte fort loin du scénario original. Généralement, cela l'améliore, l'allège et, dans le cas d'**Abyss**, le renforce, lui donne assez de nerfs et de muscles pour lutter sur un marché hautement commercial et compétitif.

Le nouveau montage d'**Abyss** réalise toutes les intentions originales du scénario. Il serait cependant faux de parler de "director's cut" (montage approuvé par le réalisateur), en sous-entendant que le film de 89 aurait échappé à mon contrôle. Non : j'avais exercé mon droit de montage à l'époque, et il s'agissait alors d'un "director's cut".

Celui-ci en est un autre. Rendu possible par l'émergence d'un nouveau marché - le marché du disque laser où la durée d'un film ne fait pas problème.

Après avoir vu le premier long bout-à-bout d'**Abyss**, Barry Diller, qui présidait alors la *Fox*, m'avait dit : "*C'est trop de "cinéma" pour le public actuel*". Par ce compliment à rebours, il reconnaissait la dimension épique du film, tout en me signifiant que "*les gens ne vont même plus voir les films de David Lean, alors inutile de te donner tant de peine*". Et je ne suis pas David Lean !

J'avoue m'être laisser piéger par ce genre d'argument.

La *Fox* avait investi en toute confiance 45 millions de dollars dans l'espoir que je sortirai, d'un coup de baguette magique, un succès de mon chapeau. Cela représentait un gros budget en 1988-89. Je voulais qu'ils se fassent un peu d'argent. Dans un esprit de coopération, j'acceptai de pratiquer certaines coupes.

Paradoxalement, les dirigeants du studio furent horrifiés lorsque je leur dis que je supprimais le raz-de-marée. Selon eux, il fallait "*garder le spectacle et couper les développements psychologiques*". Je pensais être plus fidèle au film en procédant à ma façon.

Rétrospectivement, il me semble que nous aurions pu faire preuve de plus de courage. Une version de 2 h 30 aurait pu conserver le raz-de-marée et l'intrigue secondaire qui s'y rattachait.

Ayant apporté ces précisions, je tiens à souligner que la *Fox* a financé et vivement encouragé cette restauration. Ses dirigeants ne sont pas des ennemis, ce ne sont pas de méchants bureaucrates qui forcent les malheureux artistes à mutiler leur œuvre.

Le véritable ennemi, c'était l'illusion, très répandue à l'époque, qu'un film ne devait en aucun cas excéder 2 heures. Point final. Au-delà de cette durée fatidique, vous ne pouviez plus organiser qu'une séance en soirée, et vos recettes s'effondraient. Cela paraissait logique. Jusqu'à ce que **Danse avec les Loups** sorte dans un montage de 3 heures, et prouve qu'une seule chose compte en ce domaine : captiver le public, qui viendra alors voir votre film, quelle que soit sa durée. Merci Kevin...

En 1989, **Abyss** était encore le film le plus long sorti depuis des années par une Major. Je considérais comme une petite victoire sa durée de 2 h 20. Celle de la version restaurée est de 2 h 51 (2 h 20 + 28 minutes de matériau inédit + 3 minutes supplémentaires de générique). (...)

Voici quelles furent mes règles de base pour cette restauration.

Je n'ai retouché aucune scène complète de la version 89, même lorsque certains détails me heurtaient. C'aurait été en contradiction avec mes principes.

Les scènes ayant été originellement montées avant que la partition ne fut écrite, il fallut ajouter une nouvelle musique et parfois réutiliser des passages de la partition originale. Lorsque plusieurs plans ou fragments de scène étaient rajoutés à une séquence existante, nous avons refait toute la musique plutôt que de nous contenter d'un patchwork de "ponts" musicaux.

Nous n'avons pas filmé le moindre plan additionnel.

Les effets spéciaux du raz-de-marée devaient être achevés à partir d'éléments photographiques existants. Ils furent complétés chez ILM avec le concours de plusieurs des techniciens qui les avaient commencés en 1988. (...)

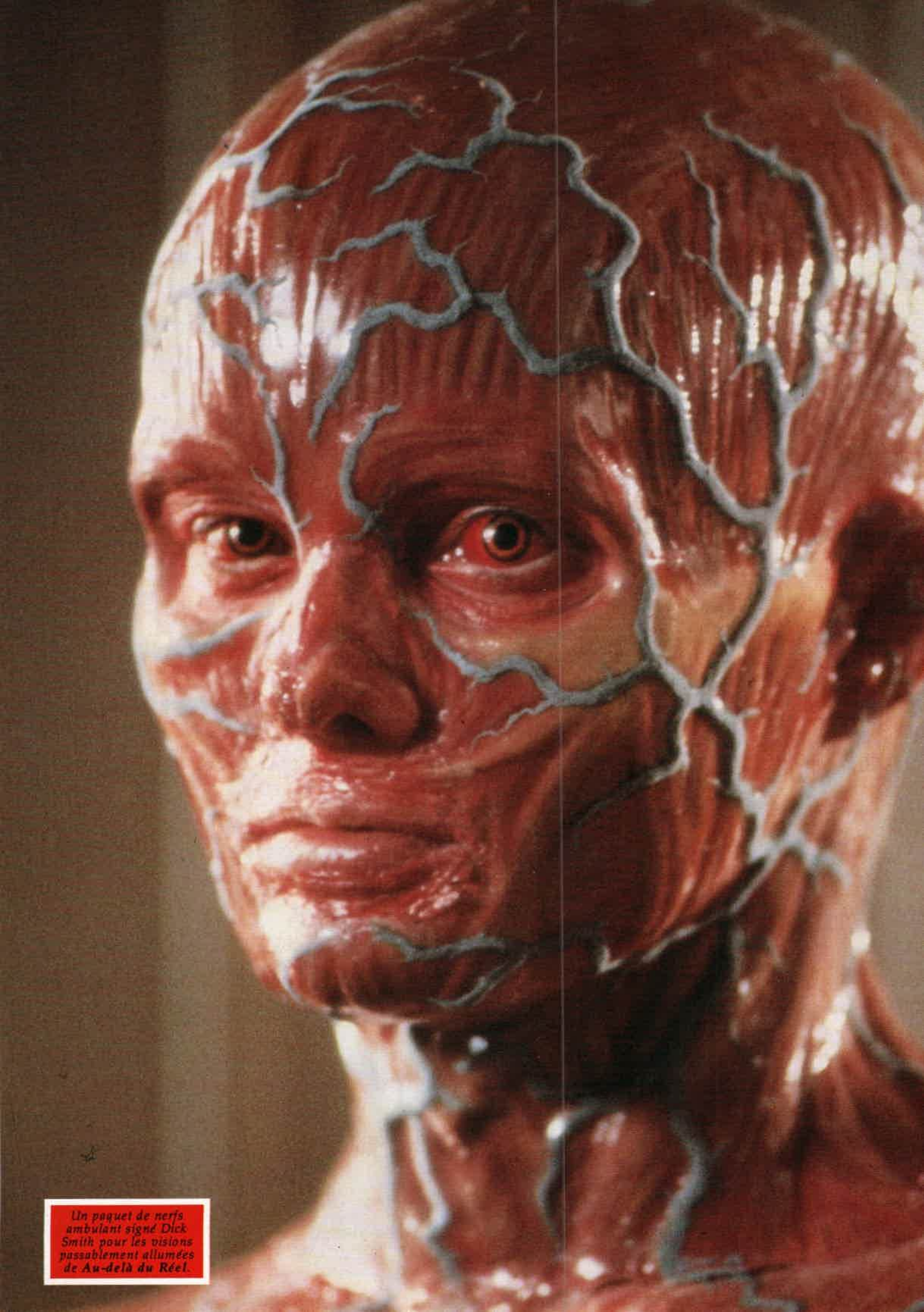
La plupart des acteurs furent en mesure de participer à la post-synchronisation des nouvelles scènes, ce qui permet de donner au film une qualité homogène. L'un des comédiens ne put malheureusement être doublé. Il s'agit de de Kidd Brewer, Jr., qui interprète Finler, un des foreurs de la plate-forme. Mort dans des circonstances tragiques un an après la sortie du film, c'était un ami cher, et je suis heureux qu'il apparaisse dans plusieurs des scènes restaurées et double ainsi son temps de présence à l'écran.

Cette nouvelle version lui est dédiée.

JAMES CAMERON



L'heure du jugement dernier a sonné : Bud (Ed Harris) au cœur d'une Atlantide colorée, face à un mur d'images d'actualité.



Un paquet de nerfs ambulant signé Dick Smith pour les visions passablement allumées de ***Au-delà du Réel.***


Dick Smith

dick SMITH les masques et la plume

De Greg Cannom à Rob Bottin, tous les spécialistes actuels des effets spéciaux de maquillage considèrent Dick Smith comme leur maître, leur mentor. Pas seulement à cause des innombrables innovations techniques qu'il a apportées à son art, pas seulement non plus à cause du terrifiant visage de Linda Blair dans **L'Exorciste** ou du vieillissement de Murray Abraham dans **Amadeus**, mais surtout parce qu'il a fait du maquillage un art ouvert où le partage du savoir est une règle. A 71 ans, après 47 ans de carrière, Dick Smith continue d'inventer tout en enseignant sa discipline. Interview avec la légende vivante des effets spéciaux...

Comment est née votre passion pour le maquillage ?

Comment expliquer ce que l'on aime ? Je crois que tout a commencé en 1939 à la vision de **The Hunchback of Notre Dame**. Le maquillage de Charles Laughton reste parmi ce que j'ai vu de mieux. Et ça m'a donné envie de m'y mettre. Le premier maquillage que j'ai appliqué sur mon visage était inspiré de celui du Mr. Hyde du film de Mamoulian. Après j'ai tout essayé : loup-garou, Frankenstein, momie, etc... Je me maquillais également au lycée pour faire peur à mes copains de classe. La magie du maquillage me permettait de devenir une autre personne. J'étais un gamin timide et solitaire. Mais déguisé en Hyde, j'étais déchainé, je m'amusais comme un fou. A tel point que le policier du campus essayait de me mettre la main dessus, persuadé que j'étais un maniaque en fuite. L'effet magique du maquillage joue aussi quand je maquille un acteur. Je lui colle des prothèses sur le visage, je les peins, je les arrange. Au bout du compte, quand le travail est terminé et que l'acteur ouvre les yeux, je me sens comme le Dr. Frankenstein quand sa créature prend vie. Avec toujours la même envie de crier : "It's alive". C'est pour cette raison que depuis 1945, je suis maquilleur.

Comment devenait-on maquilleur à l'époque ?

Je n'avais pas la moindre idée de la façon dont je devais m'y prendre. Quand je suis revenu de l'armée en 45, j'ai essayé de faire des films. Sans succès. Je recevais de gentilles lettres de refus des producteurs, sans raison précise. Peut-être gardaient-ils ces boulots pour leurs relations, ce qui arrive encore assez souvent. Après quelques mois de galère, j'ai trouvé un job à la télé, sur la chaîne *NBC*. Je devenais ainsi le premier gars employé par une chaîne de télé pour faire des maquillages. En 45, *NBC* était surtout une station de radio. La télé ne diffusait que quelques heures par jour. Dans son immense building de Rockfeller Center à New-York, *NBC* n'avait qu'un seul studio réservé à la télé, tous les autres étant des studios de radio. Cinq ans plus tard, ils avaient tous été transformés en studios télé et, en plus, NBC louait des studios à l'extérieur. J'avais alors un staff de 20 maquilleurs sous ma responsabilité !

Quel genre de maquillage vous demandait-on à la télé ?

De toutes sortes, du maquillage de beauté au vieillissement. C'était le temps où tout était diffusé en direct. Il fallait être très rapide. Je ne disposais parfois que de deux petites minutes pour faire vieillir un acteur de dix ans ! Il a fallu que je mette au point un tas de trucs pour m'en sortir. C'était la meilleure des écoles pour apprendre mon métier. J'ai quitté *NBC* en 1959 tout en continuant à travailler pour eux en indépendant durant deux ans.

Pas de cinéma pendant cette période ?

En fait, j'ai eu une expérience très brève en 1959. J'ai obtenu un boulot sur un film pour gosses avec des poneys sauvages, **Misty**. Pas une merveille, mais j'étais heureux de travailler sur mon premier film. La belle aventure a tourné court. J'ai eu un accident le premier jour du tournage, mon alliance s'est coincée alors que je sautais d'une camionnette. L'annulaire de ma main gauche était tellement endommagé que j'ai dû être hospitalisé une semaine avant de rentrer chez moi. J'ai donc quitté le film, mais, pire que

■■■

Alice Krige en état de décomposition avancée dans **Le Fantôme de Milburn**. Mais le pire reste à venir...



*Maquillage combiné à des effets optiques : William Hurt part dans un mauvais trip suite à un séjour prolongé dans un caisson hydraulique (**Au-delà du Réel**).*



*Quand le venin d'un serpent géant fait des ravages. **Spasms**, un mauvais film à peine sauvé par d'incroyables effets spéciaux.*

■■■

ça, j'ai dû me faire opérer et on m'a amputé du doigt malade. Je me suis remis au travail après un arrêt de plusieurs mois et j'ai été embauché comme chef-maquilleur dans la boîte de David Suskind, Talent Asociates. Je suis resté deux ans avec ce producteur de téléfilms et de séries télé. Une période heureuse qui a été interrompue par l'émergence des jeux télévisés et leur popularité grandissante. Devant le recul de la demande de productions télé, Suskind est passé au cinéma. Le premier long métrage qu'il a produit était **Requiem for a Heavyweight**, un film de boxe avec Anthony Quinn. Mon premier boulot au cinéma, qui consistait surtout à appliquer des bleus, des coquards et des cicatrices...

Savez-vous sur combien de films vous avez travaillé depuis ?

Je ne tiens pas les comptes. Si on ne garde que les films dont je me suis occupé d'un bout à l'autre, ce doit être autour des 25/30. Si on compte les films sur lesquels j'ai été embauché pour un seul effet ou pour jouer les consultants, c'est au moins le double. Après 1975, des films sur lesquels j'ai travaillé de la pré-production à la sortie en salles, comme je l'ai fait sur **L'Exorciste**, sont plus rares.

***L'Exorciste* est d'ailleurs un peu le tournant de votre carrière, le film qui a fait de vous une sorte de superstar des effets spéciaux ?**

C'est sans doute mon travail le plus célèbre. Avant cela, j'avais obtenu une certaine notoriété grâce à mes vieillissements sur **Little Big Man**, qui m'a permis d'imposer mon nom dans le milieu, et **Le Parrain**, dont le maquillage n'était pourtant pas génial.

Pas génial ! Vous plaisantez ?

Le vieillissement de Vito Corleone était très élémentaire parce que Marlon Brando ne voulait pas rester assis trop longtemps. Pas question de le faire attendre trois heures pour lui appliquer les prothèses de latex nécessaires. De plus, avant que je n'arrive sur le film, Marlon avait fait un test. Il avait mis des billes dans la bouche, s'était blanchi les cheveux et, avec son embonpoint naturel, le résultat était satisfaisant. Je me suis basé sur ce test pour le veillir, en améliorant le concept : une fausse dentition qui lui faisait descendre les bajoues et quelques rides en latex. Pour gagner du temps, il est allé chez le coiffeur et s'est fait teindre les cheveux. Je n'avais plus qu'à rajouter un peu de gris sur sa moustache. En fait, son maquillage ne me demandait qu'1 h 15 par jour.

Beaucoup plus court que sur *L'Exorciste* sans doute ?

Le maquillage de Linda Blair prenait deux heures par jour. Celui de Max Von Sydow, appliqué par un de mes assistants, en exigeait trois. C'est beaucoup, mais c'est aussi très peu comparé aux sept heures d'application que demandent certains maquillages aujourd'hui.

Après le triomphe de *L'Exorciste*, on a lancé des films comme *Spasms* ou *La Sentinelle des Maudits* sur votre seul renom. Pensez-vous qu'il est bon pour un film de tout concentrer sur les effets spéciaux ?

Si un film est mauvais, les meilleurs effets spéciaux du monde ne pourront pas le sauver. Le gros problème avec les effets spéciaux de maquillage, c'est qu'il faut parfois travailler comme un malade et inventer des trucs dont on est très content, mais qui sont malheureusement utilisés dans des films de

merde. **Spasms** et **La Sentinelle des Maudits**, que vous citez, sont à jeter à la poubelle. Heureusement, j'ai aussi travaillé sur quelques films qui resteront comme **L'Exorciste**, **Little Big Man** ou **Amadeus**.

Avez-vous des regrets sur un effet que vous jugez aujourd'hui raté ?

Les regrets arrivent à la minute où le film est terminé. Et dix ans plus tard, c'est encore pire. Le critique le plus virulent pour un maquilleur, c'est lui-même. Dès la première vision du film, je me dis toujours que j'aurais pu mieux faire. J'ai souvent regretté de ne pas avoir eu plus de temps ou d'argent pour peaufiner certains effets. Je me dis souvent que si j'avais su ce que je sais aujourd'hui, je n'aurais pas fait les mêmes erreurs. Par exemple, sur **Au-delà du Réel**, j'ai utilisé la technique du costume en latex qui n'avait plus servi depuis **L'Etrange Créature du Lac Noir**. La technologie était perdue, il fallait tout réinventer. Et j'ai fait des tas d'erreurs. Je suis content des effets de "bladders" (*poches gonflables en latex, NDT*), qui étaient utilisés pour la première fois, mais je regrette de n'avoir pas pu en coller ailleurs que sur les bras et le visage de William Hurt. J'aurais aimé en mettre à l'intérieur même du costume. Aujourd'hui, ce genre de costume ne me poserait aucun problème, mais à l'époque, le concevoir était déjà un vrai cauchemar !

Vous êtes à l'origine de nombreuses innovations. Desquelles êtes-vous le plus fier ?

Pour être franc, je suis fier de beaucoup de choses, mais je suis avant tout heureux d'avoir fait du maquillage un art ouvert et débarrassé des petits secrets et autres jalousies mesquines. Quand je suis arrivé dans le métier, chaque maquilleur travaillait dans son coin sans jamais échanger d'informations avec ses collègues. Je n'ai jamais voulu de ce jeu stupide, j'ai toujours essayé d'aider les autres, de partager mes connaissances. Et comme je suis le plus vieux de la bande, les jeunes venaient tous me voir. Cela me permettait aussi d'apprendre ce que des gamins super-doués comme Rick Baker ou Rob Bottin avaient inventé. Cette situation très heureuse permet à toute la profession de progresser. D'un point de vue purement technique, je suis à l'origine de pas mal de nouveautés. J'ai été le premier à recouvrir le visage de plusieurs prothèses superposées, au lieu d'un masque complet. J'ai inventé un système qui permet de prendre un moule entier du visage et de le séparer ensuite en plusieurs parcelles sans découper le masque, cela en utilisant un agent séparant appelé l'Al-Cote. J'ai aussi innové en inventant un adhésif non toxique qui prend bien la lumière. En 65, j'ai trouvé la formule du sang le plus couramment utilisé aujourd'hui. Et Dieu sait le nombre de tonnes de ce sang qui ont été utilisées depuis. J'écrivais un livre destiné aux gamins pour leur apprendre quelques maquillages sympas et faciles à appliquer, et je devais trouver une formule pour faire un sang qui ne tache pas trop et qui ne présente aucun danger. C'est au supermarché que l'idée m'est venue. En mélangeant des colorants alimentaires et du Karo-Sirup, une boisson très populaire à l'époque, et en diluant tout ça dans l'eau, j'obtenais un sang bien plus réaliste que le Max Factor, régulièrement utilisé en ce temps et assez dégueulasse il faut dire. Cette formule a depuis été commercialisée sous une forme plus raffinée, mais le principe est le même.

Avez-vous déjà été surpris par un de vos effets ?

Je me souviens surtout d'un désastre total sur **Au-Delà du Réel**. Le premier réalisateur, Arthur Penn, voulait absolument immerger William Hurt dans un caisson rempli d'eau avec le costume en latex sur lui. Ce costume



*F. Murray Abraham sous le maquillage d'un Salieri atteint par la limite d'âge. **Amadeus**, un travail tranquille et parfait de Dick Smith.*

est devenu une véritable éponge saturée d'eau. Et il était si lourd que quand on l'a sorti du caisson, il s'est déchiré en plusieurs morceaux ! Il a fallu renforcer le costume de rechange et le rendre imperméable. Un travail de folie pour presque rien puisque entretemps, Arthur Penn a laissé sa place à Ken Russel et celui-ci n'a utilisé ce nouveau costume que pour quelques plans de la séquence finale. Ce genre de mauvaise surprise arrive... Les bonnes surprises n'en sont pas vraiment puisque dans mon for intérieur, j'ai toujours l'espoir que l'effet sera parfaitement réussi et que je serai complètement satisfait. Comme avec le vieillissement de Salieri dans **Amadeus**, un de mes travaux les plus plaisants pour plusieurs raisons. Je n'étais embauché que pour cet effet, avec du temps pour le préparer et une liberté totale. Je n'avais pas besoin de me référer au visage d'un personnage connu puisque même les plus grands musicologues ne connaissent pas la tronche de Salieri. J'ai pu faire un moule ultra-détaillé du visage de F. Murray Abraham, et plus le moule est détaillé, plus le travail est précis. Murray a été d'une incroyable gentillesse, il est même venu chez moi pour faire des essais. Ensuite, nous sommes partis ensemble sur le tournage, à Prague, pour faire des tests plus complets devant la caméra. Je suis rentré chez moi pour régler quelques détails et j'en ai profité pour ajouter quelques astuces. Par exemple, ce sont mes rides du front qui ont servi de modèle, celles de Murray n'étant pas assez profondes. Et je suis reparti à Prague pour le tournage, sur lequel tout s'est parfaitement déroulé dans des conditions idéales. De plus, le film fonctionne en flashes-back avec Salieri vieillard qui raconte sa jeunesse. On peut donc voir successivement Murray avec et sans mon maquillage. Le public ne peut pas louper mon boulot. Ce n'est pas comme avec Max Von Sydow sur **L'Exorciste**. Il n'était pas très connu à l'époque et la plupart des gens ont cru qu'il avait 70 ans, alors qu'il en avait 43 à l'époque du tournage ! C'est un compliment pour le maquilleur, mais bon, j'aurais bien aimé qu'on remarque le mal que je me suis donné sur ce vieillissement.

Quelles sont en général vos relations avec les acteurs que vous maquillez ?

J'ai eu des expériences très diverses avec les acteurs. La plupart du temps, ça se passe sans problème et même, parfois, de façon excellente comme avec Laurence Olivier, Max Von Sydow ou F. Murray Abraham. Il y en a d'autres, bien sûr, mais leur nom ne me vient pas à l'esprit. Par contre, je n'ai pas oublié les acteurs avec qui ça a été un enfer. La correction m'impose de ne pas jouer les délateurs. Je peux tout de même vous parler de cette actrice d'Hollywood dont tout le monde a oublié le nom, même moi. C'était au tout début de ma carrière à la télé. Cette jeune femme était une vraie petite salope, elle emmerdait tout le monde, du costumier au réalisateur, en passant par moi évidemment. Elle était censée être jolie à l'écran et je faisais de mon mieux, j'étais très patient. Un jour, elle m'a soutenu qu'à Hollywood, les maquilleurs lui tiraient un trait noir au milieu du nez pour l'affiner. Le truc est connu, mais c'est un trait blanc qu'il faut ! J'ai passé des heures à lui expliquer la chose avant qu'elle cède et me laisse la maquiller. Aujourd'hui, je te l'enverrais paître vite fait ! Après tout, c'est elle qui aurait été ridicule avec sa ligne noire au milieu du nez ! Il m'est même arrivé de vivre un vrai cauchemar avec un acteur que j'admirais énormément avant de le rencontrer. Peter Sellers, puisque c'est de lui qu'il s'agit, m'avait embauché pour le maquiller sur **The World of Henry Orient**. Il devait ressembler à un beau pianiste dandy, avec toupet, fine moustache et pas de double menton. Du matin au soir, il me menait une vie infernale, c'était terrible ! En Angleterre, il travaillait exclusivement avec Stuart Freeborn. Je me disais que Stuart devait être absolument génial pour satisfaire ce type. Mais j'ai découvert, plus tard, que Peter Sellers avait donné autant de mal à Stuart qu'à moi-même. Vers la fin du film, j'ai menacé de quitter le plateau mais les choses se sont arrangées. J'ai appris grâce à de telles expériences qu'il ne faut pas tout supporter, qu'il faut faire face et partir si on vous manque de respect. J'ai pris mon lot de saloperies de la part des réalisateurs aussi. Je ne suis pourtant pas du genre à chercher le conflit. J'essaie toujours de trouver un compromis. Mais j'ai appris que ce n'était pas toujours possible en travaillant avec des types monstrueux comme Otto Preminger, qui était un vrai fils de pute - je peux le dire maintenant qu'il est mort, un bâtard sadique qui poussait tout le monde à bout. J'ai travaillé avec lui sur **The Cardinal**. De ces expériences, j'ai retiré qu'il fallait toujours tenir tête aux emmerdeurs. J'ai d'ailleurs quitté le tournage de **Voyage au Bout de l'Enfer** à cause de l'attitude d'un des acteurs du film - je ne vous dirai pas lequel. Mais on ne peut se permettre ça que lorsqu'on est reconnu dans son métier. Un jeune artiste peut se faire jeter du jour au lendemain. Quoique certains me racontent qu'ils l'ont fait et qu'ils ont gagné. Les temps ont bien changé.

N'avez-vous jamais été découragé par la difficulté de certains effets ?

■ ■ ■

■■■

C'est au contraire ce qui me motivait le plus. En 47 ans de métier, je ne me suis pas ennuyé un seul moment. Le maquillage propose des défis différents tous les jours. Et c'est encore plus vrai pour les artistes d'aujourd'hui à qui on demande des effets de plus en plus perfectionnés et performants. On nous demandera toujours de créer des effets inédits. Cela implique un flux permanent d'innovations techniques et de technologies différentes. Mais c'est vrai que certains effets donnent plus de mal que d'autres. Le visage maléfique de Linda Blair dans **L'Exorciste** a été très difficile à élaborer dans la mesure où il fallait passer de la jolie frimousse d'une gamine de 12 ans à la parfaite illustration de la terreur. J'ai fait près de six essais différents. L'un d'entre eux a été approuvé, mais on s'est aperçu au tournage que ça ne marchait pas. Il a fallu tout recommencer. Pendant que William Friedkin tournait d'autres séquences, j'ai refait une demi-douzaine d'essais, ce qui ne m'était encore jamais arrivé sur un film. C'est la recherche la plus longue et la plus fastidieuse que j'ai effectuée pour un effet qui s'est avéré ma foi fort simple une fois la solution trouvée : l'application de toutes petites prothèses qui changeaient à peine le visage et rendaient le maquillage crédible. Linda est terrifiante dans le film en partie parce que son maquillage est réaliste. La crédibilité est le mot-clé pour réussir en matière de maquillage.

Ces derniers temps, vous travaillez surtout comme consultant. Considérez-vous le fait de donner des conseils comme un travail ?

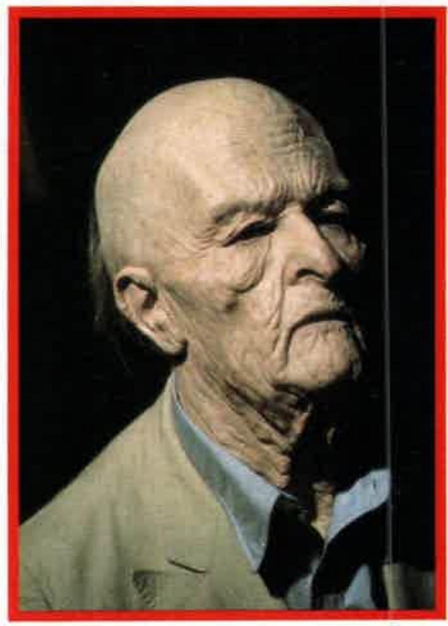
En tout cas, c'est le boulot le plus facile et le plus sympa que j'ai fait. Cela me permet de continuer à me poser des questions et à chercher des solutions à des problèmes de maquillage. Le consultant intervient surtout dans la pré-production. Je fais souvent plus que donner des conseils. Je dessine, sculpte des modèles, prépare même les applications, mais je ne fais aucun travail physique sur l'acteur. C'est à peu près ce que j'ai failli faire sur **Le Parrain 3**. Al Pacino devait paraître âgé et torturé. Mais Al ne voulait couper ses longs cheveux qu'au tout dernier moment sur le tournage en Italie. J'ai donc dit à la production que j'avais besoin de trois semaines avant le tournage en Italie. Ils me les ont promises, mais ne m'ont en fait accordé qu'une semaine. Il est donc arrivé ce qui devait arriver, le maquillage n'était pas prêt et mon collègue chargé de l'application n'avait pas eu le temps de s'entraîner, d'où retard considérable chaque jour. Ils ont décidé de se débarrasser de tout ce que j'avais fait et de se contenter d'un vieillissement sommaire sur Al exécuté par un maquilleur italien. Mon collègue et moi sommes repartis direct à la maison. Une expérience décevante et frustrante, mais ça arrive.

Souvent ?

Non, parce que j'avais la chance de pouvoir refuser un film si je sentais que ça allait mal se passer. Mais j'ai aussi eu des déceptions sur des boulots que je croyais acquis. Sur **Starman**, j'ai été engagé pour faire une partie de l'effet de transformation du fœtus en Jeff Bridges. L'idée de réunir Rick Baker, Stan Winston et moi pour effectuer chacun une partie de l'effet était excellente. Rick s'est occupé du passage du bébé qui grandit, Stan de l'enfant dont les jambes poussent, et moi de la transformation du gosse de 10 ans en Jeff Bridges. J'avais divisé la séquence de 5 ou 6 secondes en 105 images à hauteur de tête et d'épaules. Cela commençait par l'enfant qui tourne la tête vers la caméra. Puis sa tête s'allonge vers l'avant jusqu'à ce qu'elle atteigne la taille de celle de Jeff. Mais John Carpenter a décidé de ne montrer que certaines



*Le buste mécanique de Catherine Deneuve nécessaire à son vieillissement accéléré dans **Les Prédateurs**.*



*Comment prendre un demi-siècle en quelques minutes : David Bowie dans **Les Prédateurs**.*

phases de la transformation. On ne voit donc pas l'évolution et on arrive à cette étrange tête de la fin que l'on voit pendant 1 seconde et demie sans comprendre pourquoi. Je ne l'ai même pas reconnue, cette tête à laquelle j'avais pris grand soin de donner un aspect surhumain. L'effet du bébé de **Starman** a été gâché au montage. Je l'ai vu à l'état brut et c'est ce qui se rapprochait le plus du morphing actuel.

Justement, vous en pensez quoi du morphing ?

Je trouve ça merveilleux. C'est certain que le morphing fait peur pour le futur du maquillage : une partie des effets mécaniques vont devenir obsolètes. Mais il faudra toujours quelque chose au début et à la fin de l'effet de morphing. Il existe tellement de moyens différents de faire appel au talent des maquilleurs. Et puis, je n'ai plus de soucis à me faire puisque je suis presque à la retraite. La seule menace sérieuse qui pèse sur le maquillage, et la même que celle qui pèse sur toute l'industrie cinématographique, c'est la récession économique. Et encore, les maquilleurs pourront toujours revenir aux productions à petit budget. La magie du maquillage est immortelle.

Chaque fois qu'un maquilleur donne une interview, il en profite pour vous rendre hommage. Cette quasi-dévotion vous flatte-t-elle ?

Je trouve ça très gentil de leur part, je les connais tous depuis si longtemps. La première fois que j'ai vu Rick Baker, il avait 18 ans. Aujourd'hui, je l'aime tendrement et je suis aussi fier de lui que si c'était mon fils. J'éprouve une profonde amitié pour Stan Winston, Gregg Cannom, Rob Bottin... Nous allons les uns vers les autres pour partager notre savoir. Je me souviens par exemple que c'est moi qui ai appelé Stan pour le rencontrer. Ce fut le début d'une longue amitié. Le sentiment de respect et d'affection mutuelle entre nous est profondément sincère.

Comment prenez-vous le fait que les jeunes s'adressent souvent à vous ?

Cela m'embête parfois lorsqu'ils appellent à des mauvais moments, mais j'ai toujours aimé aider les gens. Je dois avoir une âme de missionnaire ! J'aime me faire des amis, surtout dans le milieu des effets spéciaux. Je suis toujours heureux et fier de découvrir de nouveaux talents. Je fais de mon mieux pour comprendre et orienter les jeunes qui m'appellent. S'ils font du maquillage en dilettante ou pour rigoler, je le sens assez vite et je ne donne pas suite. Si c'est du sérieux, je file un coup de main. Quand un gamin appelle, je lui demande d'envoyer des photos de son travail. Je réponds à toutes les lettres. Mais je vous en supplie, ne donnez pas mon adresse. Je ne sais pas dire non, mais je ne veux pas non plus être débordé !

Comment jugez-vous l'évolution des effets spéciaux de maquillage ?

Je crois que la prochaine étape sera la création d'une nouvelle matière pour remplacer le latex et l'arrivée de nouvelles techniques d'application. Avec la grande qualité des images liée aux progrès techniques, les maquilleurs devront pousser le réalisme au maximum. La mousse de latex qu'on utilise depuis les années 50 ne suffit plus. Cet été, je vais m'atteler à la recherche d'une nouvelle matière pour la remplacer, un matériau translucide. Je travaille depuis six mois sur une demi-douzaine de nouvelles matières translucides. Je vais faire des tests pour savoir laquelle est la plus adaptée. J'ai une sorte d'accord avec mes étudiants et mes collègues : je leur montre tout ce que je découvre. Je mets mes découvertes par écrit et je les distribue à travers mes cours par correspondance. En 1985, j'ai pris deux ans pour écrire "The advance professional make-up course". C'est l'œuvre de ma vie, une sorte d'encyclopédie du maquillage à laquelle est jointe une cassette vidéo. Je la vends à travers le monde. De temps en temps, je la réactualise avec mes nouvelles trouvailles ou celles de mes collègues. J'envoie ces addenda à tous ceux qui ont acheté le livre. Il faut faire circuler l'information !

Après 47 ans de carrière, vous continuez à travailler seul dans votre atelier ?

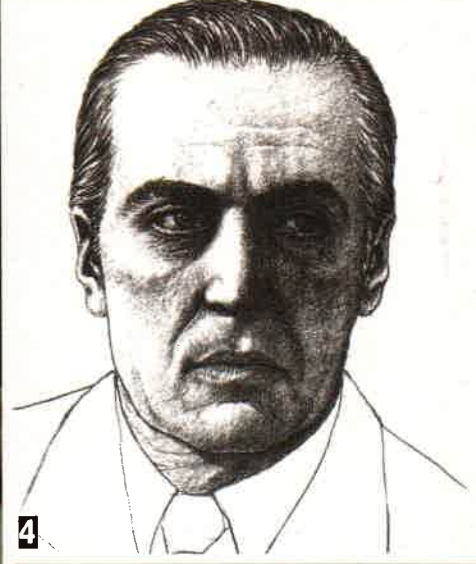
Je continue à apprendre. Et ce que j'apprends, je l'enseigne. Je ne suis plus physiquement capable de tenir 16 heures par jour sur un tournage. En écrivant ces cours, en continuant de travailler dans mon atelier, en faisant le consultant, je continue à jouer un rôle dans la profession. Je serais l'homme le plus malheureux du monde si je devais arrêter un jour le maquillage. C'est sûr, je continuerai jusqu'à ma mort !

Propos recueillis et traduits par **Didier ALLOUCH**

Les *inédits* de Dick Smith



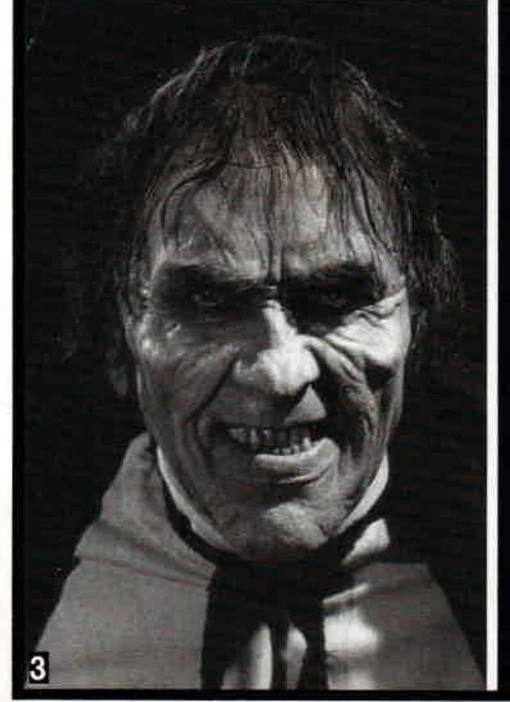
1



4



2



3

*1 - **Au-delà du Réel** (1978). Une petite sculpture d'un corps déformé. Quand Arthur Penn commença la mise en scène du film, les effets spéciaux étaient quelque peu différents. David Sousalla, du département des effets spéciaux, avait fait plusieurs sculptures de William Hurt pendant sa transformation. Elles étaient très imaginatives mais pas pratiques à réaliser avec des prothèses. J'ai resculpté ce modèle et lui ai donné un look à la "Elephant Man" sur la demande de Penn. Plus tard, Penn a été viré et le modèle abandonné.*

2 - Un essai de momie (1967). La nouvelle de A. Conan Doyle "Lot 249" à propos d'une momie m'a longtemps fasciné. J'ai donc fabriqué cette tête pour prouver à quel point un maquillage de momie pouvait être effrayant. J'espérais alors convaincre un producteur d'adapter "Lot 249". En vain.
("Lot 249" a depuis été adapté pour le premier sketch de **Darkside, Contes de la Nuit Noire**, NDLR).

*3 - Test de Mr. Hyde sur Jason Robards (1966). Le maquillage est inspiré par celui de John Barrymore pour le **Dr. Jekyll and Mr. Hyde** de 1920. Ce projet TV n'a pas pu voir le jour en Angleterre à cause d'une grève. Un an plus tard, la production s'est déplacée au Canada où Jack Palance a repris le rôle.*

*4 - **Le Parrain III** (1990). Une étape du maquillage possible pour Al Pacino, qui nécessitait que l'acteur se coupe les cheveux. Les prothèses créées n'ont jamais été utilisées à cause des conditions de tournage chaotiques au début des prises de vues.*

*5 - **Les Prédateurs** (1982). Une tête sculptée pour la métamorphose de Catherine Deneuve. Dans le film, Deneuve joue un vampire qui révèle sa vraie nature à la fin. Je voulais qu'un torse et une tête mécaniques de Deneuve s'ouvrent pour laisser apparaître la structure squelettique du monstre, lequel se détériorerait alors par étapes successives jusqu'au stade terminal. Le réalisateur Tony Scott n'a pas aimé l'idée. Je n'ai donc pas poussé les recherches plus loin.*

*6 - **L'Exorciste** (1973). Le premier des tests sur Linda Blair possédée. Il en a fallu une bonne douzaine avant que William Friedkin ne soit satisfait !*

Dick Smith



5



6

SKE

Les vapeurs d'insecticide et de DDT ne peuvent rien contre eux, les moustiques de Néanderthal ranimés par des déchets toxiques clandestinement déversés dans un coin de désert américain. Evidemment peu enclins au dialogue, ces insectes s'abattent sur les américains du Sud de la Californie comme, jadis, les sauterelles sur les Egyptiens... Sujet piquant pour une série B qui promet bien des démangeaisons.

Un représentant de l'ordre salement amoché. Les moustiques n'aiment pas les poulets !

Encore une étape inédite de l'évolution à faire frémir Darwin. Nous avons subi des invasions de sauterelles, d'araignées, de fourmis, de cafards, de mantes religieuses géantes, tout récemment de tiques mutantes et ce sont désormais les moustiques, les mouches qui passent à l'attaque. Comme si les cinéastes avaient besoin de réapprovisionner sans cesse le vivier des agressions animales, de plaider la culpabilité potentielle de tout ce qui rampe, vous fixe de très bas et vous pique. Le moustique manquait à l'appel. Lacune comblée avec **Skeeter**, une série B comme seuls les américains savent en fabriquer avec de petits moyens et beaucoup de système D, une trame ultra classique et des protagonistes archétypaux issus du terroir... Clark Brandon ne prétend pas modifier les règles. "*Un de mes associés est revenu de vacances avec l'idée de **Skeeter**. Il faisait du camping et des moustiques l'ont harcelé. En y réfléchissant, on s'est aperçu qu'il y avait dans l'agression de moustiques des possibilités visuelles intéressantes*" affirme cet ancien comédien de télévision, auteur de quelques bafouilles vidéo fauchées, **Dark Secrets** et **Racer's Edge**, "*de petits films faits pour rien ou presque, qui m'ont toutefois permis de m'échauffer et de réunir une équipe*". Fort de l'aventure palpitante vécue par son pote, Clark Brandon se lance dans l'écriture du scénario, se remettant en mémoire tous les "monsters movies" qu'il a pu visionner. "*Je n'ai pas du tout voulu rendre hommage aux films de science-fiction des années 50. D'ailleurs, je ne suis pas un grand connaisseur en la matière. Avec **Skeeter**, j'ai essayé de me montrer le plus contemporain possible, de coller aux années 90. En résumé, j'ai essayé de sortir du carcan du film de monstre tout en en respectant les valeurs*". Pas de nostalgie donc à l'ordre du jour. Sachant que "*les moustiques sont des insectes universellement haïs*", il se lance dans l'entreprise, retrouvant naturellement, et malgré lui, tous les clichés en vigueur du temps de **Tarantula** et autre **Les Monstres Attaquent la Ville**. C'est ainsi que **Skeeter** débute par l'avancée, au petit matin, de quelques camions à travers le désert californien. Les bahuts stoppent, les conducteurs déchargent des fûts qu'ils balancent dans le puits d'une mine depuis longtemps abandonnée. Les produits toxiques contenus dans les containers provoquent aussitôt le réveil de



Une agression parmi tant d'autres. La victime ne s'en remettra pas...

ETER

moustiques préhistoriques fossilisés, des insectes particulièrement nuisibles qui s'attaquent d'abord à un adolescent de 14 ans, puis au bétail. A force d'analyses, le délégué du Ministère de l'Environnement découvre que l'eau du coin est dangereusement contaminée, que des toxines s'y développent à une vitesse folle... Pendant ce temps, les moustiques passent à l'offensive, pompant allègrement le sang de leurs victimes. Evidemment, un héros organisera bientôt la rebellion visant à faire morfler cette espèce par trop avide d'hémoglobine...



Gros plan sur un monstre vampire, une véritable pompe à sang, aussi collant qu'une sangsue...

"On n'avait jamais vu ça jusqu'à présent. C'est un peu comme si des moustiques géants préhistoriques prenaient la place des volatiles dans **Les Oiseaux** *d'Hitchcock"* s'emporte Clark Brandon qui aurait tendance à pousser l'enthousiasme au-delà des limites requises par un tel sujet. S'il s'emporte, éructe, c'est aussi pour avoir relevé le défi que représentait la mise en images de l'offensive des moustiques antédiluviens, contemporains du **Jurassic Park** de Steven Spielberg. *"Parce qu'il est difficile de simuler le vol, personne n'avait encore jamais osé s'atteler à une entreprise pareille"*. Pour les évolutions aériennes, passe encore. Des mouvements de caméra bien fluides, des prises de vues depuis un hélicoptère... Mais les moustiques eux-mêmes, c'est une autre paire de manches. Pas évident, en effet, de donner corps, même factice, à des insectes volants tout en pattes et en ailes. *"J'ai étudié les moustiques, mais sans pousser trop loin les recherches. Je tenais à préserver le côté monstrueux que leur conférait mon imagination. Pas question de se montrer trop technique. Certains entomologistes vont hurler, mais la science-fiction implique aussi une totale liberté de manoeuvre"*. Bien dit, vu que les bestioles, avec leur longue trompe à sucer le sang, ne possèdent pas réellement l'aspect qu'on leur connaît.



Le moustique et les reliefs d'un repas : une image quasi-tribale, préhistorique.

"Après **Skeeter**, *vous ne verrez plus les moustiques de la même façon"*. Autrement dit vous redoublerez de vigueur lorsqu'il s'agira de les ratatiner sous une tapette.

Clark Brandon serait pourtant aujourd'hui du genre à congratuler ses stars vampires pour leur docilité sur le plateau. Au niveau des effets spéciaux, tout s'est déroulé comme sur des roulettes. Quasiment aucune panne de moustiques en vol, aucune défection. *"On n'a jamais connu de réels soucis avec eux. Les insectes robots ou radio-commandés ont très bien fonctionné du fait qu'ils ont été conçus avec soin. Notre seul problème : le temps. A la manière de la chorégraphie d'une scène de combat, nous devions nous montrer très précis. Chaque mouvement devait être parfaitement synchronisé avec les déplacements des comédiens. Ceux-ci, sur le plateau, s'amusaient comme des petits fous avec les faux moustiques géants. Ils ont immédiatement compris que les vedettes de* **Skeeter** *étaient les moustiques et qu'ils devaient s'effacer au second plan à leur profit. J'ai également dû leur demander de se planter dans un coin de désert, de feindre la terreur et de courir dans tous les sens, des trucs idiots en somme, avant d'insérer, en post-production, les plans d'effets spéciaux avec les moustiques. Du regard, ils me disaient "Est-ce vraiment ainsi qu'un adulte doit gagner sa vie ?"*. Affirmatif !

Moins nantis que dans **Super Mario Bros** pour la création des Goombas, les techniciens du Makeup Effects Lab fabriquent pour les besoins du film pas moins d'une trentaine de diptères vindicatifs. Mais cette escouade caoutchouteuse ne constitue pas le gros des troupes de **Skeeter** car le désormais incontournable ordinateur se charge, après tournage avec les comédiens, d'en générer des milliers. Ce qui fait tout de suite plus rupin, même pour un tout petit budget comme celui-ci, lequel s'offre les immensités gratuites du désert californien. *"A une heure de voiture de Los Angeles, au Sud Ouest, vous avez un décor naturel fascinant. Ces grands espaces confèrent une réelle ampleur aux petits budgets. La lumière y est magnifique. De plus, ce désert donne à* **Skeeter** *un vrai feeling américain, un côté western assez prononcé"*. Clark Brandon aurait-il assisté aux débordements des lombrics de **Tremors**, lui aussi très far west dans le look ? *"J'adore le désert, j'y habite"* répond le jeune réalisateur. Fidèle aux traditions, **Skeeter** implique quelques effets gores. Rien de très méchant toutefois. *"Ces séquences ne sont pas bien horribles, mais il fallait passer par là ; lorsqu'on veut produire des sensations dignes des montagnes russes d'un parc d'attractions, on doit prodiguer des poussées d'adrénaline. Le gore est un moyen efficace d'y parvenir. Cependant,* **Skeeter** *n'exploite que raisonnablement les effets saignants. Le public attend du gore, on lui donne du gore. Reste que le film ménage également des notes humoristiques. Globalement, il est sombre, mais il est nécessaire de décompresser après un moment de tension"*. Sans s'en rendre compte, Brandon Clark récite le B.A.-BA du métier, les règles élémentaires de la série B qu'il semble découvrir d'un cliché à l'autre. Ce n'est pas forcément un mal après tout. Qu'on se rappelle de **Trémors**, série B trois étoiles ultra bandante qui ne pouvait contourner les lieux communs. Pleinement assumés et amoureusement gérés, ceux-ci peuvent encore avoir de beaux jours devant eux.

Marc TOULLEC



Un diptère à l'oeuvre : disciple du Comte Dracula ?

De gauche à droite, les Quatre Fantastique au grand complet : la Chose (Carl Ciafalio), Susan Storm (Rebecca Staab), Reed Richards (Alex Hyde-White) et Johnny Storm (Jay Underwood).

T
FANT
FO

Il y a quelques mois, Roger Corman produisait son **Jurassic Park** à lui, **Carnosaur**, pour une poignée de dollars. Aujourd'hui, il étreint langoureusement une bande dessinée célèbre et à priori inadaptable au-dessous des vingt millions de dollars. Un homme extensible comme un barbapapa, une torche humaine, un colosse de pierre et une femme invisible : ce n'est pas vraiment de la solderie de série B. Mais, fidèle à son voeux de grippe-sou devant l'Eternel, Corman tente et réussit une opération plus que délicate...



Le Dr. Fatalis (Joseph Culp) : il voudrait bien effacer New York de la carte !

Les héros légendaires des bandes dessinées *Marvel* perdent de leur superbe en passant de la case à l'écran. Howard the Duck, pourtant richement nanti par George Lucas, a paumé jusqu'à son duvet sous les plumes. Captain America, à travers une série TV, deux téléfilms, et un film produit par Menahem Golan, a vu ses couleurs flashy outrageusement ternies par des lessives de qualité douteuse. Et le psychotique Punisher, sous les traits de Dolph Lundgren, n'a convaincu personne. Triste bilan. Les Quatre Fantastiques vont-ils suivre leurs prédécesseurs sur cette voie piteuse ? Une chose est sûre ; cette adaptation d'un Comics généré par Stan Lee en 1960 n'aura pas l'envergure d'une grande production hollywoodienne. Pourtant, elle aurait pu si l'ayant-droit, la société de production allemande *Neue Constantin*, s'était quelque peu pressé, avant de céder à la panique. "Neue Constantin *a longtemps cherché l'entente parfaite, le deal idéal. Il était sérieusement question d'un accord avec la* 20th Century Fox. *Chris Columbus, scénariste de* ***Gremlins*** *et réalisateur de* ***Maman, J'Ai Raté l'Avion****, étant un grand amateur de bande dessinée, s'était même intéressé à sa mise en images. A l'époque,* ***The Fantastic Four*** *aurait pu donner un grand film. Et puis, comme cela arrive souvent, les négociations ont tourné court"* témoigne aujourd'hui le producteur Steve Rabiner. Malchanceux, *Neue Constantin* voit de plus le temps jouer contre la concrétisation du projet car les droits du Comics de Stan Lee expirent sous peu. "*Les responsables de* Neue Constantin *se sont posés la question : "Qui pourrait réaliser le film avant que les droits n'arrivent à terme ?". Ils n'avaient qu'une alternative : Roger Corman. Ils lui ont dit : "Voilà ce que nous souhaitons. Peux-tu y parvenir pour la fin de l'année ?".* "Bien sûr, pas de problème" répond le potentat mythique de la série B américaine. C'est donc

HE
ASTIC
OUR



La Chose (Carl Ciafalio) : un look crédible pour un investissement minimal.

en quelques mois, autour de huit, que son équipe de bricoleurs monte un projet qui aurait exigé deux ou trois années de travail à la *20th Century Fox*. Mais les proportions de **Fantastic Four** envisagées au départ doivent s'adapter aux conditions draconiennes et radines de Corman, lequel accorde, magnanime, un budget de 4 millions de dollars et un temps de tournage de 25 jours dans ses studios délabrés de Venice, au Sud de Los Angeles, un véritable bidonville que le premier vent fort anéantirait !

Qu'importe si **The Fantastic Four** rétrécit d'un prestataire de service à l'autre, *Neue Constantin*, incapable de financer à lui seul le film, s'engage. "*Et c'est pourtant le double du budget de la production la plus coûteuse de Roger Corman ! Comme cela lui donnait des ulcères de voir tous ces dollars investis dans le même film, on ne le voyait guère rôder sur le plateau*" ironise Scott Billups, chargé des effets spéciaux informatiques, généreusement gratifié de deux jours de pré-production. "*Malgré tout, The Fantastic Four n'a pas l'apparence d'une série B fauchée à la Corman. Avec le peu d'argent et de temps dont nous disposions, nous avons quand même réussi à donner au film un aspect plus que décent*". Tapotant sur son clavier, Scott Billups allonge à outrance les bras et jambes de Reed Richards, allume la Torche Humaine sans que le comédien Jay Underwood n'effleure la moindre étincelle, sculpte rapido, via le morphing, Michael Bailey Smith en colosse de roc, efface d'un effet



La Chose : le pyjama bleu lui va à la perfection !

basique Rebecca Staab. Tout ce paraissait impossible pour un budget riquiqui semble simple, l'enfance même de l'art. Même l'atelier de maquillage Optic Nerve (**La Part des Ténèbres**) composé d'Everet Burrell et John Vulich, ne râle pas trop face à la pingrerie de Roger Corman. "*Nous sommes demeurés très proches de la bande dessinée. Concernant la Chose, par exemple, nous devions fabriquer un costume façon Tortues Ninja avec très peu d'argent. Heureusement, la texture même de la peau du personnage, l'espèce de croute qui le recouvre, nous permettait de dissimuler sans problème les jointures de la combinaison*" explique un Everett Burrell satisfait d'avoir façonné une parfaite réplique de la Chose des bandes dessinées.

Malgré les restrictions, **The Fantastic Four** reprend le plus scrupuleusement possible l'intrigue de la bande dessinée originale de Stan Lee, après que le scénariste Kevin Rock (**The Freaks, Warlock 2**) a revu le manuscrit de Craig Nevius, pas très conforme à l'esprit *Marvel*. A l'image du Dr. Banner recevant une dose massive de rayons gamma et se métamorphosant en Hulk, de l'étudiant Peter Parker piqué par une araignée radioactive et devenant Spiderman, **The Fantastic Four** remonte à la genèse des personnages, au pourquoi et comment de leur singulière condition de super-héros en collants bleus. Si le Docteur Reed Richards, alias Mr. Fantastic, se transforme en homme-caoutchouc aux membres téléscopiques, si Johnny Storm flambe pour être la Torche Humaine, si sa sœur Susan possède la faculté de se rendre invisible et si, enfin, Ben Grimm déploie une force délirante sous l'aspect de la Chose, créature humanoïde de pierre, c'est pour avoir approché de trop près l'énergie de la comète Colossus. Dans leur laboratoire, sous le patronage du Professeur Von Doom (qui, chez Stan Lee, est un schizophrène venu de l'Est pour réduire l'Amérique à néant), le quatuor essaie de capter le champ magnétique de Colossus lors de son passage près de la Terre. Cette première tentative est un fiasco, Von Doom meurt. Dix ans après, celui-ci réapparaît lorsque les survivants, menés par Reed Richards, renouvellent l'expérience dont dépend un énorme diamant. Un voleur du nom du Joaillier (remplaçant l'Homme-Taupe du Comics) le dérobe au moment même où la comète survole la planète. Se produit alors une gigantesque explosion. Présumés morts, les quatre apprentis sorciers sont désormais détenteurs de la force de Colossus, une force étrange qui leur confère des pouvoirs extraordinaires. Désireux de se l'approprier pour anéantir New York d'une salve de rayon laser, Von Doom, devenu le Docteur Fatalis, sort de l'ombre et dispute au Joaillier, replié dans son repaire souterrain, le fameux diamant. Conscients de leurs incroyables capacités de sauveurs de l'humanité, les Quatre Fantastiques volent au secours de la cité menacée, d'une artiste aveugle dont tombe amoureux le massif Ben Grimm... L'aventure se boucle par le mariage de Reed Richards, l'homme élastique, et de Susan Richards, la femme translucide. Adorable.

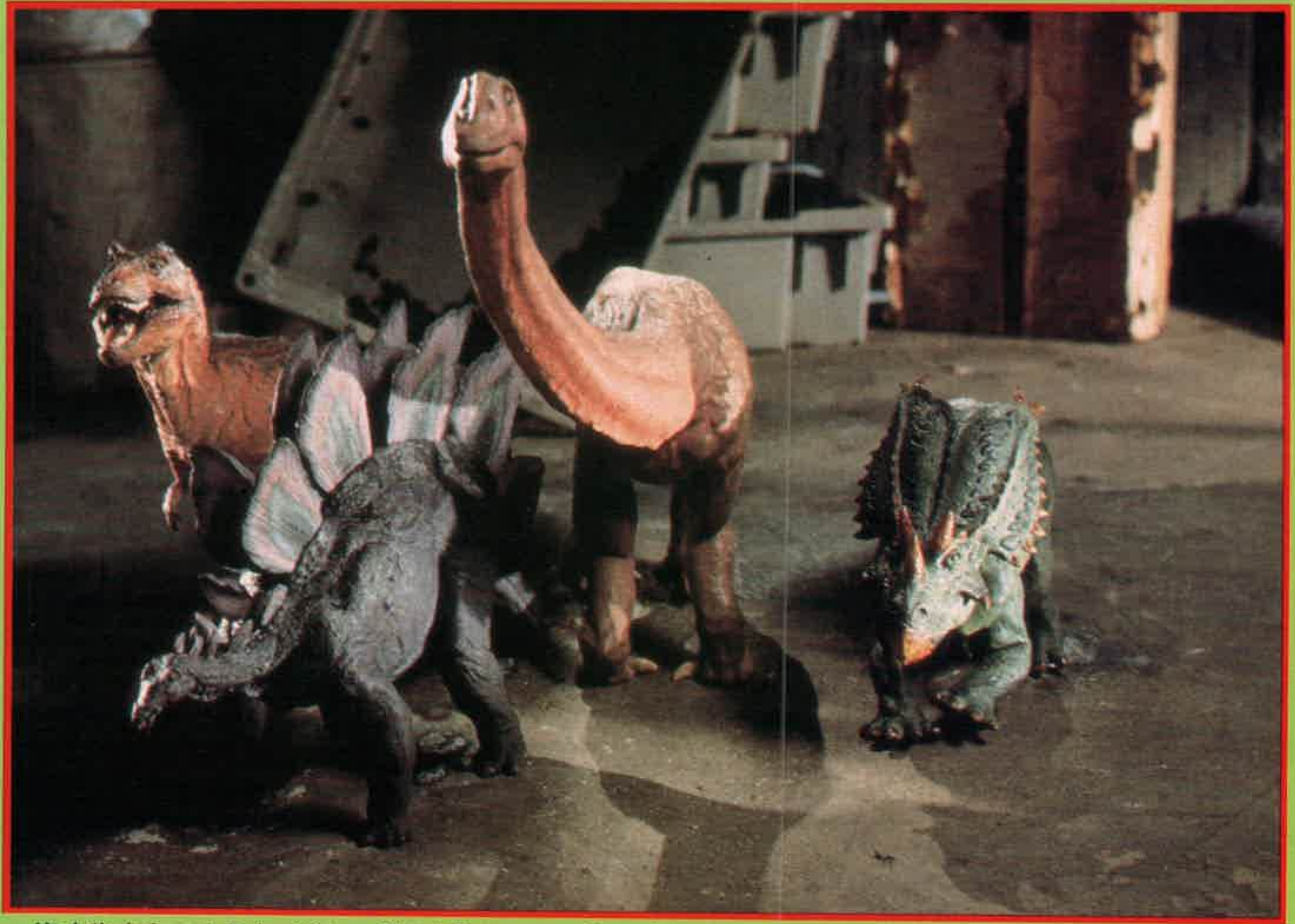
Après que s'y soit intéressé Jim Wynorski (**La Créature du Lagon : le Retour** et une flopée de séries B, ou B ter pour Corman), la mise en scène de **The Fantastic Four** incombe à Oley Sassone, responsable d'un **Forced to Fight** carcéral avec le kickboxer Don "The Dragon" Wilson, un tout petit budget bien sûr produit par... Corman. "*J'ai accepté d'abord parce que le scénario impliquait le Dr. Fatalis. C'est mon personnage favori dans la bande dessinée de Stan Lee et Jack Kirby. Tourner The Fantastic Four n'a nullement été une partie de plaisir. En plus*



Le Joaillier (Ian Trigger), un voleur de l'envergure d'un super-méchant de BD.

de la pression inhérente aux petits budgets, je devais aussi supporter les lecteurs des Comics, de ceux qui suivent les Quatre Fantastiques depuis 30 ans. Potentiellement, ce sont eux mes critiques les plus féroces. Mon intention était de réaliser un divertissement pour la plus large audience possible, mais je sais déjà que le public sera composé de presque 100 % d'inconditionnels de la BD". Et, de ce fait, comme l'homme-caoutchouc, le réalisateur se contortionne dans tous les sens, captif des exigus studios Corman, pour restituer le visuel baroque des dessins. Les ombres imposantes, les contre-plongées acrobatiques, les éclairages vifs et criards, les cadrages expressionnistes, voilà qui force le respect sur des plateaux qui ne dépassent pas les 80 mètres carrés !

Marc TOULLEC



Un drôle de Jurassic Park miniature : Elvis le Tyrannosaure, Jagger le Stégosaure, Paula le Brachiosaure et Hammer le Chasmosaure.

PREHYSTERIA !

Carnosaur est arrivé le premier après Jurassic Park. Prehysteria ! décroche la Médaille d'Argent dans cette compétition visant à gérer au mieux le succès d'autrui. Une règle vieille comme le cinéma. Mais, au-delà de l'ersatz, il y a une série B reposant sur des effets spéciaux pas particulièrement riches, mais cependant compétitifs malgré le coup de vieux que Steven Spielberg vient de flanquer à toute une génération de dinosaures.

Lassé à la postérité pour avoir produit **Ré-Animator** et s'être auto-proclamé "Roger Corman des années 80", Charles Band ne perd jamais de temps. Il prend ainsi en marche l'un des wagons de la locomotive **Jurassic Park** pendant que son maître à penser, Roger Corman justement, bricole dans la panique un certain **Carnosaur** bourré de monstres génétiques et de marionnettes à main. Belle compétition qui devrait, sous peu, générer une myriade de sauriens ringards. Ainsi, on attend avec un amusement certain **Junior the Dinosaur** ! Les cinéastes bisseux que sont Fred Olen Ray et Jim Wynorksi et le producteur Menahem Golan (quelle association !) terminent en ce moment-même un **Dinosaur Island** qui devrait être croustillant, à la fois peuplé de créatures à sang froid et de beautés préhistoriques très chaudes. Autant en emporte **Jurassic Park**... Le marché est donc demandeur rayon dinosaures. Charles Band arrive à point avec son petit (mais sympa !) **Prehysteria !**, version enfantine et miniature (à tout point de vue) du Steven Spielberg. **Prehystoria !**, c'est du direct vidéo, une série B destinée prioritairement aux gosses et aux paléontologues qui ont conservé leur âme d'enfant. Et aussi un moyen pour Charles Band de faire une percée sur le marché enfantin sous la bannière de *Moonbean*, versant "culottes courtes" de *Full Moon*, sa maison de production. Autant **Jurassic Park** explore l'agressivité des dinosaures, autant **Prehysteria !** les montre mignons, adorables, doux. Ces gentils monstres sont au nombre de cinq : Paula le Brachiosaure, Elvis le Tyrannosaure, Jagger le Stégosaure, Hammer le Chasmosaure et, couronnement suprême, Madonna le Ptérodactyle ! Au début du film, ils sont encore à l'état d'œufs découverts par le funeste archéologue Rico Sarno dans une caverne inexplorée depuis l'aube de l'humanité. Mais, par le plus grand des hasards, il perd sa fabuleuse cargaison, laquelle échoue dans la ferme de Taylor Brett Cullen, père de deux gosses, Jerry (Austin O'Brien, le partenaire de Arnold Schwarzenegger dans **Last Action Hero**) et Samantha. Leur chien, un tantinet dénaturé, couve les œufs qui ne tardent pas à libérer des mini-dinosaures. Immédiatement adoptés par la progéniture du fermier, ceux-ci sèment une joyeuse zizanie dans la maisonnette. Tout baigne jusqu'au jour où survient Rico Sarno et ses malabars. Jerry et Monica parviendront-ils à sauver leurs petits copains des griffes de l'affreux archéologue ?

"La qualité des effets spéciaux est proportionnelle à l'argent dépensé. Personne ne s'attend donc à trouver dans ***Prehysteria !*** *les performances techniques de* ***Jurassic Park****"*. Ainsi parle David Allen, l'un des héritiers du grand Ray Harryhausen. *"Dans le monde de la fabrication des effets spéciaux, je suis un tout petit pion. Mes trucages sont tout juste pas mal"*. Modeste celui qui, aujourd'hui, prend en charge l'animation image par image des dinosaures de **Prehysteria !**, ainsi que la supervision de l'ensemble des effets spéciaux. *"L'animation est traditionnelle, et sans guère de possibilités de contrôle des*

mouvements secondaires des créatures. Dans les gros films, ceux-ci sont primordiaux. Mais dans les productions Charles Band, vous ne pouvez pas composer avec une technologie très avant-gardiste. On parvient à des effets très comparables à ceux de Ray Harryhausen à la fin de sa carrière". Son dernier film : **Le Choc des Titans** en 1981. *"Cependant,* ***Prehysteria !*** *ne fait pas uniquement appel à des effets d'animation image par image. Même si ces trucages ne sont pas très chers, ils nécessitent un temps fou. Avec un agenda confortable, nous aurions pu, comme Ray Harryhausen qui demandait des années de travail pour un seul film, tout accomplir via l'animation. Reste que Charles Band nous a généreusement octroyé huit semaines en post-production".* Des délais ridicules, mais pour profiter au maximum du succès fracassant de **Jurassic Park**, il faut aller vite, quitte à expédier ce qui exige du temps. *"Je ne tire aucune fierté d'avoir pu boucler mes effets spéciaux en deux mois. Je ne crois pas qu'il soit possible d'aboutir à un excellent travail dans un laps de temps si limité. Si quelqu'un vous affirme qu'il est possible d'obtenir un bon résultat dans de tels délais, cela porte préjudice à la profession puisque les producteurs, eux, prennent ce genre de chose très au sérieux !".* Ce qui est le cas de Charles Band dont David Allen assure tous les effets spéciaux d'animation des séries B depuis des années. Tout récemment, pour **Dr. Mordrid**, confectionné dans la frénésie, il improvise littéralement, afin de corser le dénouement, l'affrontement de deux squelettes de dinosaures. Un combat bref mais spectaculaire.

"Du fait que le temps nous manquait cruellement sur le tournage de ***Prehystoria !****, nous avons réduit l'importance de l'animation au profit de marionnettes, de maquettes mécaniques contrôlées par des câbles. Pour un petit budget, ces modèles réduits sont exceptionnellement bons. Les effets d'animation image par image tiennent presque essentiellement aux vols du Ptérodactyle, la marionnette mécanique n'étant pas très compétitive, et aux gros plans sur lui. Sur ces séquences, je faisais tout moi-même, à la main. Je devais même bouger la caméra !".* On est loin, très loin de **Jurassic Park**. Et David Allen de regretter la bonne vieille stop-motion de papy Harryhausen mise au tapis par les ordinateurs d'*Industrial Light and Magic*. *"Après* ***Jurassic Park****, ce sera dur pour les artisans comme moi de faire accepter des dinosaures moins réalistes".* Même Phil Tippett, le nec plus ultra de l'animation image par image et gourou d'une méthode plus sophistiquée que celle de Dave Allen (la go-motion) voit d'un sale œil l'avènement du computer malin. De responsable total des dinosaures de **Jurassic Park** au départ, il termine conseiller technique, distancé par les programmes informatiques d'*Industrial Light and Magic*.



Jerry (Austin O'Brien) nourrit le Tyrannosaure Elvis, aussi affectueux que le diplodocus Casimir !



Elvis le Tyrannosaure : de la préhistoire à l'American Way of Life.

"L'animation image par image implique une relation véritablement artistique entre l'opérateur et la créature. Les rapports sont beaucoup plus intimes que lorsque vous êtes un claviste travaillant sur un ordinateur". Et Dave Allen d'évoquer le bon vieux temps des mouvements saccadés, mais tellement émouvants, des dinosaures approximatifs du **King Kong** de grand-papa ! C'est justement ce Kong-là qui sollicite l'imaginaire très fort du jeune Dave Allen. *"Depuis toujours, les dinosaures sont une passion. Tout jeune, ils me fascinaient déjà à travers les dessins des encyclopédies. Plus tard, la vision de* ***King Kong*** *a influencé toute mon existence".* Jeunot, il se risque à quelques lézards géants et dinosaures dans le semi-amateur **Women of the Prehistoric Planet** (1966), où l'on apprend qu'Adam et Eve sont d'origine extraterrestre ! Promu assistant d'un grand pro, David Allen seconde même le vétéran Jim Danforth sur **Quand les Dinosaures Dominaient le Monde**, une perle kitsch et british de la fin des années 60. Suivent dans le genre les reptiles tordants de **L'Homme des Cavernes** et le diplodocus réveillé de son sommeil millénaire de **The Crater Lake Monster**. Et, aujourd'hui, le gentillet **Prehysteria !** d'Albert et Charles Band. *"D'accord, les problèmes liés au scénario du film n'ont jamais pu être résolus, mais les effets spéciaux tenant aux dinosaures sont d'un tout autre niveau. Ils sont pour moi une source d'émerveillement. Les réalisateurs disent toujours que leurs films ne se limitent pas à des effets spéciaux, mais, pour tenir cette promesse, il faut avoir une histoire à raconter. Lorsque ce n'est pas le cas, la seule chose intéressante qui reste, ce sont encore les effets spéciaux. Ils forment l'oasis dans le désert".* David Allen ne vise pas **Prehysteria !** tout particulièrement, mais ses cinq monstres charmeurs tirent indéniablement le film vers le haut.



Vicki (Colleen Morris) et ses petits amis : la Belle et les bêtes !

Marc TOULLEC

Kia/ Sandra Barnes (Leslie Hardy) : la prêtresse et sa réincarnation.

THE M

LIVES

Rare sur les écrans, la momie égyptienne, porte-parole muet de la malédiction des pharaons, fait un come-back émouvant. A l'ombre des pyramides, son serviteur Tony Curtis officie pour le Dieu Toth. Pas crédible, l'ex-Danny Wilde d'*Amicalement Vôtre* dans le rôle d'un Grand Prêtre réincarné ? Justement, ça semble faire partie du jeu de ce film, de surcroît très respectueux des traditions.

Il était inévitable que la momie, monstre du bestiaire classique, fasse elle aussi sa réapparition en ces temps de résurrection des immortels du genre. Un come-back discret car **The Mummy Lives**, remake de **La Momie** de Karl Freund (1933) et de **La Malédiction des Pharaons** de Terence Fisher (1959) ne s'effectue pas, comme cela a été le cas de **Dracula** et comme cela le sera pour **Le Loup-Garou et Frankenstein**, sous les auspices d'un grand studio. Contrairement à l'aboyeur velu de la pleine lune, au pompeur de sang et au grand couturé, l'enrubanné ne suscite qu'un médiocre intérêt de la part des producteurs et réalisateurs. A part une série Z délirante, **Dawn of the Mummy** de Frank Agrama, le mexicain **Le Secret de la Momie**, et **Time Walker** où un alien prend possession du contenu d'un sarcophage, le monstre autrefois incarné, ou désincarné, par Boris Karloff et Christopher Lee, brille par son absence dans les années 80.

Producteur de **La Momie** des années 30, *Universal* s'est pourtant intéressé, voici deux ans, à un dépoussiérage du pharaon enrubanné. Mais, plumeaux et brosses n'ont pas réussi à mettre au goût du jour cette créature millénaire. Clive Barker et Mick Garris ont travaillé à son retour, en vain, avant que George Romero s'y mette à son tour. En vain également. Motivé par les rumeurs d'une **Momie** aux normes d'un grand studio hollywoodien, *Cannon*, un producteur plus porté vers Chuck Norris, les Ninjas et Michael Dudikoff que vers le fantastique, dresse l'oreille. Les droits de remake des œuvres ultérieures étant dans le domaine public, le producteur saute illico sur l'histoire, proposant la mise en scène à Tobe Hooper, navigant alors d'un projet avorté à l'autre. Tête d'affiche : Anthony Perkins, dont la disparition compromet dangereusement la réalisation du film. Entretemps, Tobe Hooper, guère satisfait du script, abandonne le sarcophage à son sort. Il se consacre dès lors à une autre productic *Cannon*, **Nightmare** avec Robert "Fredd Krueger sous la perruque poudrée du Div



Mohassid (Tony Curtis), en tenue de cérémonie, prêt au sacrifice.

UMMY



Mohassid et Kia : un amour immortel vieux de 3000 ans.

Marquis de Sade, et passe le témoin au britannique Gerry O'Hara, metteur en scène pressenti de **Nightmare** lorsque celui-ci se titrait encore **De Sade**. Une transaction logique.

The **Mummy Lives** adapte très fidèlement un récit bien connu. Pas question pour le scénariste Nelson Gidding de trop bouleverser ce qui a déjà été écrit. Il se livre à quelques modifications mineures. Prudemment, Nelson Gidding et Gerry O'Hara explorent donc les décors attendus, à commencer par un tombeau encore inviolé, situé dans un site archéologique de Louxor. Là, un groupe de scientifiques, mené par Lord Maxton, pénètre dans une pièce sombre, dévastée. Personne n'y a mis les pieds depuis des milliers d'années. Une porte dérobée conduit le petit groupe au mausolée interdit où trône un sarcophage frappé à l'effigie du Dieu Toth à visage de chien, le dieu de la vengeance. Maxton déchiffre les hiéroglyphes. "Un millier de malédictions reposent ici...". Flash-back de rigueur afin d'expliquer le danger qu'encourent les profanateurs de sépultures anciennes. **The Mummy Lives** rebrousse le cours du temps. 3000 ans auparavant, dans ce temple, la prêtresse Kia fornique allègrement avec le Seigneur Aziru, dignitaire du royaume. Une liaison interdite car, pour servir au mieux le Dieu Toth, Dia doit préserver sa virginité. En cas d'entorse à la règle, elle sera torturée à mort. Evidemment, les amants se font prendre sur le fait. Des sbires portant des masques de chien surviennent. Aziru et Kia ont juste le temps d'exprimer l'ardeur de leur passion. Et l'intime du Pharaon de remettre à sa promise un anneau sacré. Ce qui va advenir de lui n'a rien de particulièrement réjouissant. Pour avoir défié le Dieu Toth, il sera enterré vivant sans que ses entrailles, comme le veut sa religion, lui soient enlevées. Aziru expire dans d'atroces souffrances. Mais trois millénaires plus tard, il réapparaît sous l'identité du Dr. Mohassid, fondateur d'une association visant à exclure les pilleurs de tombes antiques du pays. C'est lui qui prévient Lord Maxton et ses confrères du danger qui les menace. Maladroits, ceux-ci déclenchent la fameuse Malédiction des Pharaons. Par leur faute, une momie, Anukem, sort de sa léthargie, bien décidée à tuer les savants qui ont osé défier le Dieu Toth. "Quiconque profane les lieux sacrés mourra" dit un parchemin. Les scientifiques en rient d'abord, avant de voir la momie, invulnérable, venir les éliminer méthodiquement. Comme le Seigneur Aziru, la prêtresse Kia s'est réincarnée. Désormais, elle se nomme Sandra Barnes, une jeune beauté hantée par des cauchemars liés à l'Egypte des Pharaons. Elle porte en effet au doigt la bague offerte par Aziru à Kia, talisman qu'elle aura volé sur le squelette de la défunte prêtresse de Toth. Filant le parfait amour avec un beau psychologue américain, Cary Williams, Sandra, totalement déboussolée, ne parvient plus à distinguer réalité et rêve. Un squelette est-il passé par son lit ? Mystère. Et c'est le compatissant Dr. Mohassid qui, lui aussi, intervient dans ses songes. Généreux, le Dr. Mohassid offre à Lord Maxton un gros chat noir qui lui arrachera les yeux... La malédiction des pharaons suit son cours habituel. Mohassid jette son dévolu sur Sandra. Il la drogue, la grime comme une princesse égyptienne, espérant revivre les splendeurs du passé, avant le sacrifice d'usage.



Sandra Barnes au musée : elle commet une grave erreur en subtilisant la bague de Kia.

Bizarrement, à quelques détails près, **The Mummy Lives** raconte la même histoire que le **Nightmare** abandonné par Gerry O'Hara au profit de Tobe Hooper. Remplacez le gardien de tombeaux Mohassid par De Sade, et vous obtenez exactement la même intrigue faite de cauchemars, de visions érotiques, d'une gentille idylle et de meurtres atroces. Même les dénouements se ressemblent comme deux gouttes d'eau. Des similarités démentes que corrobore malgré lui le producteur commun des deux films, l'ineffable Harry Alan Towers, connu pour filer le moins de fric possible à ses réalisateurs. Dans les années 70, le même Towers s'est assuré une solide réputation en produisant quelques **Fu Manchu** très fauchés avec Christopher Lee devant la caméra dans le rôle-titre, et l'obligatoire Jess Franco derrière. Depuis, ce producteur averti, aussi rapiat que Roger Corman, s'est établi une filmographie de dernière main. Si on peut, à la rigueur, sauver **Le Fantôme de l'Opéra** avec Robert Englund, les remakes de **La Chute de la Maison Usher** et du **Masque de la Mort Rouge**, **Hurlements 4** et l'héroïc-fantasy **Gor** sont des nanars particulièrement juteux. Œuvrant souvent au scénario de ses productions sous le pseudonyme de Peter Welbeck, Harry Alan Towers a également touché au film cochon soft avec **Lady Libertine** (Sophie Favier avant la rubrique cœur de *Coucou, C'est Nous*) et **Fanny Hill**, un vaudeville hénaurme réalisé à la hussarde par... Gerry O'Hara, également metteur en scène, à la solde du même Towers, d'une version du "Dix Petits Nègres" d'Agatha Christie. Le film a disparu de la circulation. Ces pédigrés augurent donc d'un **The Mummy Lives** gouleyant où Tony Curtis s'efforce de faire illusion en jeune premier. D'une certaine façon, la momie c'est lui !

Cyrille GIRAUD



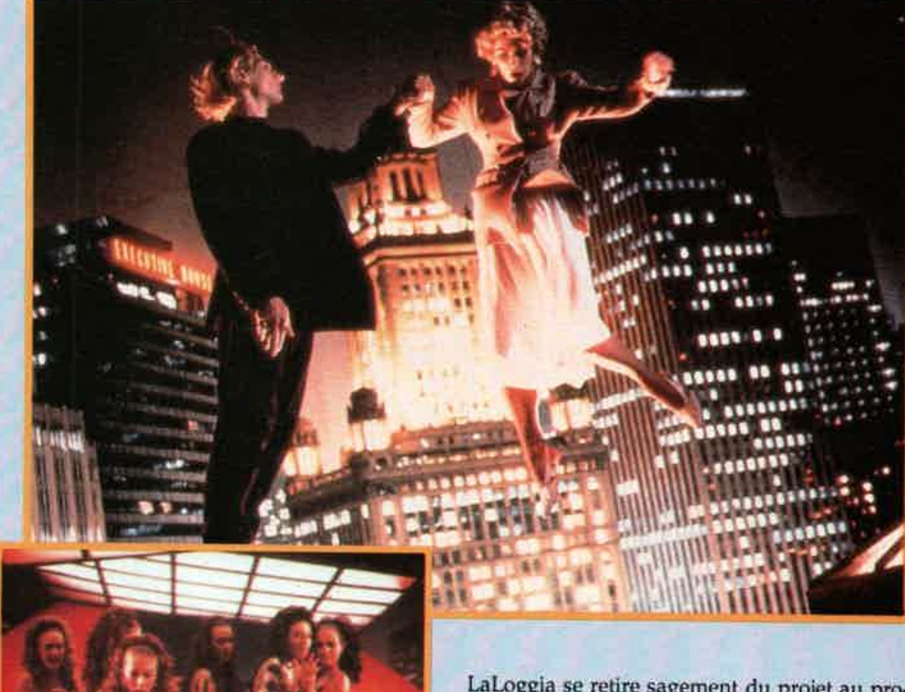
Le Warlock (Julian Sands) en mauvaise posture. Du provisoire évidemment !

WARLOCK : THE ARMAGEDDON

Personne n'attendait son retour, beaucoup le redoutait même. Pourtant, ce digne fils du Diable qu'est le Warlock revient la tête haute, avec les honneurs. De falot sous la direction de Steve Miner, l'envoyé des Enfers prend de l'assurance dans cette séquelle. Il s'affirme, joue énergiquement des coudes dans le bataillon des grands méchants de l'écran. Il a bien du mérite...

Warlock : The Armageddon, autrement dit **Warlock 2**, partait d'un mauvais à priori : le premier n'était pas fameux et c'est un euphémisme. Malgré tout, il rapporte quelques dollars sur le marché vidéo et international, ce qui entraîne l'inévitable séquelle, cet **Armageddon** attendu avec patience. Fait notable, la séquelle surpasse de très loin le modèle commis par un Steve Miner depuis voué à des projets plus ambitieux et tout aussi déplorables (**Forever Young**). Etonné lui aussi des recettes de **Warlock** premier du nom, le producteur, *Trimark*, décide illico de prolonger les déboires sataniques de l'infernal Warlock, présumé fils de Satan. *"Mais **Warlock : The Armageddon** largue les amarres avec le précédent. Il n'en reprend aucun des concepts. Les deux films ont seulement le Warlock en commun ; ils racontent des histoires radicalement différentes"* justifie le scénariste Kevin Rock. A croire que tous veulent éviter une parenté trop immédiate avec le nanar de Steve Miner, une brebis galeuse dont il ne fait pas beau dire être le rejeton. *"Mais j'aime les séquelles car elles offrent la possibilité d'enrichir une première histoire. Il y a aussi un obstacle à contourner : sombrer dans les redites, dans les répétitions. Tout le défi tient à aboutir à une intrigue aussi intéressante, sinon meilleure, que celle de l'oeuvre originale. Mais à partir du moment où vous avez des protagonistes, vous avez aussi des éléments sur lesquels vous appuyer"*. Simple comme bonjour d'après Kevin Rock qui, question numérotation, en connaît un rayon : **Philadelphia Experiment II : Night of the Phoenix, Howling VI : The Freaks** et, bientôt, **Howling VII**. Chaque fois, il oublie intentionnellement le titre modèle et brode allègrement autour de leurs personnages principaux. Et ça fonctionne ! *"Le problème majeur de **Warlock**, ce serait d'ailleurs plutôt un compliment, provient du scénario ; il se suffit à lui-même, explore toutes les possibilités, dit tout concernant les protogonistes"*. Un point de vue pour le moins indulgent !

En s'attelant à l'écriture de **Warlock 2**, Kevin Rock a le choix. Il pourrait partir sur une intrigue à la **Terminator 2**, déterrer Lori Singer, victime d'un vieillissement accéléré dans le premier, et la métamorphoser en furie destructrice façon Sarah Connor, le Warlock faisant office d'androïde. *"C'est ce que nous avons un temps très sérieusement envisagé. Mais ça ne rimait à rien. Nous nous sommes dits : "Le Warlock est le Warlock ; faisons-le revenir et donnons-lui un nouvel agenda à remplir"*. Au départ, Kevin Rock se réfère directement à une scène de **Wa[...]lock**, la rencontre entre la créature démon[...] que et un couple composé d'un pasteu[...] de sa femme enceinte. *"Il pose la main [...] son ventre et lui annonce qu'elle accouche[...] jumeaux. J'ai utilisé cette scène pour l[...]*



le scénario de **Warlock 2**, *suggérant que le démon prenait au même instant possession de l'âme des bébés. Lorsqu'ils viennent au monde, le Warlock est l'un d'eux".* Option abandonnée car personne ne se souvient de la dite séquence et la dépendance vis-à-vis du film de Steve Miner serait très embarrassante. Progressivement, Kevin Rock trouve sa voie, délimite les paramètres de cette suite, l'engage sur de nouvelles routes, ne conserve de l'original que le personnage de Julian Sands. *"***Warlock 2** *est différent du premier, plus proche du cinéma d'horreur aussi. Il contient davantage de passages sanglants, d'éléments gothiques".* A l'image des druides, gardiens du monde contre les forces des ténèbres dont le Warlock, issu du Moyen-Age, est l'éclaireur.

Le Warlock renaît en 1992 à New York des entrailles d'Amanda, une plantureuse beauté se dandinant au son d'une musique techno. La malheureuse porte autour du cou l'une des six pierres recherchées par le démon. Si ce dernier parvient à les réunir toutes, son hégémonie sur le monde sera alors illimitée, totale. Doté d'une carte de voyage, imprimée dans la peau de sa défunte mère, le Warlock visite les propriétaires des cinq autres pierres. Ce sont Paula Dare, une créatrice de haute couture en plein défilé, Nathan Sinclair, un collectionneur d'œuvres d'art insolites... A chacun, il réserve un sort horrible allant d'une chute terrible de plusieurs centaines de mètres au terme d'un joli ballet aérien à la transformation en une petite statue d'inspiration surréaliste... Pendant que le Warlock progresse, Kenny Travis et Samantha Ellison, deux jeunes adultes, reçoivent une éducation d'un genre particulier. Descendants des druides, qui autrefois emprisonnèrent la progéniture du Malin, ils sont l'unique recours contre son règne durable. Au terme d'un douloureux apprentissage, lequel passe par une première mort physique et une résurrection cabalistique, le couple affronte son némésis dans les rues de Knob River, bourgade perdue qui se prêterait bien plus à un règlement de compte entre pistoleros.

Cette histoire, Kevin Rock l'imagine, sur le papier, très fastueuse, truffée d'effets spéciaux onéreux. Frank LaLoggia, alors au poste de réalisateur, ne mégote pas sur les péripéties. *"Enthousiaste, il a exploité tout le potentiel du Warlock. Mais il oubliait une chose : le prix de revient de son film. La mise en images de son scénario aurait coûté dans les 8 millions de dollars".* Et Trimark ne désirant pas dépasser les 3 millions, Frank LaLoggia se retire sagement du projet au profit d'Anthony Hickox, un jeune réalisateur à qui les suites réussissent. Son **Hellraiser 3**, pourtant handicapé par un budget mesquin, est même formidable. Immédiatement, le fraîchement parachuté constate que le premier **Warlock** reste très en deçà des capacités de son funeste héros. *"Nous avions ce personnage superbe qui pouvait faire des étincelles et qui, paradoxalement, ne fonctionnait pas très bien. Nous nous sommes dits : "Embauchons-le à nouveau et voyons si nous pouvons en faire quelqu'un de brillant".* Ce qui signifie une figure de méchant à la mesure des Freddy, Pinhead et autres monstres charismatiques. Pas question de rater ce come-back. En cas d'échec, Warlock deviendrait un vilain très oubliable, qui ne survivrait pas au naufrage de cette ultime bouée de sauvetage qu'est cette séquelle. Fort d'un scénario qui se tient, le Warlock se livre à des forfaits tout à fait atroces et les commente avec force sarcasme, humour noir et clins d'œil finauds. Son interprète, Julian Sands, marche sur les plates-bandes de Freddy Krueger, mêle avec onctuosité le flegme britannique aux débordements sanguinolents propres au cinéma gore. Visiblement, le comédien se décrispe, se sent plus à l'aise sous la direction d'un compatriote. *"Le père d'Anthony, Douglas Hickox, a fortement contribué à ma décision de devenir acteur en tournant* ***Théâtre de Sang"*** avoue le comédien. Et on le sent nettement sous l'influence du cabot génial de ce jeu de massacre shakespearien, Vincent Price, maître à penser lorsqu'il s'agit d'occire avec une élégante cruauté. Le Warlock aspire à cette aristocratie du meurtre. **Warlock I**, c'était du gros rouge qui tache, **Warlock : The Armageddon**, c'est du Don Pérignon millésimé...

Valse aérienne entre le Warlock et la couturière Paula Dare (Joanna Pacula). L'instant romantique avant une chute de plusieurs centaines de mètres à travers une baie vitrée...



Kenny Travis (Chris Young) soumis à la question : "Où se trouve la pierre manquante ?".

"Cette fois, le Warlock est un peu plus adulte, un peu plus sagace. Il désire faire un maximum de dégâts car il n'a toujours pas digéré son anéantissement à la fin du premier film. Il améliore son aspect, refuse la queue de cheval. Le Warlock est davantage dans le ton du monde moderne ; il s'y est adapté. Les pourpoints et les hauts-de-chausses ne comptent plus pour lui" poursuit Julian Sands tout de noir vêtu comme il se doit. Dans **Warlock**, il ne diffuse que de l'indifférence. Dans sa séquelle, il augmente nettement sa cote d'amour, se permettant quelques gags savoureux comme ce doigt-colt envoyant des projectiles aussi meurtriers que de vraies balles. Un disgression cocasse dans un film qui ne manquera pas de surprendre.

Marc TOULLEC

Wild Palms

A l'heure où les boîtes de production cinéma ne prennent plus le moindre risque, les réalisateurs novateurs de l'industrie cinématographique américaine vont chercher refuge sur les chaînes de télé. Ainsi, après Lynch et *Twin Peaks*, Oliver Stone se lance dans la production de *Wild Palms*, une série d'anticipation étonnante.



Les milices de Kreutzer font une descente au Hungry Ghost, boîte psyché et lieu de rendez-vous de la résistance. Nick Mancuso est leur première victime.

"Plus personne ne va au cinéma aujourd'hui, tout le monde reste chez soi à regarder la télé". Cette vérité, c'est un des protagonistes de ***Wild Palms*** qui l'énonce alors qu'il rencontre clandestinement le héros de la série dans une salle de cinéma complètement déserte. ***Wild Palms*** se situe dans le futur, mais ce dialogue résume bien la situation actuelle aux USA. Sauf qu'on peut facilement retourner la phrase et la transformer en : "Plus personne ne fait du cinéma aujourd'hui, tout le monde fait de la télé" ! Les meilleurs réalisateurs américains sont aujourd'hui passés du grand au petit écran. Après David Lynch, Barry Levinson, Sidney Pollack, Steven Spielberg, c'est au tour d'Oliver Stone de produire sa propre série, ***Wild Palms***.



Ce samouraï est-il une illusion ou une réalité ? Dans ***Wild Palms****, il ne faut jamais se fier aux apparences.*

Le sujet de cette mini-série de 6 heures est, en fait, ni plus ni moins qu'une lutte entre le Bien et le Mal, mais les progrès techniques de l'époque où se situe le récit, en 2007, modifient le concept en combat entre la réalité perceptible et la réalité virtuelle. Harry Wyckoff (James Belushi), avocat célèbre, accepte de devenir cadre dans une chaîne de télé revolutionnaire dirigée par le sénateur Anton Kreutzer (Robert Loggia). Kreutzer est une sorte de leader messianique politique qui se prépare à lancer une nouvelle chaîne de télé tout en "holosynth", un système de projection tri-dimensionnel en hologramme. Les images envahissent votre maison, une autre réalité prend forme sous vos yeux. Ce qu'Harry ne sait pas quand il accepte la proposition de Kreutzer, c'est que cette invention va lui permettre de dépasser les simples programmes distractifs destinés au public. Kreutzer, cet ex-auteur de romans de science-fiction et ex-philosophe à deux balles, est un allumé mystique fasciné par le pouvoir qui a créé une nouvelle religion, la Synthiotics. Une parfaite caricature de L. Ron Hubbard et de sa détestable scientologie. Soutenu par une sorte de secte dirigeante, The Fathers, Kreutzer essaie d'imposer un contrôle fasciste sur tout le pays, et sa nouvelle chaîne n'est qu'un moyen d'y parvenir. Quand Harry s'aperçoit qu'il n'est qu'un pion dans la machination maléfique qu'ourdit Kreutzer, il se joint à un groupe de résistants clandestins, The Friends, qui luttent contre Kreutzer et ses plans diaboliques...

Wild Palms, c'est Orwell, ***Le Prisonnier*** et ***Twin Peaks*** revus à la sauce Cyberpunk, le tout sauproudré de New Age. Un mélange détonnant né dans l'esprit d'un écrivain-dessinateur, Bruce Wagner, qui a créé cette BD pour le magazine *Details*. Plus qu'une véritable trame, la BD était une façon de se moquer de la population bourgeoise de Los Angeles et plus précisément d'Hollywood et de Beverly Hills, le tout sur un mode futuriste. Pas étonnant quand on sait que Wagner est l'auteur du scénario de **Scenes from the Class Struggle in Beverly Hills**, le brulôt anti-haute bourgeoisie californienne de Paul Bartel. Petit à petit, la BD de *Details* a de plus en plus d'admirateurs. Parmi les plus fervents, Oliver Stone' lui-même. Quand *ABC* commande une série télévisée au réalisateur de **Platoon**, il contacte tout de suite Wagner, lui demandant un scénario adapté de son Comics. Wagner accepte mais émet des doutes sur ce que la chaîne laissera passer à l'écran. *"C'était incroyable, les responsables d'*ABC *m'ont laissé faire exactement ce que je voulais. Ils suivaient le déroulement de l'écriture mais pas un instant ils n'ont essayé d'intervenir dans le scénario ou m'ont demandé de supprimer des trucs. Il a*

pourtant fallu que je m'adapte un peu. Nous sommes tellement habitués au format télévisuel des histoires des séries, qu'il serait idiot de vouloir tout changer d'un coup, d'essayer d'imposer son propre style au détriment de tout ce qui a déjà été fait. Mais ça, je l'avais réalisé tout seul, les gens d'ABC ne me l'ont jamais imposé". ***Wild Palms***, la série, a donc une trame, pas toujours évidente à suivre puisqu'elle mêle habilement conspiration politique (la tentative de prise de pouvoir fasciste de Kreutzer), techno cyberpunk (le "holosynth" et toutes les inventions de Chickie/Brad Dourif, chantre de la réalité virtuelle que Kreutzer détient dans sa geôle), mystique japonaise (sur laquelle la religion Synthiotics est basée), surréalisme (tout, du ton de l'image aux décors, fait appel au surréalisme), intrigue familiale et amoureuse (on ne sait qu'à la fin qui est vraiment Harry, si son fils est bien à lui, quel genre de relations il entretient avec la femme de Kreutzer...) et thriller à suspense (le combat entre les résistants et la "milice" de Kreutzer donne lieu à des séquences impressionnantes, notamment une folle évasion dans l'épisode **Rising Sons**).

● ***Wild Palms*** est divisé en quatre épisodes, deux de deux heures et deux d'une heure. Pour être sûr de son coup, Oliver Stone a fait appel à un quatuor de jeunes réalisateurs talentueux. Peter Hewitt (**Les Folles Aventures de Bill et Ted**) signe le premier épisode, **Everything Must Go**, Keith Gordon (acteur dans **Christine** et depuis réalisateur de **Statics**) s'occupe de la première partie du second, **Rising Sons**, et du troisième, **A Midnight Clear**. C'est Kathryn Bigelow (**Aux Frontières de l'Aube, Point Break**) qui prend en charge la deuxième partie du second épisode. L'épisode final, **Hello I must Be Going**, est dirigé par Phil Joanou (**Les Anges de la Nuit, Sang Chaud pour Meurtre de Sang Froid**). Oliver Stone était bien sûr toujours présent sur le plateau pour s'assurer que tout se passait pour le mieux. Au niveau du casting, Stone et Wagner, tout deux co-producteurs de la série, ont décidé de jouer le contre-emploi. James Belushi joue ainsi les héros torturés, Angie Dickinson la salope en chef qui dirige la milice de Kreutzer, Ben Savage (le gamin adorable des **Années Coup de Coeur**) le fils de Harry récupéré par Kreutzer, qui veut en faire une sorte de messie de sa Synthiotic, David Warner le gentil chef de la résistance, etc...

● Il est impossible en voyant ***Wild Palms*** de ne pas penser à ***Twin Peaks***. Non pas que les deux séries se ressemblent fondamentalement, mais elles reposent toutes les deux sur le même principe. Et ce, à tous les niveaux. *ABC* continue à produire des séries télé pour ceux qui n'aiment pas la télé, pour ceux qui préfèrent le cinéma ou tout autre forme d'art populaire. Stone, quant à lui, essaie comme l'a fait Lynch de donner un nouveau format et une nouvelle densité à l'objet télévisuel. Il aurait été facile de raconter l'histoire de ***Wild Palms*** de façon simple et linéaire. Mais à quoi bon ? Les réalisateurs américains ont aujourd'hui la chance de pouvoir laisser leur art s'exprimer pleinement sur les networks américains, d'imposer leur sujet, bref de faire ce que bon leur semble. Alors que les majors cinéma, de plus en plus frileuses, ne pensent qu'en termes d'étude de marché et de sujet sans risques. Attention, parce que si tous les risques et tentatives d'innovations débarquent directement à la télévision, comme dans ***Wild Palms***, il est fort possible que la phrase apparemment innocente prononcée dans un cinéma durant le second épisode de la série, et citée au début de cet article, devienne rapidement une sinistre réalité qui n'aura rien de virtuelle.

● *Le monde de* **Wild Palms** *:*
ici, la réalité est juste un état d'esprit !



● *Kreutzer (Robert Loggia), magnat politico-médiatique fasciné par le pouvoir, fondateur d'une secte mystique.*

● **Didier ALLOUCH**

THE FREAKS

Il aura fallu attendre cette cinquième séquelle au **Hurlements** de Joe Dante pour débusquer enfin un film intéressant. Pas trop tôt. Après le piteux **Hurlements V** et sa trame manière "Dix petits nègres" d'Agatha Christie, nous rentrons dans le registre de **Freaks** (le titre l'annonce clairement), à savoir une fête foraine ancienne façon, avec ses attractions ringardes et sa galerie des monstres, laquelle prêterait plutôt à rire si la réalisatrice, la débutante Hope Perello, ne l'enrobait d'un climat glauque, malsain, renforcé par des éclairages gothiques. Il faut dire que la présence de Bruce Payne (le vilain de **Passager 57**), dans le rôle du suave, de l'élégant Harker, le patron de petit cirque itinérant, soutient fort bien la mise en scène. Les ambiances, c'est ce qui inspire d'abord Hope Perello. Elle excelle aussi bien dans la description du "Harker's World of Wonders" que dans celle de Canton Bluff, bourgade miteuse à la **Red Rock West**, à la **Hot Spot**, soumise à une sécheresse durable et abandonnée par ses habitants. C'est justement là que débarque le mystérieux Ian Richards, victime d'une malédiction qui le transforme en loup-garou les soirs de pleine lune. Qu'importe sa triste condition, il aide le pasteur local à retaper son église avant de tomber dans les mains de Harker, désireux de l'exhiber dans sa galerie, aux côtés du pathétique homme-alligator.
Inspiré par les films de loups-garous des années 40, Hope Perello, malgré ses évidentes ambitions, doit remplir le cahier des charges. Un peu de gore, quelques effets spéciaux, une blonde menacée, des villageois organisant l'incontournable battue... Mais l'ensemble constitue une très agréable surprise, plus tentée par le côté tragique du mythe que par les facéties de rigueur dans le genre.

The Howling VI : The Freaks. USA. 1991. Réal.: Hope Perello. Int.: Brendan Hugues, Michele Matheson, Bruce Payne, Carol Lynley, Antonio Fargas... Dist.: Delta Vidéo.



Harker (Bruce Payne) : vampire à ses heures perdues.



L'homme-alligator : pathétique.



Le loup-garou : victime d'un triste sort.

KILLER CATS

L'écriture du scénario de **Killer Cats** n'a pas dû occasionner un seul mal de crâne car tout ici respire la simplicité, voire le dépouillement si on aime. Un couple, Paul et Lindsey, et leur petite fille s'installent dans une bicoque isolée, la maison de leurs rêves. Lui, un avocat, est allergique à la présence des chats et ne sera pas déçu car une vingtaine de matous habitent cave et grenier. Pourquoi les minets sont-ils si agressifs ? Productrice et scénariste, Shaun Cassidy ne l'expliquera jamais. En l'absence de monsieur, madame et sa gamine subiront donc l'assaut des félins qu'un pistolet à eau suffit à chasser. Heureusement, à l'extérieur, il tombe des cordes. Le final, fidèle aux prévisions, n'étonnera personne. Et personne ne sera de même surpris de constater qu'une des deux victimes des minets est une femme adultère en passe de divorcer. "Punie, la salope" dit la morale de cette édifiante et squelettique histoire, tandis que le couple sort plus solide, plus uni de l'épreuve.
Handicapé par un scénario volatile, le réalisateur, John McPherson, fait ce qu'il peut. Il soigne les éclairages, les cadrages, tente, en vain, de conférer un soupçon de méchanceté à une horde de chats placides, sans doute motivés par des platées de ronron placées hors-champ. Si la vision de **Killer Cats** n'est pas insupportable, son oubli est garanti direct après projection.

Strays. USA. 1991. Réal.: John McPherson. Int.: Kathleen Quinlan, Timothy Busfield, Claudia Christian... Dist.: CIC Vidéo.

H4, LA PLANETE SANS RETOUR

Une des dernières productions *Empire*. On y brasse un peu de tout dans les décors cadrés serré de la colonie minière Hafaestos 4 et d'une petite navette spatiale. D'abord, le héros, un contrebandier du nom de John Wolf, est atteint d'un virus pour avoir copulé avec un hologramme féminin irrésistible. Il souffre le calvaire de Jeff Goldblum dans **La Mouche**, et échoue sur une drôle de planète, cousine de celle de **Alien 3.** Des détenus frappés d'un code-barres y purgent de longues peines, un prêtre (Patrick McNee !) voit dans l'arrivée de Wolf l'intervention du Malin...
Lorsque l'infirmière Muriel, seulement vêtue de ses dessous, braque un lance-flammes sur le monstre dégoulinant de bave verdâtre, on songe inévitablement à Sigourney Weaver dans **Alien**... Les analogies fourmillent dans cette série B sans le sou, grapillant ça et là les composantes de son inspiration, mettant même à profit la psychose du Sida (Wolf transmet son mal par le truchement du sexe). Les effets spéciaux versant dans le sommaire (ce qui n'empêche pas les plaies baveuses complaisamment exposées pendant les parties de jambes en l'air d'être peu ragoûtantes), cette **Planète sans Retour** ne mérite pas forcément le détour. Reste à savourer le charme de la canadienne Lisa Langlois, craquante, touchante dans le rôle d'une infirmière vierge, née d'une mère prisonnière et rêvant de découvrir la Terre.



Rex Smith : prêt pour la contagion.

Transformations. USA. 1988. Réal.: Jay Kamen. Int.: Rex Smith, Lisa Langlois, Christopher Neame, Patrick McNee, Michael Hennessy... Dist.: Fox Vidéo.



Munchie himself : farceur et irritant.

ALIEN INTRUDER

Scénariste et réalisateur de **Alien Intruder**, Ricardo Jacques Gale n'a pas d'argent en caisse mais des idées, ça, il en a à revendre. Ainsi, ce qui ressemble au premier coup d'œil à un redoutable ersatz d'**Alien** part rapidement dans une direction surprenante. On commence l'aventure par la présentation de quatre détenus de droit commun. L'un est un spécialiste de l'informatique, l'un un as des explosifs... Recrutés par le capitaine Skyler (un ancien de **L'Empire Contre-Attaque**), les tôlards sont volontaires pour une mission très floue à l'autre bout de l'univers. Chemin faisant, ils se plongent dans des rêves artificiels. Untel choisit le noir et blanc gominé de **Casablanca**, l'autre les motos de **L'Equipée Sauvage**, le troisième le western classique façon **Le Train Sifflera trois Fois**... Et dans chaque programme s'insinue la même femme fatale, laquelle pirate les rêves et finit par se matérialiser pour monter



Maxwell Caulfield, équipé pour l'extermination du cafard.

les membres de l'équipage les uns contre les autres, tous y compris le Capitaine encore plus amoureux que les autres. L'alien, c'est elle, ce virus informatique aux formes sculpturales, existant seulement pour susciter haines et jalousies sanglantes. A pareil postulat, il fallait des dollars et non pas des entrepôts, des sous-sols en guise de vaisseau spatial. Il fallait un cinéaste expérimenté, des comédiens chevronnés. Faute de n'avoir pas trouvé un producteur argenté, **Alien Intruder** sombre donc dans la série Z vaguement B. Mais, pour ses idées folles, cette modeste entreprise de trois francs six sous mérite un minimum de considération.

USA. 1992. Réal.: Ricardo Jacques Gale. Int.: Maxwell Caulfield, Billy Dee Williams, Tracy Scoggins, Jeff Conaway... Dist.: TF1 Vidéo/FIP.

MUNCHIE

Entre un recyclage de **Terminator 2 (FutureKick)** et un vampire-movie branché (**Victime du Vampire**), Roger Corman s'intéresse au créneau famille. Et quoi de plus apte à séduire les petits et leurs parents qu'un monstre sympathique, un lutin farceur qui exauce les vœux de Gage, un gamin de dix ans ? Munchie, contemporain des pharaons, de l'homme des cavernes et de Bouddha, se fera, tel le génie de la Lampe d'Aladdin, un plaisir de trafiquer à la hausse les notes médiocres du gosse, de ridiculiser un fier-à-bras en culottes courtes lors d'une représentation de Roméo et Juliette, de mettre sur haut-parleur les vibrantes déclarations du proviseur à sa plantureuse secrétaire... Bouquet final : Munchie perturbe le dîner entre sa jolie maman et un bellâtre qui ressemble à Clark Gable, avant d'organiser une party aux frais de l'antipathique soupirant...
Les pizzas volent, le champagne tache un veston, le principal reçoit un plateau-repas en pleine poire et le Munchie, jamais en reste de dialogues façon Tortues Ninja, pavoise. En bref, ça ne vole pas bien haut. Mais Jim Wynorski, pilier de la série B californienne destinée aux érotomanes amateurs de kitsch, cligne de l'œil sans interruption. Le professeur excentrique ressemble au savant du **Jour où la Terre s'Arrêta** et Monique Gabrielle, Brinke Stevens, Fred Olen Ray, Angus Scrimm, ses potes, font des apparitions plus ou moins longues...

***Munchie**. USA. 1992. Réal.: Jim Wynorski. Int.: Jaime McEnnan, Loni Anderson, Andrew Stevens, Arte Johnson, Monique Gabrielle... Dist.: CIC Vidéo.*

DR. MORDRID

Il ne faut pas plus de 70 minutes au producteur-réalisateur Charles Band pour raconter cette histoire dérivée d'Abel & Caïn, à savoir la lutte de deux frères, le bon Anton Mordrid (Jeffrey Combs), gardien depuis cent ans de la terre contre les forces sataniques symbolisées par le sorcier Kabal. En s'accaparant quelques matières premières hétéroclites (diamants, uranium...) après une messe noire, cet alchimiste des ténèbres revient sur Terre tandis que les démons, captifs d'une forteresse médiévale suspendue au milieu de nulle-part, menacent de déferler sur le monde... Avec l'aide d'une conseillère scientifique au service de la police, Mordrid renvoie son alter ego diabolique au néant.
C'est net, sans trop de bavures, excepté la tunique bleue de Jeffrey Combs nécessaire à l'invocation du Tout-Puissant (deux yeux dans les étoiles !)... Mais il y a aussi de belles choses dans **Dr. Mordrid** : l'appartement à Manhattan, sorte de bibliothèque gothique constellée d'écrans télé, un corbeau du nom de Edgar Allan Poe, le combat entre deux squelettes de dinosaures animés à la Ray Harryhausen par Dave Allen, coutumier des productions Charles Band... En bref, une série B courte, un peu cheap mais très fréquentable.



Kabal (Brian Thompson), le mauvais génie.

***Doctor Mordrid**. USA. 1992. Réal.: Charles Band. Int.: Jeffrey Combs, Brian Thompson, Yvette Nipar, Jay Avocone... Dist.: CIC Vidéo.*

DOPPELGANGER, DOUBLE MALEFIQUE

C'est en quelque chose la version masculine de **JF Partagerait Appartement**. Un jeune écrivain sans le sou, Patrick Highsmith, passe une annonce afin de trouver un(e) co-locataire. Lorsque se présente la jolie Holly Gooding, il n'hésite pas un seul instant à lui accorder toute sa confiance. Tandis qu'une love-story s'amorce entre eux, Holly subit de radicaux changements de personnalité. La douce et timide jeune femme dissimule une seconde nature, son "doppelganger", sa "part des ténèbres" à elle. Soupçonnée par la police d'avoir tué sa mère, la Holly noire prend régulièrement un grand couteau de cuisine pour faire des victimes dans son entourage familial, allant même jusqu'à tuer son père cloué sur son lit d'hôpital...
Excepté le final qui tombe dans le piège du latex avec apparition de la bête qui sommeille en Drew Barrymore, **Doppelganger** est un thriller fonctionnant prioritairement sur la tension psychologique, le doute sur la culpabilité véritable de son héroïne, les fluctuations de son humeur. Avi Nesher tente sa chance du côté de chez Hitchcock, de **Pas de Printemps pour Marnie**, de **Sueurs Froides**. Toute proportion gardée, il mène avec élégance son suspense, le ponctuant même de séquences troublantes, torrides lorsque Drew Barrymore, boudinée dans une jupe moulante, se donne à fond dans une danse lascive. On aime à voir un "doppelganger" se déchaîner ainsi.

Doppelganger. USA. 1992. Réal.: Avi Nesher. Int.: Drew Barrymore, George Newbern, Dennis Christopher, Sally Kellerman, Leslie Hope, George Maharis... Dist.: Delta Vidéo.



Le Doppelganger : un monstre qui ronfle en Drew Barrymore.

interview
AVI NESHER

Réalisateur du nerveux **TimeBomb**, Avi Nesher change son fusil d'épaule. Du thriller parfumé à la dynamite, arrosé de science-fiction, ce cinéaste formé dans les commandos de l'armée israélienne embraie sur le thriller psychologique, partant sur un dédoublement de personnalité façon Dr. Jekyll & Mr. Hyde. Changement complet de registre pour un metteur en scène aussi à l'aise dans l'action musclée que dans l'épouvante cérébrale...

Vous n'appréciez pas trop que l'on enferme *Doppelganger* dans le genre "film d'horreur" ?

Je n'aime pas, en général, tourner des films aisément classifiables. Les films appartenant à un genre bien précis ne ménagent que peu ou pas de surprises. Avec **TimeBomb**, j'ai voulu échapper à cette règle. Il débute comme un thriller classique pour, soudain, devenir un film de science-fiction. Puis, vers la fin, il revient au polar. Aujourd'hui, le public est à ce point sophistiqué qu'il connaît la musique, les règles ; il sait ce qui va survenir. C'est pour cela que je ne veux pas d'effets téléphonés, que je mélange les styles, les genres. **Doppelganger** s'apparente à la fois au cinéma d'horreur, à la comédie de moeurs, à la romance et au thriller psychologique.

Thriller psychologique que vous brisez net en introduisant brusquement des effets spéciaux gore !

J'aime prendre des risques. Si je ne m'étais pas engagé dans cette voie, celle de l'excès, **Doppelganger** serait resté un thriller psychologique très, trop classique, un peu ennuyeux même. Après tout, les films psychologiques, que ce soient des thrillers ou des drames, évoquent toujours le monstre tapi en chacun de nous. J'ai simplement retenu l'option de le montrer.

Et vous le montrez sous toutes ses coutures. Il a d'ailleurs un aspect assez inhabituel ce monstre...

Il me paraissait capital de lui conférer un côté humain tout en lui donnant un look inédit. Pour l'élaborer, je ne me suis pas fait confiance un seul instant car je connais trop bien le cinéma ; mon imagination fonctionne sur des références cinématographiques et, du coup, la créature aurait ressemblé à une autre qui m'aurait impressionné. J'ai donc contacté trois artistes pour le mettre en forme, une femme sculpteur, un peintre et un dessinateur de comics. Avec eux, et les maquilleurs de KNB, j'ai travaillé pour définir exactement l'aspect de ce monstre qui se devait d'être à la fois terrifiant, beau et féminin. Nous avons commencé par isoler les côtés attrayants et repoussants du personnage incarné par Drew Barrymore et nous les avons matérialisés par des dessins ; je voulais la priver de toute sa facette positive pour laisser surgir la seule bête. Il nous fallait aussi faire la part des choses entre l'inhumanité du monstre et son humanité. C'est en quelque sorte ce que Giger et Ridley Scott ont accompli avec l'extraterrestre de **Alien**, la combinaison d'un homme et d'un insecte. Le "doppelganger" de Drew Barrymore mêle ainsi l'esthétique et l'horreur, le beau et l'horrible.

A-t-il été facile de convaincre Drew Barrymore d'incarner un personnage aussi ambivalent ?

Pour son passé tumultueux durant lequel elle a exploré le versant sombre de sa personnalité, elle était la seule à pouvoir interpréter Holly. Je l'ai rencontrée une première fois alors qu'elle n'avait pas encore lu le script. Au terme de cinq minutes de discussion, je savais qu'elle était vraiment celle que je recherchais. Et elle aussi savait qu'elle se devait d'accepter ma proposition. Nous avons donc signé le contrat sans la moindre audition, instinctivement. Un vrai coup de foudre. Directement après cette rencontre, nous avons tout deux appelé notre agent commun pour lui annoncer la nouvelle ; nous étions vraiment comme des gamins faisant part de leur décision de se marier. Pourtant, pour une comédienne, le rôle de Holly comporte des dangers, des risques. Je connais beaucoup d'actrices qui auraient refusé la séquence dansée, une sorte de masturbation déguisée. Ce fut très éprouvant pour Drew de se mettre en condition devant les caméras. Il lui a fallu beaucoup de courage pour la tourner.

Vous dites vous être inspiré d'événements de votre vie pour nourrir le scénario de *Doppelganger*. Vrai ?

Oui, dans la mesure où nous avons tous traversé des périodes durant lesquelles on fait le contraire de ce qu'on devrait faire. Ces actes vous mettent dans un tel état de nerf que vous vous sentez capable de tuer quelqu'un. Alors, la bête en vous se réveille. Ce monstre larvé dans chacun me fascine, mais il faut apprendre à vivre avec lui pour le contrôler. C'est aussi vrai que je me suis inspiré, pour définir la personnalité de Holly, d'anciennes petites amies aux caractères très changeants. Cependant, il ne faut pas assimiler cette bête au mal ; elle représente des instincts primaires, grégaires, la violence, la sexualité. Un réalisateur se doit d'avoir une expérience de la vie. J'ai toujours eu peur que ma vie soit trop confortable et que, de ce fait, je n'ai rien à raconter. C'est ainsi que je mentionnerai certainement mon expérience militaire dans l'armée israélienne dans mes prochains films, comme je l'ai déjà fait dans TimeBomb.

Holly (Drew Barrymore), captive de son propre double intérieur.



Holly, quand son double maléfique prend possession d'elle.

Assumez-vous les inévitables références à Hitchcock lorsqu'on parle de suspense, donc de *Doppelganger* ?

Durant mes études universitaires, j'ai rédigé un ouvrage sur le style visuel d'Hitchcock. Mais je pense qu'il est dangereux de toujours s'y référer. Les cinéastes se doivent de comprendre son art, de l'apprendre et de ne jamais l'imiter. Je ne peux empêcher personne de trouver dans **Doppelganger** une quelconque influence hitchcockienne, mais c'est inévitablement le cas dès que l'on réalise un thriller, un suspense. Reste que mon film réfute cette parenté car Hitchcock termine toujours par une explication tangible, logique. Il aurait conclu **Doppelganger** avant que Drew Barrymore ne se dédouble en créature monstrueuse. Contrairement à lui, je pense qu'il faut aller au-delà de toute logique.

A première vue, il n'existe pas vraiment de rapport entre le Avi Nesher délirant de *She*, une héroïc-fantasy italienne de 1984, et celui, nettement plus rigoureux, de *Doppelganger*...

She ne devait pas être un film au départ ; c'était un vidéo-clip dont le matériel filmé était si important que la production nous a demandé d'en tirer un long-métrage. J'ai tourné **She** sous la contrainte. A l'époque venait de sortir en Israël **Rage and Glory**, un film politique qui a provoqué une certaine polémique dans la mesure où il décrivait les terroristes arabes comme des êtres humains poussés à bout. A ce moment-là a débuté la guerre du Liban. Etant officier de réserve, je devais rejoindre mon affectation. Je n'y tenais pas car je trouvais ce conflit politiquement très discutable. J'avais alors deux alternatives : croupir en prison ou quitter le pays. J'ai accepté l'offre de ce producteur italien qui me proposait de tourner des vidéo-clips en Italie. Sur le plateau, nous avons tout improvisé. Ce fut une très étrange expérience.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(traduction : **Didier ALLOUCH**)

DOUCE NUIT, SANGLANTE NUIT

La série **Silent Night, Deadly Night** connaît des fortunes pour le moins diverses. Les deux premiers sont des psycho-killers classiques dans la mouvance d'**Halloween** et **Vendredi 13**, les deux derniers (sous la responsabilité de Brian Yuzna) décrochent totalement d'avec le Père Noël trucideur de teen-agers pour des contes glauques à la **Society**. Entre les deux, il y a donc **Douce Nuit, Sanglante Nuit**, troisième du nom dont Monte Hellman, une des têtes pensantes du jeune cinéma américain des années 70, formé à l'école Roger Corman, assure la mise en scène. Réalisateur de westerns intellectuels et réalistes avec Jack Nicholson (**L'Ouragan de la Vengeance** et **The Shooting**), coproducteur de **Reservoir Dogs**, Hellman réalise un film d'horreur, qui de plus est une séquelle. Cela équivaut à voir Kubrick se tourner vers la gaudriole. Evidemment, du fait de cette présence derrière la caméra, le film n'est pas vraiment en accord avec les prévisions. Hellman reprend le Père Noël siphonné, trépané, le cerveau sous une cloche de verre. Télépathiquement relié à une jeune médium aveugle, Laura dont il tua autrefois les parents, il s'évade de l'hôpital et suit cette dernière chez sa grand-mère...
Gratifié d'un script aussi bancal que banal, Monte Hellman joue donc la banalité. Bon moyen pour fustiger froidement les clichés les plus éculés du genre. C'est ainsi que la jolie aveugle se montre plutôt odieuse, que les dialogues entre le flic et le toubib vantent les mérites du téléphone dans la voiture... Le réalisateur souligne le vide sidéral du psycho-killer. "Si on appelait la police ?" dit la jeune femme à son boy-friend blond et bouclé qui lui répond "mais c'est pas idiot ça" pour s'apercevoir que le dingue a déjà coupé le fil du téléphone, Tout est du même tonneau dans ce drôle de film, dédramatisé à ce point qu'il paraît par moments mis en images par un amateur. Le regard de Monte Hellman est parfois savoureux, souvent lassant. Mais c'étaient là les intentions initiales...

Silent Night, Deadly Night III : Better Watch Out !. USA. 1989. Réal.: Monte Hellman. Int.: Samantha Scully, Bill Moseley, Richard Beymer, Robert Culp... Dist.: Victory Vidéo/ Film Office.



Kid (Deep Roy), un androïde pacifique dévoué à la Révolution.

STARSHIP

Rescapé d'Avoriaz 1987, cette coproduction australo-anglaise mêle **La Guerre des Etoiles** au "1984" d'Orwell. De cette rencontre naît un film hybride auquel Roger Christian, directeur artistique de **Alien** et de **La Guerre des Etoiles** justement, essaie de conférer un souffle épique, une dimension à la Sergio Leone, son maître à penser et à filmer. **Starship** se place ainsi en **Il Etait une Fois la Révolution** situé en 2084 sur la base minière El Jadida de la planète Odessa. Là, une rebellion prolétaire gronde pour cause de conditions de travail éprouvantes et de promesses patronales non tenues. Reste que les boss de El Jadida ne tiennent aucun compte des revendications des syndicats ; ils envoient le capitaine Jowitt et son armée de soldats-droïdes mater la révolte. Tandis que la répression prend des tournures dramatiques et menace de tourner au massacre, un jeune colon, Lorca, et son pote, le robot Kid, organisent la résistance...
De la science-fiction sociale. Faute de moyens, on est loin de **Outland** et de **Total Recall**. Roger Christian doit se restreindre à l'utilisation de chantiers australiens, de gigantesques camions de 200 tonnes, de décors pseudo-industriels dont il bénéficie gratuitement. Malgré l'ambition du cinéaste de sortir le genre des ornières de l'infantilisme par les références historiques et le réalisme, le film ne peut se hisser très haut par manque de charisme du héros, de péripéties bandantes et d'un rythme soutenu. Demeurent cependant une ambiance sonore étrange due à Tony Banks du groupe Genesis et l'inquiétant faciès impassible des soldats casseurs de grévistes.

Lorca and the Outlaws, ex-Starship, ex-2084. Australie/ Grande-Bretagne. 1986. Réal.: Roger Christian. Int.: John Tarrant, Deep Roy, Donogh Rees, Hugh Keays-Byrne... Dist.: Delta Vidéo.



Keanu Reeves : chanteur rock façon D'Artagnan.

LES FOLLES AVENTURES DE BILL ET TED

Alors que **Bill and Ted's Excellent Adventure** (un triomphe aux Etats-Unis) reste inédit dans l'hexagone, voici sa séquelle qui sort. A la rigueur, mieux vaut ne pas connaître le prétendu "modèle", l'Everest de l'humour lourdingue, non-sensique, hérité des pères "spirituels" que sont les Little Rascals, les Trois Stooges et autres Deux Nigauds. **Les Folles Aventures de Bill et Ted** surpasse aisément l'œuvre originale. Non pas que les plaisanteries et les gags soient d'inspiration divine, non pas que Keanu Reeves et Alex Winter modèrent leur cabotinage : ils gigotent toujours autant, prêtent le flanc aux calembours les moins avouables, sautillent...
Si **Les Folles Aventures de Bill et Ted** tient la route, c'est surtout par la profusion d'idées folles que génère un script rédigé par Christian Matheson (fils de Richard) et Ed Solomon (**Super Mario Bros**). A peine le générique est-il tombé que fulmine déjà le méchant Dénomoulos, furieux d'avoir été vaincu une fois et désireux de prendre sa revanche. Pour se faire, il donne ordre à deux androïdes, sosies de Bill & Ted, de se débarrasser des originaux folâtrant avec leurs petites amies. Les robots, passablement branques eux-aussi, déboulent donc en 1992 dans une cabine téléphonique à remonter le temps. Ils tuent leurs cibles en les jetant d'une falaise... La suite délire un maximum. Refroidis, Bill et Ted n'ont rien perdu de leur santé. Ils faussent compagnie à la Grande Faucheuse dont ils saisissent les parties, visitent leur enfer intérieur symbolisé par un lapin de Pâques en quête de ses œufs, un militaire hystérique et une grand-mère trop affectueuse. Ils croisent également Dieu, un Belzébuth digne de **Fantasia**, terrassent la Mort à divers jeux dont la bataille navale. Déçue, la Mort finira d'ailleurs son périple comme contrebassiste dans leur formation rock...
L'anglais Pete Hewitt se tire d'affaire avec les honneurs. Si son univers évoque irrésistiblement le Tim Burton de **Beetlejuice**, lui revendique Frank Capra et **La Vie est Belle**, Michael Powell et **Une Affaire de Vie et de Mort**, l'expressionnisme allemand et ses décors biscornus à la **Caligari**. Sa vision surréaliste et bouffonne de l'enfer et du paradis vont effectivement dans ce sens. C'est plus que l'on était en droit d'attendre de cette pantalonnade fantastique, colorée, aux effets spéciaux performants.

Bill & Ted's Bogus Journey. USA. 1991. Réal.: Pete Hewitt. Int.: Keanu Reeves, Alex Winter, William Sadler, Joss Ackland, Pam Grier... Dist.: Gaumont/ Columbia/ Tri-Star Home Vidéo.

La Mort (William Sadler) fait son shopping.



Une cruelle union entre la mécanique et le corps humain.

MAD JAKE

Tucker Johnston devrait dédicacer son **Mad Jake** à Tobe Hooper tant la parenté avec **Massacre à la Tronçonneuse** et **Le Crocodile de la Mort** (pour l'élevage d'alligators) saute aux yeux. Il y aurait également un rien de **Morts Suspectes** et de **Nuits de Cauchemar** dans ce *"conte gothique du Sud des Etats-Unis"*. Au niveau littéraire, on pense au "Crash" de Jim G. Ballard que David Cronenberg doit adapter depuis des années. Question graphique, Giger et sa biomécanique ne sont pas trop loin... En effet, **Mad Jake** se fait le chantre du mariage entre l'automobile et le corps humain, épousailles chirurgicales peu délicatement effectuées par le vieux Jake, et ses deux fils, Roy et Hiram, de dangereux débiles profonds. Dans son garage, ce mécano bricole, avec de vieilles carcasses de bagnoles et les cobayes que sont passants égarés et accidentés de la route, toute une gamme d'œuvres insolites : Hell's Belle, la conjonction d'une femme et d'une Harley Davidson, Preggo, une femme enceinte dépourvue de tête, Spiderman, un crucifié lardé de câbles, un singulier Elvis Presley... Perfectionniste, Jake veille à maintenir les chefs-d'œuvre de son musée en vie.
Si la petite famille de Jake, sur le modèle de **Massacre à la Tronçonneuse**, donne dans la folie furieuse et la déjante, la mise en scène de Tucker Johnston ne suit pas. Elle escamote trop souvent les effets spéciaux de Tony Gardner par peur de l'excès et de la bestialité inhérente au sujet.. Très sage en fin de compte, ce portrait d'une famille de bouseux américains dégénérés...

Mad Jake, ex-Blood Salvage. USA. 1989. Réal.: Tucker Johnston. Int.: Ray Walston, John Saxon, Danny Nelson, Lori Birdsong, Evander Holyfield... Dist.: Fox Vidéo.

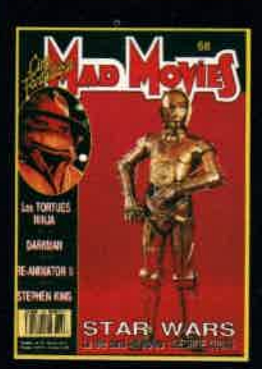
BABYLON 5

Le producteur Michael J. Straczynski a mis le paquet dans le pilote de cette saga de science-fiction destinée à battre la descendance du bon vieux ***Star Strek*** dans sa propre galaxie. C'est ainsi que tous les éléments majeurs de la série imaginée par Gene Roddenberry se donnent rendez-vous ici. Faute d'USS Enterprise, il y a Babylon 5, cyclopéenne station spatiale accueillant toutes les espèces intelligentes de l'univers. A l'image de ***Star Trek***, l'équipage est composée d'humains de races différentes ; navigatrice japonaise, docteur noir... Leurs supérieurs hiérarchiques : Michael Garibaldi, l'officier de sécurité, et Jeffrey Sinclair, "commander" en titre... Ce sont eux qui mènent l'enquête sur l'attentat contre l'ambassadeur Kosh, délégué d'un Empire dont les rapports avec la Terre sont pour le moins épineux. Sa mort signifirait une guerre à l'échelle stellaire. Avec l'aide d'une femme d'affaires télépathe, Lyta Alexander (Patricia Tallman), Garibaldi suspecte la responsabilité de son propre supérieur... Il ignore encore les propriétés du morphing, technique dont on use et abuse depuis **Terminator 2** ! **Babylon 5** est à ***Star Trek*** (nouvelle génération) ce que ***Cosmos 1999*** était au vieux ***Star Trek*** (version kitsch avec Kirk et Spock). Des effets spéciaux sophistiqués à base d'images de synthèse, des extraterrestres aux maquillages à faire pâlir un nouvel épisode de **La Guerre des Etoiles**, des décors gigantesques, une philosophie pacifiste... Tout cela ne manque pas dans **Babylon 5**, cependant prisonnier d'un carcan rigide, de plateaux à exploite[r] au maximum pour être renta[bi]lisés, de dialogues abondants, personnages obligatoires... lourd cahier des charges d[u] pilote. Mais l'ensemble, s[...] augure une série haut de ga[mme].

USA. 1992. Réal.: Richard Co[...]ton. Int.: Michael O'Hare, T[...]lyn Tomita, Jerry Doyle, And[...] Katsulas, Patricia Tallman... Di[st.:] Warner Home Vidéo.

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS









MAD MOVIES

26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele.
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins. Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
38 Rick Baker, Retour vers le Futur, Fright Night.
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma.
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV. Avoriaz 1987.
46 King Kong (tous les films), Superman, entretien maquilleur.
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
48 Evil Dead II, Les Maîtres de l'Univers, Creepshow II.
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B. U.S., Fulci...
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49.
51 Star Trek IV, Robocop, Avoriaz 1988.
52 Running Man, Hellraiser II, les films de J. Carpenter.
53 Near Dark, Maniac Cop, Festival du Rex, Dossier "zombies".
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste.
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, Cyborg.
57 The Blob, Fright Night II. Avoriaz 1989.
58 Entretien Cronenberg, Chucky, Dossier Carpenter.
59 Batman, Hellraiser II, Freddy (série TV), Cyborg.
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Abyss, les héros du Fantastique.
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les Super-héros (Hulk, Spiderman...).
62 Spécial effets spéciaux : Star Wars, Star Trek, Willow,etc...
63 Avoriaz 1990, Simetierre, Bride of Re-Animator.
64 Freddy, Basket Case II, Cabal, Dossier Frankenstein.
65 Total Recall, Les Tortues Ninja, Akira.
66 Gremlins II, Highlander II, Maniac Cop 2.
67 Robocop II, Dick Tracy (SPFX), Hardware.
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas.
69 Avoriaz 91, Cabal, Highlander II, L'Exorciste, La Suite.
70 Predator II, Massacre à la Tronçonneuse III.
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Darkside...
72 Les Feebles, Robocop 3, Freddy 6, Rocketeer.
73 Numéro spécial Terminator 2.
74 Evil Dead 3, Rocketeer, T2 : James Cameron, Freddy VI, Hook.
75 Avoriaz 92, La Famille Addams, Freddy 6,
76 Le Festin Nu, Hook, Star Trek VI.
77 Alien 3, Universal soldier, Batman le Retour.
78 Batman le Retour, Alien 3 (effets spéciaux), La Nuit déchirée
79 Dossier "Vampires", Dracula de Coppola, Innocent Blood, etc.
80 Numéro spécial "Stephen King", entretretien Roger Corman.
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 93.
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Dario Argento, Joe Dante.

IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Michael Winner.
3 The Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 Effets Spéciaux, John Badham, John Carpenter.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Day of the Dead.
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2.
11 Kubrick, Les Incorruptibles (De Palma), Superman IV.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Avoriaz 1988, Lucio Fulci, Le "hard Gore", J. Chan.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Harrison Ford, Wes Craven.
15 Double Détente, les "Emmanuelle", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo III, Cyborg, Munchausen.
17 L'Ours, Freddy IV, Roger Rabbit, Rambo III, Traci Lords.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 Avoriaz 89, dossier Polar, Schwarzenegger.
20 Indiana Jones, Simetierre, entr. J. Carpenter, Punisher.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", Punisher.
24. Ciné-muscles: Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall, Entretien : R. Corman.
26 Dossier "Super Nanas", Maniac Cop II, Eff. Spéciaux.
27 Gremlins II, Jean-Claude Van Damme, Jackie Chan.
28 Robocop II, Dick Tracy, Gremlins II.
29 Total Recall (SPFX), Rocky V, Van Damme.
30 Avoriaz 91, Rocky V, Cabal, Les Tortues Ninja, Hong Kong.
31 Coups pour Coups, Highlander II, le retour du Western.
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2. Muscles.
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme...
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois.
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan.
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3.
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Black is Beautiful (4ème partie).
38 L'Arme Fatale 3, entretien Stallone, Batman 2. Arts Martiaux.
39 Universal Soldier, L'Arme fatale 3, Jeux de Guerre.
40 Les trois "Alien", Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable.
41 Van Damme, programme 93, Dossier "flics", Jeux de Guerre.
42 Dracula, J.C. Van Damme, Steven Seagal, action...
43 Cavale sans Issue, S. Seagal, Body, Bad Lieutenant.





ZE CRAIGNOS MONSTERS

(par Jean-Pierre Putters)

216 pages sur les monstres les plus incroyables du cinéma. 800 photos, 1500 films. Tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. Offre exceptionnelle pour l'année 93 : 200 F. →

Je commande ZE CRAIGNOS MONSTERS en cochant la case (réglement joint) ☐

BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (*Mad* 1 à 25 + 28 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

MAD MOVIES

26 27 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38
39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50
51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62
63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74
75 76 77 78 79 80 81 82 ☐ ☐ ☐ ☐

IMPACT

1 2 3 4 5 6 7 8 9 11 12 13 14
15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27
28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43

NOM__________ **PRENOM**__________

ADRESSE____________________

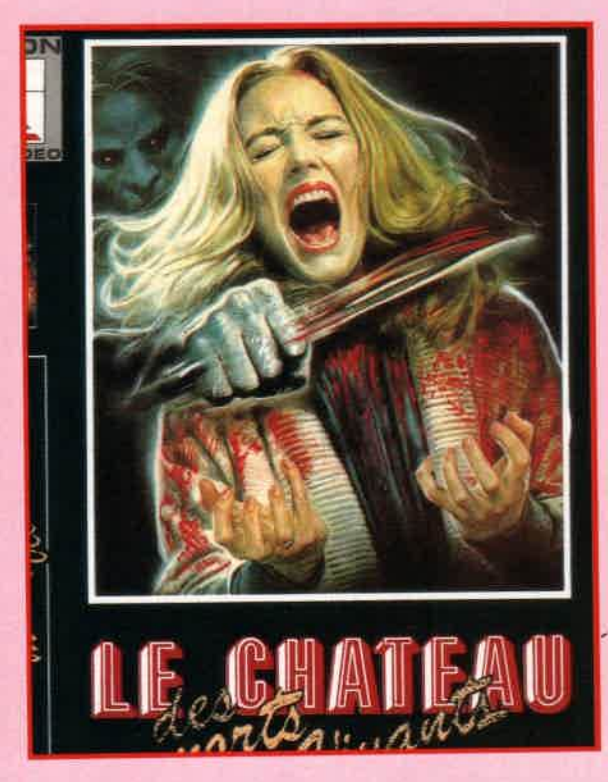
____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, réglement joint.

TONTON MAD VS. THE FLYING JAQUETTE

LE CHATEAU DES MORTS-VIVANTS



LE MONSTRE DU CHATEAU. Il Castello dalle Porte di Fuoco. Italie. 1970. De José Luis Merino. Avec Charles Quiney, Erna Schurer, Agostina Belli, Enzo Fisichella, Ezio Sancrotti. Dist.: Initial Distribution Vidéo.

Reprenant sans vergogne l'illustration célébrissime de **L'Au-Delà**, de Lucio Fulci, ce **Château des Morts-Vivants** abuse doublement le client de passage, car les morts-vivants promis dans le titre n'y figurent pas un instant. Mais que nous reste-t-il alors ? Ben, il reste le château, comme quoi ça aurait pu être pire...
Il faut remonter à 1970 pour trouver trace de cette bande italienne échouée dans les caves des *Films Jacques Leitienne*, testée alors sur plusieurs villes de province, puis sortie quelques années plus tard à Paris, sous le titre évocateur du **Monstre du Château**.
Le film désoriente, car à l'heure où s'aiguisaient les premières armes du giallo, Merino tente un exercice périlleux, qu'on pourrait taxer de néo-gothisme, renouant avec la tradition du cinéma italien des années soixante, lui-même redevable des grands succès du fantastique britannique de la fin des années cinquante.
Dès lors, l'auteur feuillette à tout va le cahier des charges inhérent au genre avec château ancestral, villageois apeurés, notables pontifiants, malédiction familiale, grimoire maudit, laboratoire privé, passage secret, gouvernante inquiétante, faux coupable et surtout victimes en cascade.
Il ne reste plus qu'à entretenir un suspense supposé haletant, à grands coups de zooms décidés et de longs échanges de regards entre les personnages, à croire que Leone tournait **Il Etait une Fois dans l'Ouest** sur le plateau voisin.
En fait, le scénario tient dans un dé à coudre. Une jeune chimiste est engagée par un châtelain afin de poursuivre les recherches de son savant de frère sur la régénération du tissu humain, trouvant une application immédiate sur le corps même du frangin, décédé dans l'incendie de son laboratoire.
Parallèlement, on accuse le châtelain de violenter et tuer les jeunes filles du village avoisinant. Alors que les autorités enquêtent mollement, la jeune fille se verra confrontée à l'horrible réalité du secret du château (prévisible, si l'on veut bien faire un effort).
On sort assez vite de l'histoire tant les personnages ne sont qu'esquissés et les situations conventionnelles. Seul un érotisme prudent, et très spécifique du début des années soixante-dix, motivera l'intérêt du touriste aventureux.

AFTER HOLOCAUSTE



LES MONSTRES DU CONTINENT PERDU. Monsters from the Unknown Planet. Japon. 1975. De Jun Fukuda. Avec Tadao Nakamura, Katshuhiko Sasaki, Tomeko Ai, Kazumari Mori. Dist.: Casa, Colombus.

Sous ce titre farfelu se dissimule la suite du mémorable **Godzilla Contre Mecanik Monster** de Inoshiro Honda. Une façon originale de renouer avec le thème archaïque du double négatif, ici représenté par un gigantesque Godzilla de métal, perfidement conçu par des envahisseurs bricolos.
Jun Fukuda reprend les rênes et compose sur le même registre. Un sous-marin recherche les restes du robot-Godzilla déglingué dans le premier volet, mais se fait détruire à son tour par un monstre à plumet du plus ravissant effet. Loin de là, l'état-major nippon se repasse trois fois la bande pour se convaincre qu'il s'agit bien d'un dinosaure. Et plus précisément d'un titanosaure (!).
On s'aperçoit bien vite que le mastodonte est téléguidé par des extraterrestres aux yeux bridés. D'après de récentes fouilles en cours - et je ne tolérerai aucune contrepèterie - les Aliens ont les yeux bridés, au Japon, parce qu'ils utilisent des acteurs japonais (comme quoi, y'a pas de mystère...). Et en plus, ils ont de l'humour : *"Ah, croyez-moi, voyager dans un avion terrien, c'est plus dur que mille voyages inter-sidéraux"*! prétend le fourbe envahisseur fraîchement débarqué. Son but est simple : détruire Tokyo et le reconstruire aux goûts de ses congénères, car un grand trou noir s'est abattu sur leur planète et sur le scénario par la même occasion.
Peu importe, car l'intérêt de ce genre de récit réside toujours dans les combats titanesques que se livrent les monstres en présence, et non pas dans les subtilités d'une trame finalement assez standard - méchants contre gentils - et répétée d'un film à l'autre.
Face aux coups de queue frénétiques du dinosaure iroquois et aux missiles de son homologue d'acier, le vrai Godzilla, rappelé d'urgence, remportera la bataille avant de renvoyer les envahisseurs à leur point de départ.
C'est naïf à souhait, incohérent par endroits (il suffit de voir le représentant d'une race suréquipée en armement punir ses propres troupes ayant failli à l'aide d'un simple fouet !), mais toujours d'une candeur rafraîchissante, même si réservé, bien entendu, aux stricts amateurs du genre.



LES GRIFFES DU DEMON

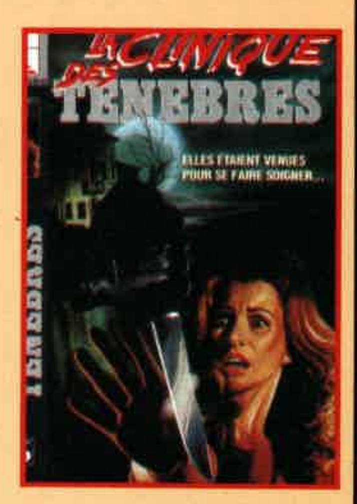


LA NUIT DES MILLE CHATS. La Noche de los Mil Gatos. Mexique. 1980. de René Cardona Jr. Avec Hugo Stiglitz, Anjanette Comer, Crista Linder, Gerardo Cepeda, Zulma Faiad. Dist.: Casa, Initial Distribution Vidéo, etc.

Ces trois titres de **Cats, Les Griffes du Démon** ou **Les Chats Tuent la Nuit** ne font rien qu'à cacher **La Noche de los Mil Gatos** du rarement inspiré René Cardona Jr. Fils de René Cardona, un vétéran du cinéma fantastique mexicain, il se tourne généralement vers des sujets plus contemporains dont il aime à souligner les aspects morbides ou crapuleux (**Guyana, la Secte de l'Enfer, Tintorera, la Vallée Sauvage**, etc.). On lui doit aussi ce curieux **O.K. Cleopatra**, sans doute une réponse tardive au farceux **O.K. Neron** de Mario Soldati.
Dans une ambiance résolument glauque, Cardona Jr. brosse avec **La Nuit des Mille Chats** le portrait d'un maniaque friqué, propriétaire d'un ancien cloître, qui survole la région à bord de son hélicoptère pour y repérer des jeunes femmes à séduire. Il attire alors ses proies dans sa demeure, puis après une étreinte passionnée, les étrangle. Collectionneur invétéré, il conserve leur tête en bocal, utilise leur corps pour nourrir une légion de chats séquestrés en cage, puis fait brûler le reliquat inutilisable par son valet fidèle et passablement inquiétant.
L'opération se renouvelle un certain nombre de fois, jusqu'à ce que les chats se libèrent et dévorent leur maître.
Nulle surprise, reconnaissons-le, dans ce récit conventionnel, mais le traitement vaut cependant pour son étalage de perversions traitées à l'humour noir.
Ainsi, Drago, le valet boîteux, obèse et chafouin, seconde son maître avec une ferveur méritoire et, fétichiste en diable, aime à conserver un vêtement de celle qu'il carbonise dans la chaudière. Et, le jour où, par accident, un médecin sert de victime, il garde à tout hasard son stéthoscope, ce qui paraît beaucoup l'amuser. Des plaisirs simples, en fait !
Le malheureux servira pourtant de repas aux félins quand il commettra l'erreur irréparable de battre enfin son maître aux échecs.
Car ce dernier accuse une psychose tenace dont la richesse explore à peu près toutes les facettes de la perversion. Voyeurisme, repérage de la victime qu'il aime à effrayer après l'avoir séduite, poursuite de celle-ci lorsqu'elle tente de lui échapper - la scène ressert trois fois, dont une au ralenti - assassinat jouissif, collectionnite dégueu, penchants necrophiles, puis enfin sublime assouvissement, quand il peut plonger avec délectation ses mains dans l'horrible hachis humain et le jeter en pâture à ses milles chats emprisonnés.
René Cardona Jr. nous la joue volontiers façon **Chasses du Comte Zaroff** - Hugo Stiglitz n'est pas si loin physiquement du Leslie Banks de 1932 - et semble vouloir entraîner son spectateur dans un second degré incertain tout en le régalant de petits détails bien sordides. Une ambivalence difficilement gérée qui laissera l'observateur assez dubitatif.
D'autant qu'on se perd en conjectures sur les motivations du personnage, sur l'origine de sa passion pour les chats, sur la signification de leur nombre et sur bien d'autres détails laissés au hasard de l'appréciation, lesquels ne font qu'intensifier la gratuité de l'entreprise.

LA CLINIQUE DES TENEBRES

LES INSATISFAITES POUPEES EROTIQUES. La Bestia Uccide a Sangue Freddo. Italie. 1971. De Fernando Di Leo. Avec John Karlsen, Margaret Lee, Rosalba Neri, John Ely. Dist.: VIP, Horizon Home Vidéo.



Le fait de disposer de deux titres d'exploitation en salles, **Les Insatisfaites Poupées Erotiques** et **Les Insatisfaites Poupées Erotiques du Dr. Hichcock**, n'empêcha nullement les éditeurs de nous en trouver trois autres pour la sortie vidéo : **Les Poupées Sanglantes du Dr. X, La Clinique des Ténèbres** et **Les Poupées du Professeur Hichcock**.
Fernando Di Leo tente ici un authentique exercice de style. Visiblement très marqué par l'école du giallo, il restitue le devoir d'un élève dont les universités passeraient obligatoirement par Bava et Argento. On retrouve notamment dans son film une certaine gratuité de l'effet, une systématisation des procédés et une volonté de briser la facture classique de l'image qui pourraient bien en impressionner plus d'un, s'ils n'avaient vu auparavant **Six Femmes pour l'Assassin** ou bien **L'Oiseau au Plumage de Cristal**.
Sa bonne volonté ne manque d'ailleurs pas et la diversification des armes utilisées (hache, vierge de Nuremberg, arbalète, faux, cordelette, couteau, masse d'arme), le choix du décor - un ancien château reconverti en clinique chic - l'éventail assez large des troubles mentaux des pensionnaires, paranoïaques, suicidaires, nymphomanes, agoraphobes, meurtrières, etc... et surtout la palette des assassins potentiels, montrent bien que Di Leo cherche d'abord à nous en mettre plein la vue.
Mais, comme beaucoup d'imitateurs, il veut trop en faire et tombe dans la répétition et l'afféterie : plans subjectifs à outrance, emploi de filtres colorés, renversement brutal de l'image, à croire que l'opérateur était complètement fait en permanence sur le plateau, insertion brutale de fantasmes des pensionnaires, ou bien de flashes-back incessants, manie chronique du grand angle, et surtout utilisation abusive de saynètes érotiques d'une lascivité torride, mais par trop systématique pour une bonne cohérence du scénario.
De scénario, d'ailleurs, point, ou si peu... Un tueur masqué décime le personnel et la clientèle d'une clinique psychiatrique, ceci afin de brouiller les pistes, car une seule proie l'intéresse. Qui est le coupable ? Pas le beau Kinski, en tout cas, pourtant visiblement désigné, qui effectue là une excellente composition malgré l'inutilité flagrante de son personnage. Un exploit digne des plus grands et des seuls vrais génies.



Klaus Kinski et Margaret Lee.

Trouvant sans doute le nombre des victimes un peu mesquin, Di Leo conclut par un final incroyablement sanglant et aussi gratuit que le reste du métrage. Mais nous n'en sommes plus à une invraisemblance près.
Etait-il ainsi bien raisonnable de laisser une salle d'armes médiévale à la discrétion de malades mentaux ?
Néanmoins, cette gratuité, ce mode de narration artificiel et répétitif, cette distorsion avouée de la technique amène à une dimension baroque d'un surréalisme précieux pour certains, et dont le grotesque même, au sens où l'entendait Edgar Poe, fonctionne encore chez les plus réceptifs.

Jean-Pierre PUTTERS

ZE CRAIGNOS MONSTERS

LE RETOUR

Par Jean-Pierre PUTTERS

Réclamés, que dis-je, plébiscités par les lecteurs lors de notre récent questionnaire, revoici enfin nos braves créatures pour quelques nouveaux chapitres.
Au-delà de la simple succession de titres et de faciès jubilatoires, cette rubrique explore aussi l'histoire du cinéma fantastique à travers 90 ans de monstres farfelus. D'autant que l'apport de la couleur nous permettra de pousser plus avant à la découverte de productions plus récentes.
Ce retour attendu coïncide avec la sortie d'une collection vidéo "Craignos Monsters" - vieux projet ! - qui sera très prochainement lâchée sur le marché. Dix films à sortir cet été, sous l'égide de *Panda Films* et de *Mad Movies*, bientôt suivis, nous l'espérons, de bien d'autres titres, suivant l'accueil de la collection. A très bientôt donc sur vos petits écrans.



LES SEPT CITES D'ATLANTIS

Warlords of Atlantis. 1978. Grande-Bretagne. De Kevin Connor. Avec Doug Mac Clure, Peter Gilmore, Cyd Charisse, Daniel Massey, Michael Gothard.

A la recherche de cette bon dieu d'Atlantide - rappelez-vous, nous-mêmes l'avions perdue puis retrouvée plusieurs fois au cours de précédents chapitres - des savants se mêlent de venir la dénicher dans le fameux triangle des bermudas. A la plage, donc !
Mais une plage hostile où survit toute une faune préhistorique plus ou moins dirigée par les survivants d'Atlantis, dont on apprend avec stupeur qu'ils viennent d'une lointaine planète et se prennent pour les maîtres du monde. Leur principale occupation consiste d'ailleurs à capturer des marins et à leur greffer des ouies, ce qui les transforme en mutants amphibies. *Vous n'allez pas faire ça ?* gémissent les malheureux... *Ouies, ouies* répondent leurs tortionnaires. Affreux !
Un petit film d'aventures néanmoins bien troussé, à la mesure des précédents **Sixième Continent** et **Centre Terre Septième Continent** du même Kevin Connor, et dont on espère que les diverses connotations nazifiantes ne sont qu'un prétexte scénaristique.

SCREAM DREAM



1989. U.S.A. De Donald Farmer. Avec Melissa Moore, Nikki Riggins, Carol Carr, Jesse Raye.

Fils spirituel de Fred Olen Ray, Donald Farmer aime le gore et les titres ronflants (**Cannibal Hookers, Demon Queen, Vampire Cop, Cannibal Campount**). Venu du fanzinat US (*Splatter Times*), il ne s'embarrasse pas de scénar hyper travaillé et préfère s'inspirer d'**Horror Rock** avec cette histoire d'une chanteuse de hard rock revenant d'entre les morts pour estourbir ceux qui n'appréciaient pas son talent. Et elle a du boulot, la malheureuse. Imaginez Dorothée faisant la même chose, quel génocide ! Comment, elle n'est pas encore morte... vous êtes bien sûrs ?

LA REVANCHE DE KING KONG

(sorti également sous le titre King Kong s'est Echappé)

King Kong No Gyakushu - King Kong Escapes. 1967. Japon. De Inoshiro Honda. Avec Akira Takarada, Rhodes Reason, Linda Miller, Eisei Amamoto.

Une mystérieuse organisation, représentée par une certaine Madame X (parfois appelée Piranhas !), désire s'approvisionner en une substance inconnue, également dénommée X, qui pourrait lui fournir la puissance nécessaire à s'emparer de l'univers. Madame X s'en ouvre au Dr. Who (si je vous ennuie, j'arrête, hein !) qui pense que pour extraire cette matière, il suffirait de construire un robot d'acier ressemblant trait pour trait au fameux King Kong. Personne n'y avait pensé avant lui tellement ça paraissait con. Mais lui, oui, vu que c'est un savant fou ; ça aide évidemment...
Hélas, la substance X atténue les pouvoirs du robot d'acier et le Dr. Who en arrive tout naturellement à s'intéresser au véritable King Kong, qu'une expédition américaine vient tout juste de retrouver dans son île. Comme quoi, ça tombe assez bien.
A peine remis de son combat contre Godzilla cinq ans plus tôt, notre King Kong japonais reprend quelques mimiques à son modèle américain de 1933, fait guili guili sur une jeune fille de l'expédition, et s'en va tout naturellement occire les méchants jusqu'à l'attendu combat final contre son homologue d'acier, dont la bonne figure forcerait plutôt la sympathie.





LE JARDIN DES MORTS

Tomb of the Undead. 1973. U.S.A. De John Hayes. Avec John Denis, Duncan McCloud, Eric Stern, Lee Frost, Marland Procktor.

Alors eux, ils ont vraiment des têtes de morts, y'a pas à dire. John Hayes fut visiblement frappé (trop fort et sur la tête, sans doute) par le succès de **La Nuit des Morts-Vivants** et cela se sent. Son film montre une poignée de prisonniers abattus lors d'une tentative d'évasion. Enterrés sur les lieux, ils se transforment en zombies sous l'effet d'une drogue répandue sur leur tombe, et expérimentée par un savant se prenant pour le Dr. Jekyll. Le climax de ce film ultra-court (59 minutes) intervient lorsque les morts-vivants, munis de pelles et de râteaux, se révoltent contre leurs gardiens comme s'il s'agissait de partir ratifier les accords du GATT. Le maquilleur n'a pas pleuré les effets de crayons gras et on y trouve bien, comme prévu, un jardin et des morts. Bref, un film qui tient ses promesses !



LA MAISON QUI TUE

The House that Dripped Blood. 1970. U.S.A. De Peter Duffel. Avec Peter Cushing, Christopher Lee, Ingrid Pitt, Tom Adams.

Y'a pas que la maison qui tue dans cette histoire, y'a aussi le look du vampire. Ici, un comédien spécialisé dans les films d'horreur qui, suite à l'acquisition d'une cape ayant appartenu à un véritable vampire, en subit progressivement l'influence.
En fait, la maison en question possède le redoutable pouvoir de matérialiser la phobie de ses occupants, et elle le montre à travers quatre sketches qui ne relèveront pas de sitôt les cours de l'immobilier !

CURSE OF THE FACELESS MAN

1958. U.S.A. De Edward L. Cahn. Avec Richard Anderson, Adele Mara, Elaine Edwards, Bob Bryant (le monstre).

Voici enfin le seul monstre qui lève les bras moins vite que son ombre... Quel con !
Douloureusement conçue par un co-scénariste de *Twilight Zone* et de *Star Trek*, Jérome Bixby, l'histoire délire gentiment. Un gladiateur pétrifié lors de l'éruption du Vésuve, à Pompéi, ressuscite de nos jours et se croit toujours à son époque. Il faut dire qu'il n'a plus d'yeux et se dirige à la façon des chauve-souris. Du coup, il tente de persuader le monde de l'imminence d'une éruption volcanique. Hélas, à part Haroun Tazieff, ça n'intéresse personne !



LE METEORE DE LA NUIT

It Came from Outer Space. 1953. U.S.A. De Jack Arnold. Avec Richard Carlson, Barbara Rush, Charles Drake, Kathleen Hugues, Russel Johnson.



Au chapitre toujours délicat de l'intégration ethnique, notre cyclope aurait des trucs à dire. Quelle idée, aussi de s'appeler Xénomorph, c'est vraiment tenter le Front National.
Et pourtant ces êtres venus d'ailleurs se contentent de réparer leur vaisseau accidentellement échoué sur Terre.
Jack Arnold pose ici un regard critique sur la communauté terrienne incapable d'accepter une forme de vie différente (les Xénomorphs se transforment en vapeur, glissent le long des fils électriques, contrôlent les esprits et adoptent à loisir la forme humaine). Résultat, nos visiteurs s'empressent de repartir en nous laissant face à nos problèmes de tolérance. C'est vache !

EBIRAH, HORROR OF THE DEEP

Godzilla Vs. the Sea Monster. Vidéo : Ebirah Contre Godzilla. 1966. Japon. De Jun Fukuda. Avec Akira Takarada, Kumi Mizuno, Jun Tazaki.

Et une langouste pour le huit, ça marche !
S'agit-il d'une langouste, d'abord ? La présence de pinces ferait plutôt croire à un homard. Encore que *l'Ecran Fantastique*, dans son dossier "Godzilla" optait carrément pour une écrevisse (en pleine mer, vous êtes sûrs, les gars ?). Quoi qu'il en soit, ce monstre aquatique défend les abords d'une île où une organisation secrète complote encore la conquête de la Terre. Mais qu'est-ce qu'ils ont tous ? Pendant ce temps, les indigènes chantent afin de réveiller Mothra, un papillon géant (une mite prétendent certains - sauf *l'Ecran*, qui révise...) et gardien de la paix. C'est finalement Godzilla qui va s'y coller lors d'une bagarre mémorable avec le gracile crustacé. Vite Godzilla, et le méchant s'en va !



MAD'GAZINE

par Didier ALLOUCH

SANG D'ENCRE

LE CIEL EST MORT
John W. Campbell
Robert Laffont

La sortie de ce recueil de nouvelles nous donne l'occasion de parler de la très sérieuse et très appréciable collection "Ailleurs et Demain" de *Laffont* dont tous les amateurs de SF s'accordent à reconnaître la qualité des choix. Le nom de John W. Campbell ne doit pas vous dire grand chose. Il est pourtant l'auteur d'une nouvelle à l'origine de deux des films de science- fiction les plus importants, **La Chose d'un Autre Monde** et son remake **The Thing**. Cette nouvelle, qui date de 1938, est enfin publiée en français dans son intégralité dans ce recueil. L'intérêt de ce récit va au-delà de la simple curiosité tant la qualité d'écriture et de suspense est grande.

LAST ACTION HERO THE OFFICIAL MOVIE BOOK
Steve Newman & Ed Marsh
Newmarket Press

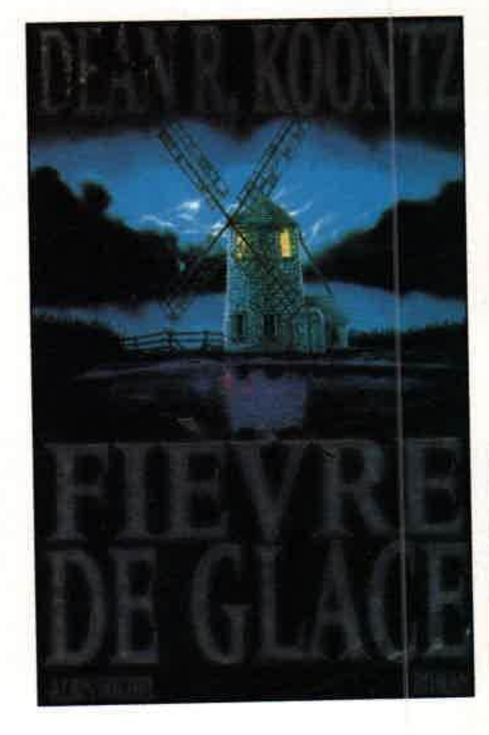
Pour un des blockbusters les plus attendus de l'été, on aurait pu espérer un livre officiel moins classique et plus classe que cet album photos sans relief ou le noir et blanc prend souvent le pas sur la couleur. Le texte tient plus du dépliant publicitaire que du vrai "making of". Même l'interview de McTiernan sombre dans la platitude ambiante. Ce ne sont pas les quelques dessins de production publiés qui sauvent ce livre du manque d'intérêt total.

THE MAKING OF JURASSIC PARK
Don Shay & Judy Duncan
Ballantine Books

Si vous n'en pouvez plus d'attendre le 21 octobre, jour de sortie de **Jurassic Park** en France, précipitez-vous dans la librairie anglaise la plus proche de chez vous et achetez cet incroyable "making of", un des meilleurs qui ait été fait, presque de la qualité du "Book of the Film" de **Terminator 2**. Plus d'une centaine de photos couleurs parfaitement reproduites, des tas de dessins de production, des photos de la construction des dinosaures, un texte passionnant qui éclaire tous les aspects de la production du film-phénomène de l'année, et, cerise sur le gâteau, la publication du storyboard des scènes les plus spectaculaires du film. Bref, le parfait outil pour patienter avant de voir le méga-succès de Spielberg.

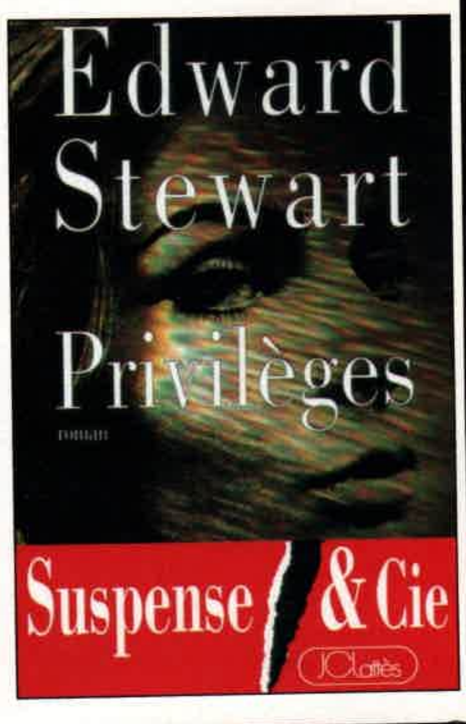
Collection **SUSPENSE & CIE**
Jean-Claude Lattes

Beaucoup de très bonnes choses dans la collection "Suspense et Cie" que lance *Lattès*. On y trouve, entre autres, trois Stephen King et pas des moindres puisqu'il s'agit du magnifique "L'Accident" (**Dead Zone**), de l'envoûtant "Shining" et du formidable "Le Fléau" ; mais aussi la novelisation très bien faite des **Experts** ou encore "Privilèges", un passionnant thriller high-tech écrit par Edward Stewart. Bref, la collection parfaite pour vous faire dresser les cheveux sur la tête.



FIEVRE DE GLACE
Dean R. Koontz
Albin Michel

Certains nous reprochent de ne jamais parler de Dean Koontz dans *Mad'gaz*. La sortie de "Fièvre de glace" nous permet de leur faire plaisir. Dans ce livre, on retrouve tous les thèmes de prédilection de l'auteur : la prédestination, l'héroïsme, le doute... Le problème, c'est qu'on y retrouve aussi toutes ses faiblesses : essoufflement du récit après 200 pages, inéluctable happy-end, explication ultra-tarabiscotée et déroulement prévisible. Cela dit, Koontz n'a pas son pareil pour tenir le lecteur en haleine lors des passages d'action, voir l'accident d'avion de "Fièvre de glace", histoire dont le héros peut prévoir et éviter les catastrophes. Le livre se lit rapidement et sans ennui. Le parfait livre d'été. N'en demandons pas plus.



LE PETIT LIVRE DE EMIR KUSTURICA
Jean-Marc Bouineau
SpartOrange

Après Kubrick et Terry Gilliam, Jean-Marc Bouineau consacre son dernier Petit Livre à Emir Kusturica. Aussi bien illustré que les deux précédents, ce livre se distingue du Kubrick et du Gilliam par la participation constante du réalisateur bosniaque à l'écriture. En plus de ses habituels textes et analyses, Bouineau publie un long et très beau texte autobiographique écrit par Kusturica lui-même et un entretien de plus de trente pages avec le réalisateur du **Temps des Gitans**. Indispensables pour tous ceux qui ont adoré **Arizona Dream**.

TELE



Alex Taylor récidive. Après nous avoir offert la diffusion en V.O. du ***Monty Python Flying Circus*** puis de plusieurs épisodes de ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir***, le voilà qui égaye de nouveau notre été télévisuel en programmant chaque jour un épisode de ***Batman***, dans sa version originale bien sûr, tous les matins à 10 h dans le cadre de *Continentales*. On avait déjà pu revoir tous les épisodes sur *Canal +* puis dans les émissions jeunesse du samedi soir de *France 3*, mais jamais dans leur version d'origine. Un petit peu d'histoire : la série a démarré le 12 janvier 66 pour s'arrêter le 14 mars 68 sur *ABC*. Au début, les fans purs et durs du héros masqué ont reproché l'humour très premier degré, très cartoon de la série, mais devant le triomphe que le grand public a fait à ce ***Batman***, ils en ont fait un véritable objet de culte. Quand vous reverrez les épisodes complètement barjos de cette série d'allumés produite par le très atteint William Dozier, vous comprendrez pourquoi.

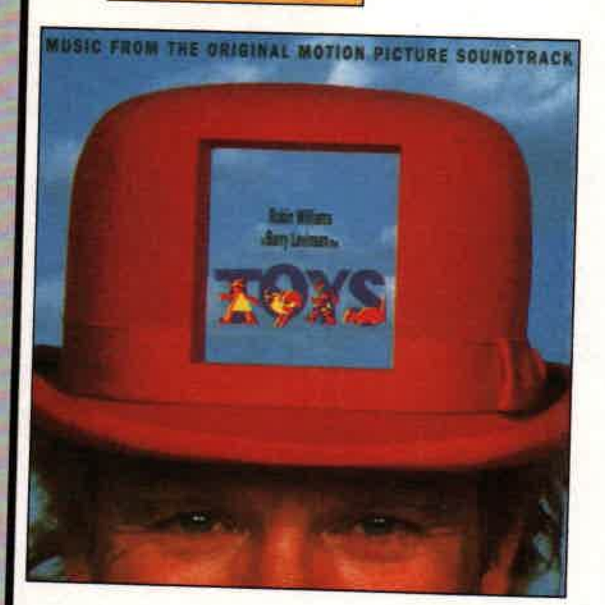
JEUX VIDEO



En attendant la sortie en Nes, SuperNintendo et Gameboy, de l'adaptation que l'on annonce révolutionnaire de **Jurassic Park** (on vous en reparle dans le prochain *Mad'gaz*), pas beaucoup de jeux cinéma à se mettre sous la dent, si ce n'est **L'Arme Fatale** chez *Ocean* pour SuperNintendo. Pas beaucoup d'imagination dans ce shoot'em up ultra-classique au graphisme très banal. Vous êtes Riggs et vous devez tuer les méchants. Voilà. Toujours chez *Ocean*, mais beaucoup plus passionnant, le second jeu inspiré par La Famille Addams, **Pugsley Scavenger Hunt**. Cette fois-ci, ce n'est pas du film mais du dessin animé qu'est tiré le jeu. Le principe est à peu près identique à celui du premier jeu. Vous n'êtes plus Gomez, le père, mais Pugsley, le gamin immonde qui n'arrête pas de bouffer des sandwiches et qui tue ses ennemis en leur pétant dessus. Il faut visiter toutes les pièces de la maison pour retrouver les six objets cachés par Wednesday. Un jeu loufoque encore plus délire que le premier et largement aussi beau. Autre jeu directement issu d'une série de dessins animés, **Buster Busts Loose**, chez *Konami* pour SuperNintendo, qui a pour héros Buster Bunny, le personnage principal des **Tiny Toon**, série que l'on peut voir régulièrement sur *Canal +*. Un jeu classique que l'on remarque surtout grâce à ses magnifiques graphismes. Ces dernières semaines ont vu l'arrivée en force sur nos consoles des jeux en 3-D. *Sega* a sorti **Flashback**, un jeu de rôle au scénario particulièrement évolué. Conrad B. Hart agent du gouvernement en 2142 découvre et utilise une machine à remonter le temps. En s'en servant, il se rend compte qu'il n'est pas vraiment celui qu'on veut lui faire croire qu'il est. Un jeu ambitieux dont le seul défaut est la faible maniabilité. A grand renfort de publicité, *Nintendo* a sorti le premier jeu de simulation en 3-D. **Starwing** met en vedette l'équipe de Star Fox, un lapin, une grenouille, une poule et un renard, en sauveurs du futur à bord de leurs engins spaciaux. Des images inédites et une jouabilité exemplaire (enfin quand on a bien tout saisi, ce qui n'est pas évident de prime abord) mais on ne vous en voudra pas de préférer des jeux de simulation plus classiques.



DISQUES



TOYS
Hans Zimmer
WEA

Après ce disque, le doute n'est plus permis. Hans Zimmer fait tout simplement parti du top 5 des compositeurs du moment. Et si on en juge par son dernier-né, **Toys**, sa cote n'a pas fini de grimper. **Toys** est une composition à l'image de toute son œuvre : surprenante, riche et audacieuse. Surprenante parce que pas un instant Zimmer ne tombe dans la mièvrerie. C'est une gageure qu'avait déjà relevée Levinson dans la réalisation du film et que maintient Zimmer en résistant tout au long des morceaux à la tentation de la facile niaiserie que comporte un tel sujet. Riche parce que Zimmer n'hésite pas à puiser son inspiration dans tous les sons et toutes les formes de musique qui l'entourent. Là ou Zimmer fait preuve d'audace, c'est qu'il ne range pas les genres par compartiments. Il les mélange, les imbrique les uns dans les autres, les intègre tous à sa composition. La démonstration la plus flagrante de ce mixage est la musique de la bataille des jouets vers la fin du film, qui est une variation sur "Welcome to the pleasuredome" des Frankie Goes To Hollywood. **Toys** confirme une nouvelle fois, si besoin en était, l'immense talent d'Hans Zimmer.

MORRICONE 93 - MOVIE SOUNDS
Ennio Morricone
Epic

En ayant sans doute marre que la plupart des réorchestreurs et des spécialistes de compilations de musique d'ambiance le pillent, Ennio Morricone s'est chargé lui-même de réorchestrer ses thèmes les plus connus (**Chi Mai, Mon Nom est Personne, Mission**, etc...). Mais une réorchestration, aussi bien faite soit-elle, reste une réorchestration. Et Morricone ne fait pas mieux que les autres. Il ne retrouve jamais le cachet des enregistrement originaux. De plus, il abuse largement de son instrument-fétiche, la flûte de Pan. On ne vous en voudra donc pas trop de ressortir vos vieux disques plutôt que de vous précipiter dans l'achat de cet album.



LAST ACTION HERO
Michael Kamen
Columbia

Le disque de **Last Action Hero** ressemble plus à une compilation de ce qui se fait de mieux en matière de hard rock qu'à une véritable musique de film. De Def Leppard à Aerosmith, en passant par Megadeth et AC/DC, qui se taille la part du lion avec la chanson tube du film "Big gun", tous les cadors du rock dur sont sur cet album. Le succès de "You could be mine" des Guns n' Roses sur la BO de **Terminator 2** n'est sans doute pas étranger à cette invasion hardeuse sur la BO du nouveau Schwarzie. Michael Kamen rentre parfaitement dans le jeu. Sa musique est dans le ton. On y retrouve des rifs de guitares saignants, un rythme effréné et une batterie déchaînée, le tout sur fond de musique symphonique. Un mélange détonnant !

GROUNDHOG DAY (UN JOUR DE FOUS)
George Fenton
Epic

Après avoir pompé sans vergogne Bernard Herrmann pour la BO du thriller de Phil Joanou, **Sang Chaud pour Meurtre de Sang Froid**, George Fenton dont on aime bien son **Fisher King**, revient à la comédie avec ce **Groundhog Day**. Il veut faire dans le léger, l'hommage jazzy, les mélodies enlevées. Il y arrive... parfois. Mais la plupart du temps, tout cela reste bien lourdaud et sa musique sombre dans le prévisible et le téléphoné. Une BO qui reste malgré tout sympa, surtout du fait de deux des chansons qui la complètent, le "I got you babe" de Sonny and Cher et le standard de Nat King Cole, "Almost like being in love". Deux gâteries qui arrivent à point pour relever la platitude de ce CD.

BUFFY THE VAMPIRE SLAYER
Carter Burwell
Columbia

Il ne reste que très peu de chances à **Buffy the Vampire Slayer**, une teenage-comedy vampirique, d'être un jour à l'affiche de nos cinémas, au vu des médiocres résultats du film au box-office américain. Cela n'empêche pas *Columbia* de sortir le disque du film chez *Sony Music*. On se réjouissait à l'avance de pouvoir écouter la composition du talentueux Carter Burwell, musicien attitré des frères Coen. Hélas, pas un seul de ses morceaux n'est présent sur la BO. N'y subsistent que les chansons du film : deux rap foireux, quatre titres hard, une reprise ("I fought the law") et deux rocks mollassons. Les quotas sont respectés dans ce disque d'une médiocrité affolante. Petite curiosité, une des chansons, "We close our eyes" interprétée par Susanna Hoofs (ex-Bangles), a été écrite par Danny Elfman. Faut bien payer ses impôts !



Georges Boz, Toulouse

Je vous ai lu pendant près de la moitié de ma vie et *Mad Movies* a longtemps été un réel plaisir bimestriel. Vous étiez assez novateurs, cyniques et corrosifs... Et c'était bien avant Les Nuls !
Il est vrai que l'actualité fantastique ne vous facilite pas les choses et que la quasi-totalité de la production cinématographique s'aseptise, se doit d'être rentable afin de survivre. En serait-il de même pour votre magazine, faites-vous toujours votre métier par passion ou pour payer vos impôts ?
Je reconnais que la lecture de *Mad* ne me procure pas la moindre déception, mais aucune impression non plus, bonne ou mauvaise, ne prend le pas sur l'autre. Votre revue me semble aujourd'hui bien terne, sans âme. Pourquoi continuer à vous lire, me direz-vous ? Par habitude, tout simplement.
Vous êtes bien parfois assez marrants, mais je pense que vous devriez vous renouveler un peu. Casser du catholique, même si c'est justifiable, est plutôt facile. C'est tellement banal que ça en devient presque démagogique. Pour TF1 et la télévision moderne, je ne dis pas, mais votre magazine n'est pas censé s'adresser aux catholiques ni au public de Pradel. Alors, cessez de prêcher des convertis !
Et votre Courrier des Lecteurs ! Quitte à publier des lettres "agressives", autant que ce soit une lettre d'insultes gratuite et stupide, où l'on puisse percevoir, à la limite, un certain deuxième degré, plutôt que ces missives grotesques qui me font réellement penser au courrier de *Télé 7 Jours (oh, tu es dur, là !).*
Heureusement qu'il n'y a pas de débats après les projections dans les salles; quand on voit le nombre de "justiciers", défenseurs de la qualité universelle, s'insultant courageusement dans vos colonnes, on peut penser que ça se terminerait par des lynchages. J'espère pour vous que vous ne publiez ces clowns que pour vous foutre d'eux...
Je ne parlerai pas de tolérance (*non ! n'en parlons pas...*), mais je terminerai en vous avouant que j'ai des potes qui apprécient Lynch (*attention, tu vas te faire lyncher...*), ou même Besson, et que je ne les ai jamais frappés. Et, en plus, je me fous complètement qu'un Grand Prix aille à tel film plutôt qu'à tel autre...
Il ne me reste plus qu'à vous saluer et attendre le prochain numéro.

Pour reprendre dans l'ordre tes divers griefs, je dirai qu'attentifs à la bonne gestion du magazine, nous tentons la difficile adéquation entre nos goûts respectifs et les dures réalités de la conjoncture actuelle.
Quant à prêcher des convertis, sans doute, mais pas seulement. Nous baignons dans un environnement crétinisant, qui ramène la médiocrité et le faux semblant à des valeurs normatives. Et je crois que cet environnement là pourrait bien assoupir des adolescents qui ne possèdent pas encore ta lucidité (ni ton âge, toi qui en as le double). Il importe de leur montrer que la bêtise reste la bêtise, qu'ils ne sont pas les seuls à souffrir de la médiocrité ambiante, que le discours en place ne constitue pas forcément une vérité première, qu'on peut s'en défendre même s'il nous agresse au quotidien, et qu'il existe une autre voie, plus salutaire, celle de la contestation systématique.
Ceci pour te répondre sur l'opportunité de la démarche, mais au fond, et pour ce qui me concerne, il s'agit plus ici de marrade que de pédagogie appliquée. J.P.P.

Emmanuel Martin, Paris

Une lettre super courte pour un super magazine de la part d'un super fan (je laisse de la place aux autres, moi !).
Alors que je venais de me rétamer à l'oral de science-phys du bac (*un super rétamage, sûrement...*), je tombe sur le *Mad* 83 et sur la presque super lettre de Olivier Sauret. Quelle joie de rencontrer quelqu'un qui, comme moi, ose défendre ce chef-d'œuvre de David Fincher qu'est **Alien 3**.
Une remarque tout de même, le sectarisme me fait vomir (*ah non, va faire ça ailleurs...*) et j'adore tout autant **Terminator** et **Rambo** qu'**Alien 3**. Je m'étonne d'ailleurs qu'Olivier puisse apprécier ce film car il y est surtout question d'hommes et d'une femme, qui mettent leurs différences au placard afin d'être plus forts.
Si vous avez un petit boulot pour moi à *Mad Movies*, pendant les vacances d'été, je suis votre homme (est-ce que je vous ai dit que je vous trouvais super ? OK, j'arrête !).

Oui, écoute, si tu pouvais nous finir les Mad 85 et Impact 46 *pendant les vacances, ça nous permettrait de pouvoir enfin partir nous bronzer comme tout le monde. Et si tu as un gros problème, surtout tu ne nous appelles pas, hein ! J.P.P.*

Florence Allier, Lagny

Fidèle lectrice depuis deux ans, je m'étonnais que vous puissiez remplir tant de pages avec si peu d'actualité sur nos écrans. Mais le dernier numéro me redonne espoir avec tous ces films à sortir. **Robocop**, Schwarzenegger, **Phantasm**, **Carnosaur**, quel programme pour cet été !
J'ai vu disparaître bien des revues de cinéma, ces derniers temps, mais apparemment vous tenez bon et vous progressez toujours. Chez vous c'est "la crise, connaît pas", et je tiens à vous féliciter pour ce prix de *Mad Movies* inchangé depuis dix ans. Bientôt, certains de vos lecteurs auront l'âge de ce prix de 20F, qui dit mieux ?
J'espère que vous allez reprendre la rubrique *Forum* et nous redonner nos chers "Craignos". Amitiés.

Gwen Enour, Paris

Bonne initiative que ce changement dans la rubrique *"Tonton Mad Versus the Flying Jaquette"*. Très bonne idée, ça : on reprend le concept précédant, mais en l'approfondissant. Et résultat, les critiques n'en deviennent que plus intéressantes. Pour le coup, on aurait bien envie de les visionner ces K7 vidéos aux jaquettes "flottantes". En revanche, je ne comprends pas l'utilité de lancer un questionnaire si c'est pour ne pas en tenir compte. Et là, je parle de la rubrique jeux vidéo. Enfin, puisqu'on vous dit, nous les Max, qu'on n'en veut pas.
Bien respectueusement.

Florent, Puteaux

Je vous écris pour réagir au dessin de Herman Conte, de Grenoble. A première vue, le dessin est bien fait, même si le gag est un peu éculé (mais soyons indulgents...). On rit, puis on y regarde de plus près. Ainsi, derrière nos quatre bonshommes hauts en couleur, on trouve une série de journaux aux couvertures tendancieuses.
Un peu d'humour noir avec le suicide du petit Grégory, un peu d'humour vulgaire - grenoblois ? - avec un homme pratiquant la zoophilie dans *J'Aime les Bêtes*, et surtout un humour étrange et non dénué d'arrière-pensée : ce cher Herman semble fantasmer sur les militaires (deux revues leur sont consacrées). Puis on passe au Prince Charles (nu) et sur des magazines gays, *God Mac* et *Gai-Pied*. Et là, triste erreur, il faut bien remarquer que *Gai-Pied Hebdo* n'existe plus et que Keanu Reeves (**Dracula**) ne fait pas la couverture de *Gai-Pied* mais celle de *Rebel*, un nouveau magazine gay non porno.
Voilà pour ces précisions. Alors, Herman, sache que ces tentatives d'humour sont déplacées, ce qui est dommage, vu la qualité de tes dessins. L'humour ne doit pas être vulgaire ou sous-entendant. Comme la presse d'ailleurs. Heureusement, *M.M.* est là (*c'est vrai que, question bon goût, nous ne craignons personne...*).
Bonne continuation et bon courage.

Je me demande quand même si je ne préfère pas l'humour sous-entendant d'Herman à l'humour mal entendant de certains professsionnels du rire. Tant il est vrai que la vulgarité se dissimule aussi bien derrière les noeuds pap' des conformistes que chez les satiristes les plus féroces. J.P.P.

Roland Claudon, Pont-Saint-Vincent

Dans l'article sur **Necronomicon**, lors du dernier numéro, je lis que Lovecraft est l'inventeur de la mythologie présente dans ses œuvres. Certaines personnes sont de cet avis, mais d'autres, dont je fais partie, considèrent que **Lovecraft** a découvert ce qui se cache derrière ce que nous percevons, nous, comme la réalité.
De même, le Necronomicon, pierre centrale du "Mythe de Cthulhu", est très controversé. Invention pour les uns, réalité pour les autres... Son nom signifie "Le Livre des Noms Eteints". Il fut écrit aux alentours de 730, à Damas, par un poète dément de Sanaa, au Yémen, qui se nommait Abdul Al-Hazred. L'ouvrage original était intitué *Al-Azif*, ce qui désigne le bruit des insectes nocturnes, et qui est associé, par les orientaux, à l'âme des morts. Le livre fut traduit en grec, en latin et en anglais. Son contenu permet de pactiser avec les Grands Anciens (horribles divinités cherchant à écraser l'humanité) et d'obtenir la puissance, mais le lire expose à de très grands dangers (*d'endormissements subits, je présume...*). Nombreux sont ceux qui s'y sont risqués. La mort ou la démence les attendaient alors.
Pour la petite histoire, Abdul Al-Hazred fut, paraît-il, dévoré vivant par des monstres invisibles, en plein jour, sur une place de marché, devant des centaines de témoins.
Le mythe comprend nombre de créatures. les principaux acteurs en sont le Grand Cthulhu, maître des profondeurs intérieures; Hastur le Destructeur, celui qui marche sur le vent, et qu'on ne doit pas nommer (*ne viens-tu pas de le faire, malheureux ?*); Nyarlathotep, le chaos rampant; Azatoth, le chaos primitif siégeant au centre de l'infini et Yog-Sothoth, corégent d'Azatoth, "tout en un et un en tout".
Voilà, sans trop rentrer dans le détail, quelques indications qui, je l'espère, intéresseront aussi bien l'équipe rédactionnelle de *Mad* que ses lecteurs.
Si ma lettre suscite des réactions, que ce soit de personnes partageant mon avis, ou non, je serais heureux de développer mes idées, soit dans cette même rubrique, soit en particulier.
Salut à toute l'équipe et à Tonton Mad. A bientôt.



Dessin, envoi de Samuel Maurin (y rigole pas, Samuel... Que ceux qui ne sont pas contents lèvent le doigt).

Gérard Duvert, Paris

Mad Movies, ça c'est une revue ! Des articles percutants, un humour au vitriol, une impartialité terrifiante et je dirai même une objectivité quelque peu subjective (ou l'inverse... enfin, je me comprends...).
Je me régale littéralement lors de la lecture des 60 premières pages avant de m'attarder sur une rubrique dont le nom de "Courrier des Lecteurs" n'est pas justifié, et qui devrait plutôt se rebaptiser "Cercle des Intellos Disparus" ou bien "Manichéens Etats d'Ame du Lectorat".
Y'en a marre de ces gugusses de lecteurs qui nous la jouent intellos en composant des pseudo-analyses qui se veulent pertinentes sur des films comme **Dracula**, **Twin Peaks** ou **Simetierre 2**. Elles ne sont en fait qu'un magma de vocabulaire pompeux et de métaphores éculées qui engendre plus la franche rigolade que la profonde réflexion.
Calmez-vous les gars, on n'est pas dans *Les Cahiers du Cinéma* ou dans *Première*. *Mad Movies* se veut une revue marginale abordant le cinéma d'un point de vue différent. Alors, les lettres du style de celle pondue par Olivier Sauret dans le numéro 83 à propos d'**Alien 3**, j'en peux plus. Je cite l'auteur : "Cette ambiance claustrophobique et glauque : reflet des tourments de l'enfer, représentés ici par cet Alien, métaphore d'un inexorable chaos universel"; et merci à J.P.P. de répondre en NDLR : "arrête, on meurt".
Certes, la phrase est belle, bien tournée, mais digne d'un bon devoir de philosophie plus que d'une apparition dans les colonnes de *M.M.*
Les analyses de films, on les trouve dans la revue et elles sont excellentes, alors, pour les états d'âme de ces messieurs, il faudrait songer à ré-inventer la rubrique *Forum*, version lecteurs.
C'est vrai, quoi, il ne se passe pas un courrier sans que Paul n'engueule Jacques (*quand ce n'est pas Gérald qui casse Olivier, tu oublies !*), que Fred ne crache sur Jocelyn, sans parler de Ghislaine qui n'est jamais d'accord avec personne, à croire qu'elle le fait exprès.
Tout cela aboutit à des débats en différés, intello-prises de tête, où chacun passe son temps à gueuler, tout ça pour dire que **Dracula**, c'est super et que **Simetierre 2** c'est nul.
En ce qui me concerne, je pense que **Dracula** est un déchet pelliculaire, alors que **Simetierre 2** fait figure de chef-d'œuvre, mais, comme je sais que tout le monde s'en fout, je ne vous ferai pas l'affront d'analyser les fondements (*t'as raison, on est à table, hé !*) de mon jugement, puisque de toute manière le résultat sera le même. Alors, faites un effort et merci d'avance.
P.S. Je tiens à signaler que le mot métaphore n'est pas à employer à toutes les sauces : "l'Alien, représentation du chaos universel", à l'image de la colombe représentant la paix, cela s'appelle une allégorie. Comme quoi on peut être intello et aimer aussi *Mad Movies*.



Philippe Murcia, Lezignan

Je vous fais parvenir de toute urgence la première photographie du rejeton adultérin de J.P.P. et de Marge Simpson (*ça ne serait pas plutôt celui de Sabatier et d'un oeuf dur, non ?*).
N'ayant pas eu la possibilité de capturer l'individu, je vous prie de bien vouloir diffuser son signalement dans le Courrier des Lecteurs afin de mettre en garde notre belle jeunesse contre les dangers du coïtus cartoonicus, par ailleurs fort méconnu (*sauf de moi, apparemment !*).
En souhaitant que vous preniez ceci avec l'esprit de sérieux qui est le fer de lance de votre revue, amitiés.
Philippe Murcia, 28 rue de Verdun, 11200 Lezignan-Cordière.
PS.: Djamel, que deviens-tu ? j'ai perdu ton adresse.

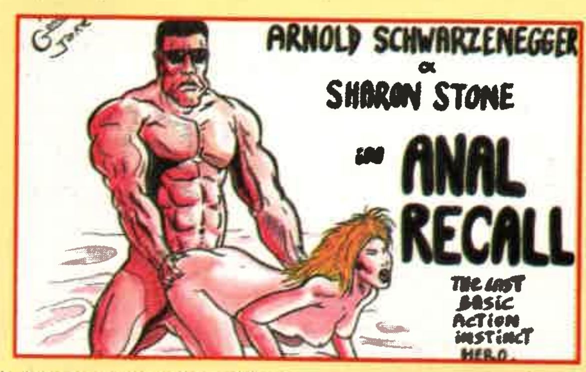
Philippe Luthi, Annemasse

Voici la réponse du footballeur au QI de 5 aux journalistes de *M.M.*, plutôt qu'à Vincent Arnac (voir précédent courrier) dont la réaction cinglante est compréhensible vu qu'il n'a pu lire que des extraits judicieusement choisis par la revue de mon message corrosif. Je lui pardonne.
Mais vous en connaissez l'intégralité et il a dû passablement vous bousculer pour que votre vengeance soit si exemplaire entre les mains de ce cher Vincent dont je ne salirai pas le nom toutes les trois lignes comme il l'a fait si habilement. Preuve que j'ai dû frôler la vérité, celle qui blesse. Preuve aussi que **Dracula** a suscité en moi une vive émotion, et que j'ai eu du mal à accepter que vous le descendiez dès le sommaire. La lutte est inégale, j'abdique devant votre tyrannie. Sans rancune...

Rassure-toi, aucun propos ne nous blesse et tu peux voir que nous répondons le plus franchement possible à toutes les questions. Il est également vrai que nous sélectionnons parfois certains passages des lettres que vous nous envoyez, en raison de leur longueur ou bien en fonction de certaines redites par rapport au reste du courrier. Mais penser que nous pouvons utiliser un lecteur afin de régler nos propres comptes est faire bien peu de cas de la liberté d'expression qui règne ici, et surtout de notre courage personnel.
Ceci dit, console-toi, tu n'es pas seul : nous avons aussi nos fans de foot à Mad Movies. *Très précisément 40 % de l'effectif, si tu veux savoir. Même si j'avoue très honnêtement ne pas en faire partie. J.P.P.*

Laurent Gonel, Meulan

C'est une chance inestimable que celle de pouvoir lire *Mad Movies* tous les deux mois : une revue sur le ciné-fantastique avec des critiques honnêtes et un humour féroce (et réciproquement). Et encore bravo pour les immuables 20 balles.
Vous n'êtes, bien sûr, pas responsables de l'actualité ciné parfois navrante (trop d'épouvante, pas assez de fiction, d'imaginaire), alors, à quand de nouveaux dossiers à thème, genre les films de space-opéra, ou d'héroïc-Fantasy ?
Au sujet du cinoche français, vous déclarez le négliger parce que le fantastique n'y est qu'un prétexte ("un moyen et non une fin") à la comédie, exemple : **Les Visiteurs**. Mais cette réponse n'est pas satisfaisante.
Notez la différence que vous faites entre **Santa Sangre** de Jodorowski (une colonne) et **Trauma** d'Argento (quatre pages), ou entre des trucs surréalistes comme **Edward aux Mains d'Argent**, **Brazil** et les films de psychokillers ricains à la **Vendredi 13**, **Halloween**, etc.
En quoi **Santa Sangre**, qui est tout aussi "fantastique", ne mérite-t-il pas davantage votre attention ?
Pour changer de registre, voici un dessin que je trouve fendard (*c'est vrai que c'est très fendu, ton truc...*). Ah, ces ricains, avec leurs suites et leurs remakes, ils ne savent plus quoi inventer. Voici donc ce que je leur propose pour rameuter le public : le blockbuster suprême, en quelque sorte. J'ai longtemps hésité pour le titre, je pensais aussi à **Total Rectal** ! Je serais tellement fier de le voir dans *Mad Movies* que le peu d'humilité et de modestie qui me reste serait à jamais anéanti...



Euh, dis donc, t'aurais pas l'humour un peu sous-entendant, toi ? Si jamais Florent tombe là-dessus, ton compte est bon, mon pote !



Dessin : envoi de Christophe Lapierre

Sophie Lagnel, Paris

On nous le martèle à longueur de journée et personne n'y échappera : c'est la crise. Pas la crise de rire, la vraie crise, celle qui noue les tripes. C'est généralement en plein cœur de ces temps difficiles que le cinéma en général, et le fantastique en particulier, fabrique l'opium du peuple : le mythe. Substitut bénéfique à des rêves plus forcément beaux, le mythe n'est plus aujourd'hui qu'une affaire commerciale, qu'un coup médiatique. Que sont les héros devenus ? Pourquoi Robocop ne tire-t-il plus dans le tas ? Pourquoi Super Mario Bros n'est pas resté dans sa console de jeu vidéo ? Pourquoi Schwarzenegger prétend-il être "the last action hero" ? Pire, et si Arnold avait raison ? Et si Mc Gyver avait vraiment remplacé James Bond, Jacques Pradel Sherlock Holmes, et les Musclés les Trois Stooges ? Où sont les nouveaux mythes entre **Dracula** (où Coppola fait du néo-recyclage industriel) et **Body Snatchers** (où Ferrara donne dans le rétro-sublime) ? On le cherche dans *Mad Movies*, et ailleurs, mais en vain.

Tinquiète, la spécificité du mythe réside dans sa faculté de régénération perpétuelle. Patiente et garde le contact. J.P.P.

Virgile Iscan, Paris

Je n'écris pas cette lettre pour vous féliciter de votre excellent dernier numéro (après une bonne demi-douzaine à jeter au feu), mais pour vous demander un petit service (*tu joues avec notre honnêteté intellectuelle, là !*).
Il a été créé il y a un an le *Twin Peaks Club International*. Nous sommes une vingtaine de membres et nous pensons que vous pourriez nous faire un peu de publicité gratuite. L'adhésion au club se fait grâce à un questionnaire éliminatoire de cinq questions, coûte 260F et donne droit à un T.Shirt ainsi qu'à une carte de membre. Le Club organisera notamment des Murder Parties, festivals, etc. Twin Peaks Club International, 8, rue René Albert 78700 Conflans Ste Honorine. Merci d'avance.

MEDIA PARADE

◆ Lu dans le *Première* du mois de mai cette information péremptoire à propos du **Body Snatchers** d'Abel Ferrara : "*Il s'agit de la quatrième version du roman de Jack Finney*". Et nous de compter illico sur nos doigts, bien contents d'en posséder assez sur une seule main. Alors, bon, voyons, la version de Don Siegel, celle de Philip Kaufman, ça fait déjà deux. D'après l'article, celle de Ferrara serait la quatrième. Parfait, mais et la troisième, alors ? Ah voilà, je cite dans le texte : "*vint ensuite* (le passé a beau être simple, il dégage...) ***L'Invasion Vient de Mars****, où Tobe Hooper mettait l'accent sur la violence avec délices*" (et quelle perfection dans cet imparfait !).
C'est doublement comique, car les scénaristes de **L'Invasion Vient de Mars** ont si bien ignoré le roman de Finney et **Body Snatchers** qu'ils n'ont eu qu'à réadapter le scénario original du **Invasion from Mars** de William Cameron Menzies (1953), film dont l'auteur ignore apparemment l'existence.
Pas grave, en fait, car nous savions déjà que *Première* n'aimait pas le Fantastique. Enfin, sauf quand il fait plus de 500.000 entrées, bien sûr. Hé, faut pas que déconner !



◆ *Télérama* non plus n'aime pas le Fantastique (et le Fantastique le lui rend bien...), mais est-ce une raison pour ne pas respecter ceux qui l'apprécient ?
Ainsi, publier une photo du **Frankenstein** de 1931 pour annoncer la diffusion de **La Fiancée de Frankenstein** (1935) relève d'un furieux manque de rigueur pour un magazine qui se pose volontiers en donneur de leçons.
- Ben oui, mais l'acteur c'est toujours Boris Karloff et alors, si tu veux, Tonton Mad, on s'est gourré !
Bon d'accord. Ecoute bien, *Télérama*. Karloff personnifia trois fois la créature de Frankenstein au cours des années trente, et voici le moyen rationnel d'en différencier les versions. Dans le **Frankenstein** de 31, le front du monstre se couvre d'une frange de cheveux (voir photo) qui disparaîtra plus tard dans **La Fiancée de Frankenstein**. Et pour **Le Fils de Frankenstein**, c'est encore plus facile. Non il n'est pas plus petit, mais il porte constamment un vêtement en peau de mouton. C'est assez simple, et même un rédacteur de *Télérama* ferait la différence. Non, ne me remerciez pas, je suis payé pour ça.
Voilà, le cours est terminé, rangez tous vos cahiers. Hé, ho ! Claude-Marie : défense de sortir avec le bonnet d'âne, il appartient à l'école.

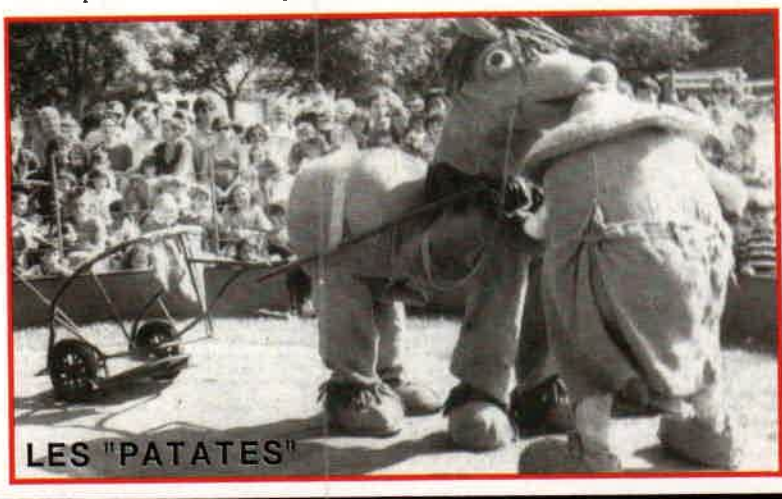
◆ Radio Com (excellente émission au demeurant), *France Inter*, 10 juin 93, huit heures quarante-cinq. Déjà, le suspense monte là, non ? Le nouveau patron des patrons de presse venait ausculter pour nous une presse française éternellement malade. Vu le nombre de guérisseurs penchés sur elle, gageons qu'elle va même ne pas tarder à étouffer.
"*On a fait marcher le marché de la pub avant le marché des lecteurs, et les petites annonces ne marchent pas bien non plus*", reconnaît le super-marchand. Comme quoi, les choses qui vont sans dire vont encore mieux en le disant.
Mais après avoir défoncé quelques portes ouvertes, ce Président de la Fédération de la Presse Française lâche pourtant sa grande idée : taxer la publicité télévisée pour en reverser le bénéfice aux divers secteurs de la presse écrite. Ah ça, c'est très fort. Et moi qui zappe frénétiquement dès que surgit le moindre single pub à la télévision (et ailleurs aussi...), comment que je vais me les goinfrer désormais mes chers spots nourriciers.
Pour les reversements, comme d'habitude, les gars, si on n'est pas là, vous glissez l'argent sous la porte.
Personne n'a suggéré, au passage, qu'il faudrait surtout livrer une meilleure presse à tous ces lecteurs désabusés. Bien sûr, ça n'était pas le sujet puisqu'on parlait argent. Seul compte le tertiaire : la pub, les petites annonces, les subventions, les taxes, la TVA. Le talent est à vendre en ce moment, profitez-en, c'est pas cher.

◆ A propos de presse et surtout d'économie, voici une nouvelle fichtrement inquiétante. Figurez-vous qu'un rédacteur ne pourra plus faire jouer la clause de conscience en cas de désaccord avec la ligne de son journal, tout du moins s'il veut récupérer des indemnités de licenciement. Sans paraître y toucher, cela en dit long sur la soumission souhaitée des penseurs à leurs chefs. On peut encore penser, mais de préférence tous la même chose, et en même temps quoi. Les patrons vont sans doute y trouver un nouvel avantage. Toullec, Guignebert et Rallouch, au pied, et que ça saute !

◆ Le quodidien *Le Télégramme de Quimper* (ah ben oui, on a des lectures éclectiques, qu'est-ce que vous voulez...) diffusait fin juin un sujet relatif à *Label Nocturne*. Rien à voir avec une jolie noctambule, bien entendu, puisque cela concerne un spectacle en plein air rassemblant plus de 5000 personnes à sa dernière édition.
Et parmi les attractions les plus appréciées, on trouve "les Patates". En fait, des acteurs travestis en pommes de terre (!) et dresseurs de chevaux du même acabit. Et donc, les chevaux, si vous voulez... ben, à première vue ce serait plutôt des mâles, quoi ! La photo préfère l'avouer tout de suite. Quelle santé ! J'en connais qui seraient jaloux avec leurs quinze centimètres (ah non, je ne dénoncerai personne...).
Pour un spectacle réservé avant tout à des enfants, ils y vont tout de même un peu fort, et le journal d'enfoncer le clou comme un fou : "les patates, à cette sauce-là, les gamins en raffolent" ! Beurk, arrêtez, je vais vomir tout mon quatre heures.


Florence Guérin

◆ La très jolie Florence Guérin vient se plaindre dans *Télé-Poche*. Elle aurait pu tout aussi bien venir à *Mad*, nous l'aurions consolée. La pauvre se voit encore cataloguée comme actrice de films érotiques et ça l'agace. C'est vrai que ça arrive souvent à celles qui tournent principalement des rôles érotiques, ne serait-ce point un peu injuste, quelque part ?
Télé-Poche ne s'en formalise pourtant guère, qui illustre justement le sujet d'une photo délicatement sensuelle. Décidément, on n'en sort pas.
Florence dit aussi qu'elle ne commettra plus les mêmes erreurs. Par exemple, épouser à 16 ans un riche châtelain, décédé peu après. Elle a raison, moi-même j'aurais jamais fait ça. Une lueur d'espoir surgit pourtant : "*En Italie on me considère comme une vedette à part entière, et pas seulement une fille en tenue légère*", plaide-t-elle. "*J'ai également joué dans* ***Les Prédateurs de la Nuit****, une production américaine, avec Helmut Berger*".
Euh... un producteur français, un metteur en scène espagnol, une comédienne anglaise, une autre française, des acteurs allemands, tout cela suffit-il à naturaliser une production américaine. Apparemment, oui !


LES "PATATES"

BRIK

Par Jean-Pierre PUTTERS

◆ La mort a ses raisons que la raison ignore ! Surprise de découvrir dans le numéro 15 de l'excellente revue *Psychotronic* (*) un nouveau film de Jean Rollin passé complètement inaperçu jusqu'ici, **Les Raisons de la Morte** ! Une brève étude de la fiche technique et du sujet, et la présence de Brigitte Lahaie, nous dévoilent pourtant le poteau rose (non, laissez, Toullec l'écrit toujours comme ça. On a beau le corriger - aux deux sens du terme, même - il continue. Sinon, il est gentil, remarquez...).
Il s'agissait bien des **Raisins de la Mort** et c'est d'autant plus surprenant que le glissement des signifié et signifiant sous-entendait une certaine connaissance du français. A moins qu'un french correspondant farceur, peut-être...

(*) *Psychotronic* se penche avec talent sur les sorties vidéo de films méconnus, bis ou culte, et nous régale souvent de dossiers inattendus : John Agar, Mitchel et Petrillo, Paul Naschy, Corman, Fred Williamson, José Mojica Marins, Tura Satana, etc.
On le trouve chez Michael Weldon, 3309 RT 97 Narrowsburg, NY 12754 - 6126 U.S.A. ou, plus près, à la librairie *Movies 2000*.

◆ Au mois de mai, vous avez remarqué, tous vos copains sont à Cannes. Inutile de les appeler. Dans le pire des cas ça donne une sonnerie ininterrompue et, au mieux, vous entendez ceci : "Bonjour, vous êtes bien sur le répondeur de Jean Edern Hallier. Il vous fait dire qu'il est Cannes à se taper des toiles, la bronzette, plein de nénettes, et qu'il vous emmerde...".
Cette année pourtant, nous sentions une très nette évolution car le fin du snobisme consistait à rester à Paris.
- Comment, mais vous n'êtes pas à Cannes, cher ami ?
- Vous voulez rire, ça fait quasiment congés payés de nos jours. Et pourquoi pas le festival de la merguez au Kremlin-Bicêtre, pendant que vous y êtes ?
- Ah bon, excusez moi...
Après des années d'absence, je me demande si je ne vais pas me refaire le Festival de Cannes, tiens !

LA VIDEO EN FOLIE

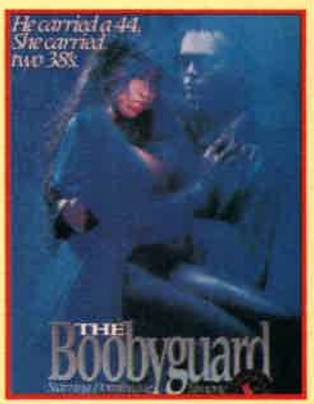
Les producteurs de X américains s'amusent toujours à pasticher les plus récents succès du box-office. On se souvient chez nous des sorties fracassantes du **Les Uns dans les Autres** (certains spectateurs inattentifs, ou en quête d'alibi), auraient réellement confondu à l'époque avec le film de Lelouch !), ou encore du cocasse **Le Gland Bleu**...
Là-bas, ce qui marche c'est **Toyz**, la réponse au film de Barry Levinson, mais où les jouets ne sont pas pour les gamins, **Boobyguard** (les boobs désignent communément une énorme paire de seins...), **Cliff Banger** (le bang signifie partouze en argot); il suffit d'imaginer un instant Stallone à la varape le long de Samantha Fox et c'est l'extase...
Et enfin, c'était à prévoir : **Juranal Park**, le grand événement de l'été, avec cet avertissement solennel : Beware the Penisaurus ! Si c'est pas de la vidéo en délire, ça alors...



Le sexe rentre décidément partout. Enfin, je veux dire, il montre partout le bout de son nez (décidément, je m'enfonce... Ah zut, tiens!).
La nouvelle mode, aux U.S.A., c'est de rendre les K7 de location à son vidéo-club, après les avoir caviardées d'extraits pornos. Evidemment, les films familiaux, voire les dessins animés, sont les victimes privilégiées de ces nouveaux pirates.
L'affaire est assez importante pour faire la une de certains journaux locaux et plainte est déposée, qui pourrait aboutir à l'instauration d'une peine pour ce nouveau genre de délit. A savoir, d'après la proposition, six mois de prison et 1000 dollars d'amende. Le texte devrait passer au Sénat dans les jours qui suivent.
Comme quoi les cinéphiles savent encore rire de nos jours. D'autant qu'il faudra bien ça pour conférer une once d'intérêt à certaines baudruches du genre **Last Action Hero**.



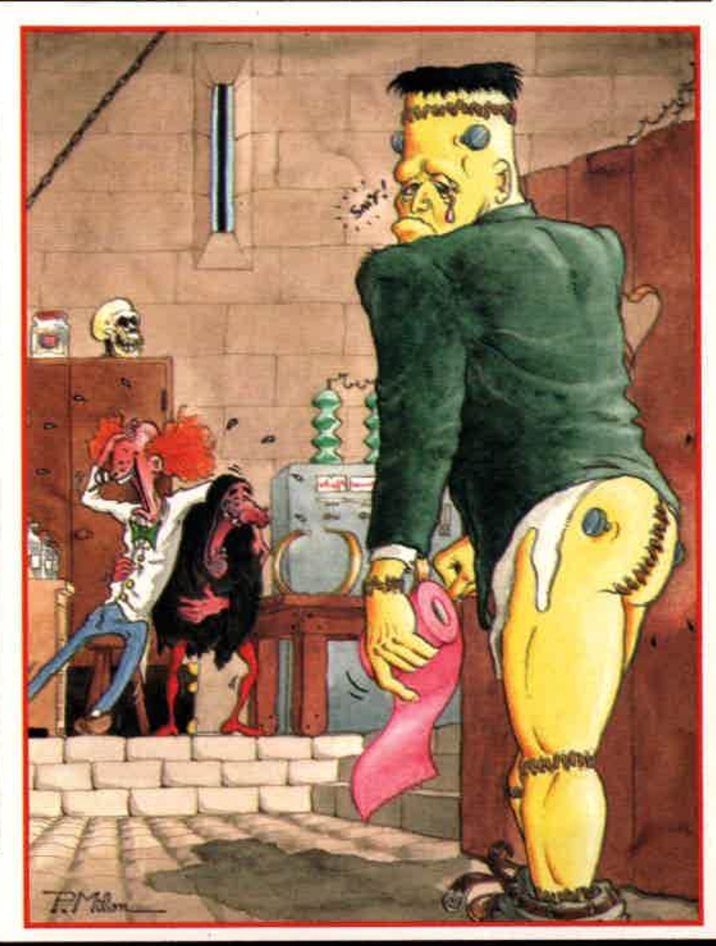




MANQUE D'OBOLE

◆ A notre corps défendant, chaque rubrique vient ébranler notre ferveur religieuse déjà bien chancelante. Et je ne parle pas des derniers avatars pour ou contre les préservatifs : évêques contre pape. Bientôt, ils vont nous publier des bans comparatifs, vous allez voir. Non, je parle simplement de notre courrier. D'ailleurs, je soupçonne ma boîte aux lettres de pactiser avec l'ennemi.
Aujourd'hui *Mad* reçoit en effet un tract pour, accrochez-vous, "Le rayonnement de la guérison divine prophétique", carrément !
Je sais ce que signifie un rayonnement, une guérison, et je suis assez au fait en matière de divin et de prophétie. Mais en revanche, la notion de "rayonnement de guérison divine prophétique" m'échappe tout à fait. Allez comprendre...
Heureusement, pour ceux que cela intéresse, il existe un service minitel qui nous expliquera tout, nous dit la pub. Ouf on respire, quel modernisme ! D'ici que les troncs d'église acceptent en offrande la carte bleue et les bons Esso, y'a pas loin. Mais on veut aussi le pin's petit Jésus, alors...
Tiens, à propos, visitant une église tout récemment (oui, je sais, mais c'est pas moi, c'est ma copine qui se passionne d'art Roman...), je déposai une modeste pièce - très très modeste, en fait - dans une corbeille accueillante, posée là en plein milieu de la nef, ceci sous le regard particulièrement pieux d'un prêtre attentif. Puis, en passant le porche, tel la femme de Lot se retournant sur une Sodome détruite, je jetais un coup d'œil derrière moi. Quelle ne fut pas ma surprise de voir l'ecclésiastique en train de vérifier la valeur exacte de mon obole (très modeste, je le rappelle...).
Si les curés jouent ainsi les dames pipi, la prochaine fois, on arrosera les bénitiers, c'est tout ce qu'ils vont y gagner. Hé, n'empêche, c'est vachement haut, va falloir s'entraîner !

ZE CRAIGNOS ATMOSPHERE
Par Pierre Milon ⟶



PETITES ANNONCES

Vds caméra Super 8 (*Mirage*) + flash, projecteur sonore (*Eumig*) et visionneuse. Très bon état, 2000 F. Tél.: 45.39.55.79. (entre 18 et 21 h).

Vds 150 F VHS PAL de **Batman le Défi**. Virgile Gauthrot, 70 rue de Gournay, 10000 Troyes.

Ech. VHS de **ça** contre autre film de King (**Salem, Misery, Dead Zone**...). Christian Held, 17 avenue des Pylones, 91170 Viry-Chatillon.

Rech. "making of" de divers films SF/fantastiques ainsi que des reportages sur les tournages des films de Hitchcock, Kubrick et Coppola. Rech. également photos dédicacées de ces réalisateurs. Philippe Vincenti, 2 bd Marius Masse, Les Mourets, Château-Gombert, 13013 Marseille.

Vds collection complète des "Mission Terre", 37 F l'un. Ch. à joindre Mr. Serieys dont j'ai perdu les coordonnées. Nikita Malliarakis, 40 rue de Croix-Fontaine, 77240 Seine-Port.

Vds 15 F pièce photos couleurs et NB de Schwarzenegger format 21 x 29,7. Sabrien Moskala, 93 A rue C. Legendre, appt 55, 82000 Limoges.

Vds *Strange* (50 à 270), *Titans* (1 à 120), *Sp Strange* (2 à 80), *RCM*, *Conan*, *Aredit*... Liste contre 1 timbre à Erol Ege, 56 rue de la Montagne des Glaises, 91100 Corbeil.

Vds 80 F pièce VHS de **Vendredi 13 part 4**, **Making of Freddy 4**, **Le Bucher des Vanités**, **Scarface**, **T2**, **Predator 2**. Vds ou éch. plus de 250 BO sur K7. Liste contre 2 timbres à Olivier Marchal, 9 rés. Ste Madeleine, La Pomme, 13011 Marseille.

Ch. docs sur Stephen King et le film **ça**. Sophie Bizet, 12 rue Tivoli, 09200 Saint Girons.

Rech. partitions pour piano ou synthé des **Griffes de la Nuit** et de **Creepshow**. Ch. également *E.C. Comics*. Thierry au 41.87.59.78.

Rech. *M.M.* 24, 25 et 28, livre illustré de **L'Empire Contre-Attaque**, figurines et accessoires **Star Wars** (*j'y pense, Toullec recherche un Darth Vador gonflable. Quel pervers, ce mec !*). Gauthier Lemay, 98 bd Kitchener, 62400 Béthune.

Vds nbreux jeux *Master System*, *Nintendo*, *Megadrive*, *Atari ST*. Liste contre 1 timbre à Frédéric Such, 79 rue Stanislas Huguetto, 83600 Fréjus-Plage.

Viennent de paraître 3 BD : "Retour au Château de Frankenstein" de Serge Fino (25 F), "Raiden, le Guerrier des Etoiles" de Kari Leppänen (35 F) et "La Pluie de Lonk" de Esteban Maroto (35 F). J.P. Moumon, La Magali, Ch. Calabro, 83160 La Valette.

Les numéros 2 (Lovecraft, Elric le Necromancien) et 3 (Jules Verne, Bob Morane) de *Sensationnel* sont parus. 20 F chaque à L'Encre des Pendus (*de l'encre sympathique, sûrement !*), 25 rue de la Digue, 31300 Toulouse.

Ach. *Akira* 1, 2, 22 et 30. Renaud Belland, 44 rue Antoine Eyraud, 42410 Pelussin.

Vds VHS, CD, bouquins, console *Atari* + 5 jeux. Liste sur demande à Sylvie Bimbaux, Les Pérelles, 36310 Chaillac.

Rech. musique de ***Ulysse 31***. Muriel Racaud, 1 rue du Cens, 44300 Nantes.

Rech. enregistrement de "Ciel mon Mardi" début 1990 sur les extrémistes. Urgent. Philippe au 34.48.82.77.

Ach. VHS des "making of" de la trilogie **Star Wars**, jouets **Star Wars** et photos des filles qui travaillent à *Mad Movies* (*ouhla faut qu'on fouille dans les coins ! Et je suis poli...*). David Maquestiau, 27 rue de la Liberté, 68300 Village-Neuf.

Vds *Strange* 12 à 51 et 64 à la fin, *Sp Strange* 3 à 64, albums *Lug-Semic*. Ach. ou éch. collection *Privilège* et *Conan*. Raphaël Jouet, rue du Pré Goujon, 89600 Cheu.

Rech. VHS de **Au Coeur de la Nuit** (1945), **Les 5000 Doigts du Dr. T**, **Le Survivant** (1971), **Ne Vous Retournez pas** et **Helzapoppin**. Serge Girault, 13 rue de Vendeuvre, 86170 Neuville de Poitou.

Vds 50 F pièce VHS de **Street Trash**, **Rage**, **Inseminoid**, **L'Invasion des Cocons**, **Le Loup-Garou de Londres**, **Dark Cristal**, **La Ferme de la Terreur** et **La Baie Sanglante**. Olivier, le soir, au (16-1) 42.57.93.09.

Ach. "making of" de **Terminator 1** et **2**. Roxane Rissoan, Grange Neuve, 07800 La Voulte.

Vds 1000 F console *Sega* master system + 9 jeux. Garcia Rémy, 16 rue Marius Desvoy, 13110 Port de Bouc.

Ach. tout doc sur **Akira**, BO du film et VHS en version japonaise. David Bouzendorffer, 4 rue de Blory, 57157 Marly.

Ch. romans collection "Gore" 81 à 109. Arnaud Chapuy, appt 115, 19 rue de Belfort, rés. "Georges de la Tour", 54000 Nancy.

Ch. tout doc sur la série ***Twin Peaks***. Olivier, après 17 h, au 39.61.00.53.

Ach. ou éch. tout doc sur Clint Eastwood. Fabrice Fonte, 6 rue Belvedere, 14000 Caen.

Vds 50 F pièce nbreuses VHS SF/fantastique. Liste contre 1 timbre à Cyril Vincent, 2 rue de la Cisoye, 60410 Verberie.

Vds, ach. ou éch. jouets, gadgets et docs sur la trilogie **Star Wars**. Laurent Morisseau, 25 A rue Basse d'Ingre, 45000 Orléans.

Vds 400 F série complète ***Le Prisonnier*** (17 épisodes sur 6 K7) + vidéo hard rock (Faith No More, Def Leppard, Queen...). Stéphane Petit, rés. Les Hauts de St Denis, 80200 Péronne.

Ch. épisodes du dessin animé **Batman** (**Double Jeu**, **Bas les Masques** + épisode du 15/5/93), ainsi que ***Les Contes de la Crypte*** (**Le Sacrifice** et **Les Choses de la Tombe**). Laurent au 46.66.68.06.

Vds VHS, Comics, affiches, magnétoscope, télé, lecteur K7 audio... (*signé Darty... Ah non, tiens !*) Liste contre 1 timbre à Paul Carvalho, 10 route de Montfort, 78490 Galluis.

Vds 50 cts pièces jaquettes vidéo de *Télé K7*. Philippe Antonio, Quintigny, 39570 Lons-Le-Saunier.

Vds VHS, jeux *Atari ST*. Rech. tout sur King et Lovecraft, VHS de films d'horreur et BD "Creepshow" et "Tales from the Crypt". Dominique Chemin, 12 rue de la Vallée Rocfoin, 28130 Maintenon-Pierres.

Vds BD *Lug*, *Aredit*, *Comics*, console *Nintendo* + jeux, VHS de **Ferrari** et **The Chair**. Liste contre enveloppe timbrée à Laurent Rannou, Parc Saint Sever, 10 rue Pavée, 76100 Rouen.

Vds BO en CD de **Trauma** et **La Setta** (Pino Donnaggio). 85 F pièce + 30 de port. Kuta, 28 rue de Weppes, appt 16, 59800 Lille.

Vds 70 numéros de l'*E.F* (*y étaient pas bien ?*). et 3000 jaquettes. Liste contre 2 timbres (*oh oui, je veux la liste des 3000 jaquettes !*). David Lotton, 1 rue André Trasbot, 35000 Rennes.

Vds BD *Semic*, *Comics*, *Akira*. Liste contre enveloppe timbrée à Thierry Planes, 7 lot. La Cremade, 34460 Cessenon.

Nouveau Monde est un fanzine parlant de SF et qui le fait bien (*aussi bien que sa pub, je suppose ?*). 15 F à Michel Girardeau, 75 rue des Epinettes, 88480 Etival.

Vds revues US (*Filmfax*, *Scary*, *Psychotronic*...), laserdics et K7 NTSC. Albert Bouyat, 10 rue Gustave Courbet, 75116 Paris.

Ach. maquettes de personnages SF/horreur/comics en résine ou vynil, montées ou non. Vds socles en bois pour maquettes en tous genres. Orlando, 11 rue Marcel Renault, 75017 Paris.

Vds VHS PAL et NTSC (**Lethal Weapon 3**, **Alien 3**, **Hero**, **Candyman**, **Death Becomes Her**...) + Jap Vidéo Comics. Tom au 45.43.74.41.

Vds 80 "Bob Morane" Junior et Pocket. Liste contre enveloppe timbrée à F. Valéry, 83 cours de l'Yser, 33800 Bordeaux.

"Legend 2093" n° 2, BD amateur. 20 F à Vincent Gressier, 76 rue Raoul Muguet, 02100 St Quentin.

Rech. enregistrements des BO des séries ***Cosmos 1999*** (1ère époque), ***Les Champions***, ***Les Envahisseurs***, et des films **La Guerre des Mondes** et **Beetlejuice**. D. Jolly, 4 rue du Jeu de Paume, 22800 Quintin.

Ach. toute BD, tout objet ayant une relation avec Batman (*Kim Basinger, ça irait ?*). Faire offre à Frédéric Poullain, 22 rue de Montplaisir, 28320 Gallardon.

Vds ou éch. VHS toutes sortes : *Hammer*, imports inédits PAL, giallo... Rodolphe Denis, 87 rue André Vermeulen, 14200 Hérouville St Clair.

Ach. tout sur le mythe de Cthulhu. Ch. Le Cahier de l'Herne, numéro spécial Lovecraft de *Métal Hurlant*, *Polar* 3, **The Resurrected** de Dan O'Bannon, et BD "Necronomicon " de Giger. Daniel Barbier, rue des Graviers, 77130 Varennes.

Collectionneur vd + de 500 films SF 1900-1933. Beaucoup de "craignos monsters" en VHS. Fabrice Lambot, 4 square du Cl. Sutterlin, appt 129, 60200 Compiègne.

Rech. VHS du **Jour des Morts-Vivants**. Eric Laime, 52 rue du Fort, 08000 Lafrancheville.

Vds plein de choses sur **Les Dents de la Mer** : (livres, BO, affiches, carton dépliant...) Gaëtan David, 18 rue des Bochets, 90150 Frais.

Vds VHS de **La Malédiction Nuptiale**, 4 livres d'horreur, *M.M.* 39 et 41. 160 F le tout. Agnès Roy, 26 rue de Saintonge, 75003 Paris.

Ech. dessins animés japonais. Je possède **Dragon Balls**, **Mac Ross**, **Mac Ross II**, **Gun Buster**, **Bubble Gum Crisis**, etc. Guillaume Maringue, 5 rue Bel Respiro, 91200 Athis Mons.

Vds jouets **Star Wars** neufs. Offre exceptionnelle. Xavier au 90.09.70.27.

Explorer, production d'effets spéciaux, vend ordinateur Motion Control commandant trois moteurs pas à pas pour tournage film (utilisé sur pubs *Mad Movies* et *Vitamine Upsa*, films **Sexes Faibles** et **Antoine Rives**. Prix : 40.000 F. Appelez vite au (*secours...*) (16-1) 40.60.60.70.

Vds *Strange*, *Fantask*, *Marvel*, collections complètes de *Titans*, *Nova*, *Sp Strange*, albums F.F., BD *Arédit* et *Sagedition*. Liste contre enveloppe timbrée à Louis Catalan, 23 rue Sorbé, 65400 Argelès-Cazost.

Rech. "Journal du Cinéma de Canal + spécial **Dracula**". Jean-Sébastien Pilarczyk, La Salamandre, 40390 St Barthélémy.

Vds dessins animés rares (**X-Men**, **Métal Hurlant**, **Captain America**, **Thor**...) et japonais (**Spiderman**, **Captain America**...). Liste contre 2 timbres à Gilles Zobiri, Bt 13, La Beaucaire, 83200 Toulon.

Rech. tout sur Richard Matheson, Graham Masterton, Lovecraf et Sharon Stone. Pierre Perez, 4 bis rue Sébastien Leclerc, 57000 Metz.

Vds *Strange*, *Fantask*, *Marvel*, *Conan*, romans d'anticipation... Liste contre 3 timbres à Jean-Marc Polizzi, 38 rue des Epinettes, 75017 Paris.

Rech. VHS de **L'Au-Delà**, **Phenomena**, **Maniac**, **Phantasm**, **Tremors**, **Blood Feast**... (*va à Movies 2000, ils y sont tous !*) Julien Alexandre, 14 rue des Réservoirs, 94410 St Maurice.

Vds CDV Pal de **Histoires Fantastiques** (VF) et CDV NTSC de **Devil's Daughter/The Sect** (VO). Olivier Guntzburger, 114 rue Claude Bénart, 95610 Eragny sur Oise.

Vds *Starfix*, *E.F.*, collection complète *Lug* Super-Héros, jouets **Star Wars**... Liste contre 1 timbre à Christophe Mechelen, 13 rue des Hirondelles, 59350 St André.

Ach. *M.M.* 9 à 20. Vds CD funk, newjack. Stephen Perdreau, 25 rue Gourier, 22000 Saint-Brieuc.

Vds ou éch. nbreuses séries TV (***Les Mystères de l'Ouest***, ***Chapeau Melon***, ***Star Trek***, ***Au-Delà du Réel***, etc) ainsi que 500 films SF/fantastique. Patrick au 82.56.35.85.

Vds BD *Strange*, albums *Comics*, photos acteurs et actrices. Liste contre enveloppe timbrée à Phillipe Réaudin, 145 bis rue Gambetta, 45140 St Jean de la Ruelle.

Vds 15 F pièce synopsis de films (21 x 29,7) : **Hook**, **Cavale sans Issue**, **Mo' Money**, etc. Liste contre enveloppe timbrée à Sébastien Roiseux, 4 rue de Moscou, 91300 Massy.

Ach. prix raisonnable tee-shirt *Mad Movies*, ou éch. contre ma copine, 21 ans, 1 m 73, yeux verts, Miss Beauté 91 (*O.K., ça marche, j'en ai un, téléphone vite au canard !*). Fabrice Fulcrand, 44 grande rue, 42400 St Chamond.

Ech. posters Stallone, Schwarzenegger, Van Damme contre tout sur Stephen King et Dracula. Possibilité de correspondance. J. Rimap, INC CES BP 42 Nouméa, Nouvelle-Calédonie.

Vd. des dizaines de photos sur acteurs, actrices, films (fantastiques ou non) ou série TV. Prix intéressants. Liste contre un timbre. Stépahn Roy, 23 rue Lucien Berneux, 93250 Villemomble.

Vd. et ach. B.D., albums originaux, petits formats, *E.F.*, *M.M.* Liste sur demande. Recherche aussi personnage BD, pouêt-pouêt, jouet BD, à prix raisonnables (*oh oui, moi aussi, j'en veux des jouets pouêt-pouêt !*). Dominique Massel, 555 chemin de la demi-Lune, 83400 Hyères.

Rech. tout doc sur Brandon Call, Macaulay Culkin, Laura Branigan, Jordy et Dario Argento (*cherchez l'intrus !*). Rech. aussi correspondant(e)s 13-20 ans. Christophe Humbert, Chalet 2, Aéroport Bale Mulhouse, 68300 Saint Louis.

Collectionneur vd VHS de **La Guerre des Mondes** et nbreux autres films et séries TV SF/fantastique. Daniel au 87.58.23.52.

Je recherche désespérément (*tiens, ça revient !*) toutes les affiches pantalons de **Highlander** à n'importe quel prix (*dis pas ça...*), ainsi que le CD de la BO de **The Witches of Eastwick**. Stive Rudin, Xiris-Soleil, 3963 Crans (VD) Suisse.

ILS OU ELLES CHERCHENT

- correspondants étrangers parlant anglais. Olivier Milliat, 21 rue Général Rambeaud, 38500 Voiron.

- correspondant(e)s aimant King, Lovecraft, Depêche Mode, le hard rock, la BD, **Evil Dead** et les vampires... Fabrice Arcelin; 5 rue de la Commanderie, 28500 Luray.

- amateurs de séries TV et collectionneurs d'enregistrements vidéo pour créer fanzine d'échange. F. Valéry, 83 cours de l'Yser, 33800 Bordeaux.

- correspondantes 18-22 ans aimant plein de choses et voulant les faire partager. Garcia Rémy, 16 rue Marius Desvoy, 13110 Port de Bouc.

- scénaristes, dessinateurs, ainsi qu'un JH 20-25 ans avec solide connaissance en littérature et cinéma fantastique pour projet fanzine. Myriam Richard, 23 rue des Jardins, 57800 Freyming Merlebach.

- hard-rockeuse 17-23 ans région Picardie, aimant Alice Cooper, Kiss et les films d'horreur. Philippe Pellé, 8 rue Philippe de Beaumanoir, 60700 Pont Ste Maxence.

- correspondant(e)s 13-17 ans aimant Peter Jackson, les films d'horreur, *Mad Movies*, la crème de marron et le hard rock. D. Garcin, 178 bd de St Marcel, 13011 Marseille.

- correspondant aimant Stallone, la musculation pour échanger docs. Francis Bauchet, 38 cité des Jardins, 59390 Toufflers.

- actrice 20-25 ans avec connaissances en littérature et cinéma fantastique pour rôle dans projet fantastique. Ambroise Gabriel, 82 quai Claude le Lorrain, 54000 Nancy.

- dessinateurs tout style en vue de la réalisation de jaquettes pour hard-band, et correspondant(e)s aimant le hard. Michel Girardeau, 75 rue des Epinettes, 88480 Etival Clairefontaine.

- correspondant(e)s fans de catch (*euh, la muscu', le catch, la crème de marron, vous dérivez pas un peu, les gars ?*) et possédant VHS de Wrestlemania, Summerslam, Royal-Rumble... (*allons bon !*). Eric Jullan, 12 rue Neuve, 57330 Roussy-le-Village.

LE TITRE MYSTERIEUX

- Méga prise de tête. Stop. Pour Titre Mystérieux. Stop. Gagnant : maousse cadeau. Stop. Prochain *Mad* gratos. Stop. Si, si ! Stop. Repars me baigner. Stop...
- Bien reçu ton texte. Stop. T'es viré ! Stop.

Avalanche de bonnes réponses pour notre précédent titre qui n'était autre que le **Slave Girls From Beyond Infinity** de l'ami Ken Dixon, et chef-d'œuvre s'il en fut.

Les cinq premiers gagnants furent Marc Siégel (Paris), Nadine Firmont (Le Havre), Jean-Pierre Aufray (Bondy), Damien Portal (Paris) et Emilie Lopez (Châteauroux). Suivis de David Curti, Frédéric Berthy, Jean-Sébastien Gaboury, Arnaud Fabisiak, Julien Taillard, David Penhoet, Stéphane Cuculy, Yann Le Méhautée, Olivier Larade, Thierry Fromont, Jean-Marc Baurit, Didier Allard, Sophie Mallarmé, Phirun Top, Christophe Dufour, David Cavaros, Julien Dupuis, Charlène Masson, Frédéric Pizzoferrato, Mickaël Tripon, Ludovic Odiot, Nicolas Delattre, Sandrine Messager, Laurent Couline, Michel Cesari, Eusebio Coelho, Jérôme Ploteau Anthony Colomb, Laurent Query, Maryse Colomb, Yannick Gramoullé, Pierre Gailloux et Daniel Schill.



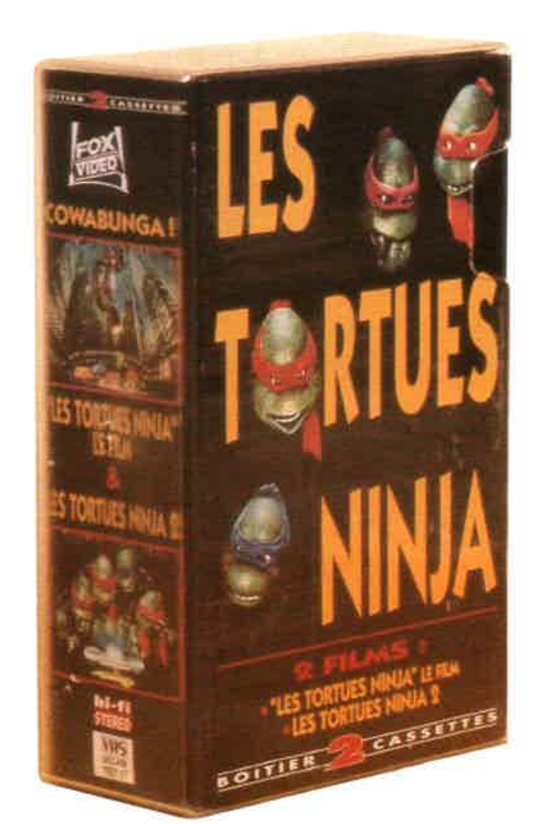


+



=

COWABUNGA !

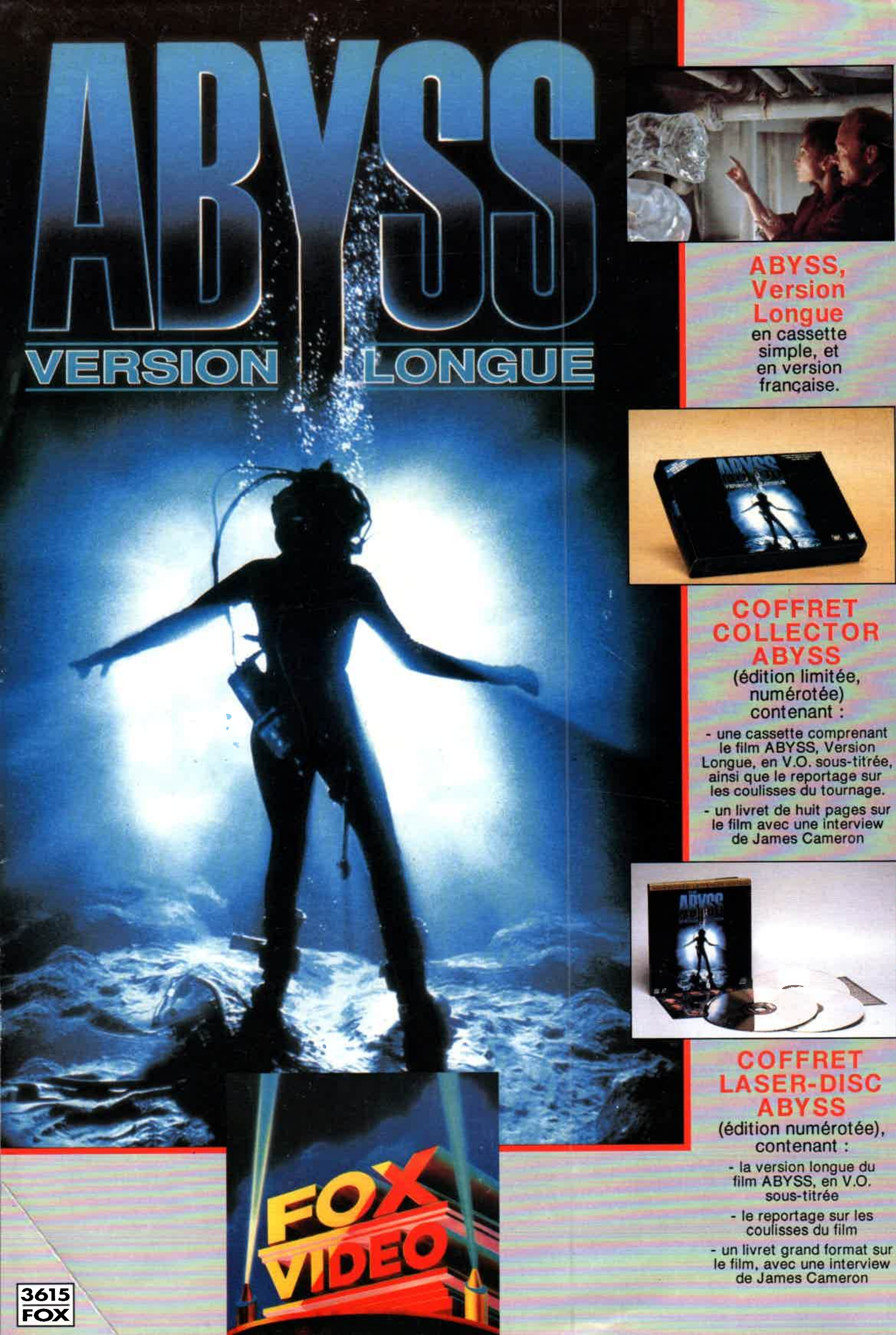


Le BOITIER TORTUES NINJA

Disponible dans les grandes surfaces et vidéo-clubs







ABYSS
VERSION LONGUE
ABYSS, Version Longue
en cassette simple, et en version française.
COFFRET COLLECTOR ABYSS
(édition limitée, numérotée) contenant :
- une cassette comprenant le film ABYSS, Version Longue, en V.O. sous-titrée, ainsi que le reportage sur les coulisses du tournage.
- un livret de huit pages sur le film avec une interview de James Cameron
COFFRET LASER-DISC ABYSS
(édition numérotée), contenant :
- la version longue du film ABYSS, en V.O. sous-titrée
- le reportage sur les coulisses du film
- un livret grand format sur le film, avec une interview de James Cameron
FOX VIDEO
3615 FOX